



BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.



Nr Inv.

~~5899-11401~~ B.

Secțiunea

xx 90443

Raftul

κ

B269078

Ino. 5899

TEXTES CHOISIS
DE
LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^{ème} SIÈCLE

MALHERBE, PASCAL, CORNEILLE, RACINE, MOLIÈRE, LA FONTAINE,
BOILEAU, LA ROCHEFOUCAULD, LA BRUYÈRE, M-me de SÉVIGNÉ, BOSSUET,
FÉNELON, MASSILLON.

POUR LES ÉLÈVES DES LYCÉES ET DES ÉCOLES SECONDAIRES

CLASSE VI

AVEC UNE INTRODUCTION
ET DE NOMBREUSES NOTES EXPLICATIVES

PAR

J.-B. HÉTRAT

Professeur de langue et de littérature françaises

NOUVELLE ÉDITION

SOIGNEUSEMENT REVUE ET AUGMENTÉE

(en mille cinq cent cinquante exemplaires)

OUVRAGE APPROUVÉ PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(Ordre No. 33,844 du 10 juin 1905)

BUCAREST
SOCEC ET Cie, ÉDITEURS
1905

C106529



©/953

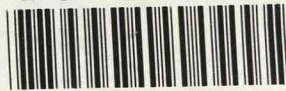
1956

DC 216/03

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
COTA 90 433

ATELIERS GRAPHIQUES J. V. SOCEC
Rue Berzei, 59. Bucarest.

B.C.U. Bucaresti



C106529



INTRODUCTION

Le principe qui nous a servi de guide dans l'arrangement des Textes de littérature française a été de les choisir, avant tout, *en vue de l'éducation du cœur*, et de façon à ce qu'ils caractérisent le mieux et le plus possible, non seulement l'écrivain pris isolément, mais aussi l'époque littéraire dont il fait partie.

En ce qui concerne les notes explicatives, nous en avons augmenté le nombre tout en en modifiant le caractère. Voici en quoi consiste cette modification dictée par l'expérience qui veut que le *meilleur* soit l'ennemi du *bon*...

Tandis que dans l'édition de 1899, la plupart des explications ayant trait aux difficultés syntaxiques, aux synonymes, aux locutions et aux gallicismes ont été rédigées dans la langue maternelle des élèves, nous avons, dans cette nouvelle édition, expliqué tout ce qui demandait à être annoté, tout ce que nous avons cru devoir l'être, en français même, avant de donner, — par endroits, et lorsque la nécessité l'exigeait, — l'équivalent en roumain.

Les élèves n'en profiteront que mieux, sinon doublement; et nous avons tout lieu de croire qu'il ne se trouvera parmi nos collègues qui enseignent le français dans les classes supérieures des Lycées, personne pour mettre en doute notre assertion.

Les notes, rédigées en français et *simplifiant*, pour

ainsi dire, les mots et les expressions du texte nous permettent, le plus souvent, d'omettre l'équivalent roumain là où il devient inutile.

Donnons quelques exemples :

J'en porte le même jugement que vous = je partage (là-dessus) votre opinion; je suis de votre avis.

S'il m'appartenait de = si j'avais le droit de; si j'étais en droit de; s'il m'était permis de; si je pouvais.

Croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre = croyant ne faire concurrence à personne.

Cette dernière expression figurée, qui n'a pas d'équivalent en roumain, présente un exemple compliqué. Si l'on se contentait de traduire *aller sur les brisées de quelqu'un* par *faire concurrence à quelqu'un*, l'élève serait encore bien loin de saisir le vrai sens de cette expression : il traduirait machinalement, car le mot *brisées*, pris au figuré, le déconcerte ; mais, serait-il pris au propre que ce vocable ne lui donnerait quand même pas le mot de l'énigme. Expliquer *la chose* est donc de toute nécessité.

Brisées, qui est un terme de chasse, signifie : *branches d'arbre que le chasseur brise et place sur la voie pour la retrouver*. De là *suivre les brisées de quelqu'un*, c'est *suivre son exemple; courir, aller sur les brisées de quelqu'un*, c'est *entrer en concurrence avec lui; revenir sur ses brisées*, c'est *reprandre une affaire*.

Or, quel est l'élève du cours supérieur qui, tout en lisant les équivalents qui expliquent en français l'expression figurée, ne les traduise mentalement et *simultanément* dans sa langue maternelle, maintenant que le mot de l'énigme lui est donné?... Mais il y a quelque chose de plus : il saura désormais vous *définir* l'expression figurée aussi bien en français qu'en roumain. C'est donc dire qu'il vient de profiter doublement de la note.

De plus, — comme nous avons donné, au bas des pages de nos *Textes*, une large hospitalité aux synonymes, — ces notes unies à celles qui ont trait aux difficultés syn-

taxiques expliquées pourront servir de canevas à des exercices de style et de composition.

Mais avant d'indiquer la marche à suivre en donnant, en même temps, dans l'*Appendice*, d'assez nombreux exemples d'application, il est bon de nous attarder un peu sur ce sujet.

Il ne faut pas nous effrayer des mots. Personne n'a la prétention de faire faire à des élèves qui n'ont que deux leçons de français par semaine, du style proprement dit, des compositions proprement dites, dans l'idiome des Bossuet, des Corneille, des Racine et des Voltaire... Ce serait par trop vouloir dépasser les limites du possible.

Il ne faut pas oublier que, par rapport à l'étude de la langue maternelle, l'étude d'une langue étrangère ne peut être que secondaire dans les Lycées.

C'est aussi vrai en Amérique qu'en Angleterre, en France qu'en Roumanie.

Le Lycée n'est pas une pépinière de *stylistes*, ni la *composition*, un art qu'il soit jamais possible d'assujétir à des réglemens, à des préceptes.

Si l'on nous demandait: que faut-il pour apprendre à composer? — nous répondrions sans ambages ceci: il faut trois choses. 1^o Apprendre, avant tout, à être correct. Or, il n'y a qu'une manière d'être correct qui est d'observer les règles de la grammaire. 2^o Il faut lire, lire encore, lire toujours; car la lecture des bons auteurs enrichit le vocabulaire, familiarise avec les idiotismes et les expressions figurées qui aident à former le goût. 3^o Il faut écrire, écrire encore, écrire toujours, car c'est en forgeant qu'on devient forgeron...

Mais, est-ce tout? Non, certes: car nous avons oublié d'y ajouter: il faut des aptitudes...

On n'apprend pas à l'aigle à fendre les airs, on n'apprend pas à chanter à l'alouette, ni à siffler au merle. Il y a cependant certains oiseaux auxquels, avec de la patience et à l'aide d'un certain petit instrument, on peut

apprendre à imiter vaguement jusqu'au chant du rossignol même, — comme on apprend au perroquet à réciter des prières...

Mais il n'en reste pas moins vrai que le perroquet n'est que ce qu'il est.

Et nous en connaissons — faut-il donc absolument que tous les oiseaux de cette espèce aient des ailes au dos? — et nous en connaissons qui, réveillés en sursaut, à minuit, et tout en se frottant les yeux de sommeil, vous diraient d'une voix assurée ce que c'est qu'une *hyperbole*, une *métaphore*, une *métonymie*, mais qui, en revanche, ne seraient pas à même d'exprimer une pensée en plein midi...

On leur a pourtant bien fait étudier la rhétorique, à ceux-là! Ils savent pourtant positivement qu'*aller à cheval sur un bâton* est une catachrèse, oui, une catachrèse; et qu'*être enivré de gloire*, une métaphore, tout ce qu'il y a de plus métaphore!

Eh bien! si, d'un côté, rien ne nous empêche d'admettre qu'il n'est pas tout à fait inutile de connaître les figures de pensées, les tropes, les figures de mots, — *ne fût-ce qu'à titre de simple curiosité*, — il faut, de l'autre côté, avouer franchement que la rhétorique n'a jamais été ni l'auxiliaire de l'expression, ni l'instrument de la pensée.

Ses très nombreuses règles ne peuvent nullement suppléer ni à l'étude directe des auteurs, ni à la méditation, ni surtout à l'exercice qui, dans tous les arts de l'esprit comme dans ceux de la main, constitue un excellent moyen de réussir.

Qu'est-ce que *bien écrire*?

Peut-on enseigner à quelqu'un l'art d'écrire?

Certainement que oui. Car, à part les dispositions naturelles, les aptitudes, on peut lui apprendre:

1^o À être correct: c'est l'essentiel.

2^o À avoir le souci de n'employer jamais que le mot propre, le seul précis, le seul qui mette l'idée dans tout son jour.

3^o On peut lui apprendre à fuir les *à peu près*, car les *à peu près* rendent le style obscur.

4^o On peut lui apprendre à éviter les *circonlocutions*, car les circonlocutions rendent le style traînant.

5^o On peut lui apprendre à *palper* cette vérité que ce n'est que *le juste emploi des mots* qui fait que le style soit vif et varié, et que c'est surtout à la connaissance des synonymes qu'est due *la justesse du style*.

Il n'y a que cette seule chose qu'on ne puisse ni enseigner, ni étudier, ni apprendre: c'est le style.

On ne peut pas l'enseigner pour cette simple raison qu'il est la forme particulière que chacun donne à ses pensées et à ses sentiments. Et cette forme varie à l'infini... Chacun, en écrivant, se laisse aller à son goût, à sa façon de voir, à sa manière de sentir; et plus il s'y abandonne sincèrement, plus son style nous gagne, nous pénètre, nous charme. La forme change non seulement avec le sujet que l'on traite, avec le but que l'on se propose, mais aussi avec le caractère, avec le tempérament de la personne qui parle ou que l'on fait parler.

Voici un exemple.

Prenons ces deux pages écrites sur le même sujet: La brièveté et le néant de la vie humaine.

L'une d'elles est intitulée: *Image de la vie*; son auteur est le grand Bossuet; l'autre porte le titre: *La fuite du temps*, et elle a pour auteur l'immortel Fénelon *).

Commençons par Bossuet.

„La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est prononcée: il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas; marche! marche! Un poids invincible, une force irresistible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiè-

*) Ces deux morceaux choisis se trouvent dans les *Textes choisis de la lit. française au XVII^{ème} siècle*.

tent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années“ ...

Voici le passage de Fénelon.

„Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'écluse“ ...

La différence de ton entre la parole de l'austère Bossuet et celle du doux Fénelon est frappante. Le „*Marche! marche!*“ de l'un nous fait frémir: Bossuet frappe à bout portant, impitoyable. La page de Fénelon nous remplit de mélancolie...

Quel est celui des mortels qui ne saurait exprimer ce qu'il pense sur la brièveté de la vie humaine? Quel est celui qui, bien souvent, et en jetant ses regards en arrière, ne songe au néant de la vie, — n'y songe et ne le dise? ...

Et pourtant...

Mais laissons parler Voltaire, car il nous le dira bien mieux qu'un autre, que tout autre, à coup sûr.

„Presque toujours les choses qu'on dit frappent moins que la manière dont on les dit: car les hommes ont à peu près tous les mêmes idées de ce qui est à la portée de tout le monde; la différence est dans l'expression ou le style. Combien peu de génies ont-ils su exprimer ce que tant d'autres ont voulu peindre! *Le style rend singulières les choses les plus communes, fortifie les plus faibles, donne de la grandeur aux plus simples*“.

Pour illustrer d'un exemple vivant ce que vient de nous dire l'immortel Voltaire, et pour faire ressortir, en outre, comment et combien la force de l'expression, unie

à la grandeur des images, peut ajouter à la valeur des idées, prenons-en une, celle-ci: *Dieu est partout*, ou bien, *La nature toute entière nous parle de Dieu*.

Cette pensée est bien à tous. Mais... lisons ces deux strophes intitulées:

E X T A S E

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles;
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles;
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel;
Et les bois et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger, dans un confus murmure,
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient en inclinant leurs couronnes de feu:
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête:
C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu!

Bien des générations, bien des écrivains et des poètes ont exprimé cette pensée, bien l'expriment et l'exprimeront probablement encore longtemps. Mais, à notre humble avis, pas un ne l'a fait, d'une manière aussi magistrale, ni avant ni après Victor Hugo!

Mais il est temps de descendre de ces hauteurs pour revenir modestement sur nos pas.

On ne saurait trop insister sur le juste emploi des mots. Avant de songer à la *composition* proprement dite, donnons aux élèves l'instrument de la pensée, l'auxiliaire de l'expression. Le reste viendra de soi.

Les exercices que nous ferons faire aux élèves porteront surtout sur les synonymes pour alterner avec l'application des mots et des expressions qui rentrent dans le domaine de la syntaxe. Or, il n'y a presque pas de morceaux dans nos *Textes* qui n'aient des notes ayant trait aux uns aussi bien qu'aux autres.

Qu'il nous soit permis de faire à l'appui de ce que nous venons d'avancer, donc pour le besoin de la cause, cette petite parenthèse.

Dans le fameux discours de Mirabeau sur la *Banqueroute**, nous trouvons cette apostrophe fulgurante : „Je ne vous dis plus : Eh ! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus ?“

Il n'y a dans tout cela que le mot *turpitudes* qui arrêtera au passage les élèves ; puis il y a le verbe *maintenir* qui comporte le synonyme *soutenir* ; tout le reste, étant d'une parfaite clarté, se traduit aisément.

Procédons par ordre.

Maintenir signifie *tenir, conserver dans le même état* ; **soutenir**, *appuyer ; prêter appui à quelqu'un pour l'empêcher de tomber*. On *maintient* ce qu'il faut *tenir* pour qu'il subsiste ; on *soutient* ce qui court risque de tomber. On *soutient* ce qui est faible ; on *maintient* ce qui change, ce qui varie.

L'élève, en saisissant maintenant la nuance très prononcée entre ces deux synonymes en français, aura désormais le souci de ne pas confondre les verbes roumains correspondants (néologismes littéraires), *a menține, a susține*, car ils présentent l'idée absolument avec les mêmes nuances.

Quant au mot *turpitude*, il n'a pas d'équivalent en roumain. Expliquons-le donc.

Turpitude (du lat. turpitudinem ; turpis = laid, honteux) signifie *action honteuse*. Mais il est évident que si l'on pouvait mettre *action honteuse* à la place de *turpitude*, on n'aurait plus besoin de ce dernier, car il n'aurait plus sa raison d'être...

* Textes choisis, XVIII^{ème} siècle.

Donc il y a quelque chose de plus ou de moins. Pour *préciser* il faut absolument avoir recours à la synonymie.

Turpitude comporte-t-il un synonyme, des synonymes? Certainement. Pour que des mots puissent être synonymes, il faut qu'ils expriment des choses, des idées générales.

Or *turpitude* en exprime une.

Et nous n'avons pas besoin de chercher longtemps un synonyme de *turpitude*. Nous le trouvons dans le *néologisme* (nous soulignons le mot; on verra plus loin dans quel but) dans le *néologisme*, disons-nous, employé très couramment en roumain, dans le mot *infamie*. Il s'agit donc d'établir avant tout la différence entre ces deux synonymes qui ne peuvent ni ne doivent être employés l'un pour l'autre, attendu qu'il ne sont pas *identiques*.

L'idée principale qu'ils désignent est la même, mais ils la présentent avec des nuances qui en étendent ou qui en restreignent le sens. *Infamie* et *turpitude* se rapportent aux actions qu'on a commises; *l'infamie* est publique, tandis que la *turpitude* doit craindre d'être dévoilée. Et notez bien que, dans le passage précité, *turpitude* n'est pris que dans ce [dernier sens, et non pas dans le sens de: *façon de penser abjecte; paroles qui offensent la pudeur*.

Dès lors, — et puisque l'élève saura désormais vous définir le sens du mot, en français aussi bien qu'en roumain, — quoi de plus simple que de lui donner les droits de cité!*

* On trouve pourtant dans certains dictionnaires français-roumains et roumains-français ceci: *turpitude* = *turpitudine*; *turpitudine* = *turpitude*. Il faut avouer que c'est par trop laconique; c'est même tellement laconique qu'une comparaison s'impose.

Figurez-vous qu'un élève, qui ne sait ni ce que veut dire le mot *blanc*, ni ce que signifie *bonnet*, demanderait à quelqu'un de lui expliquer la chose. Figurez-vous encore que ce quelqu'un, pour tirer d'embarras l'élève, lui répondrait: mais c'est très simple, mon ami! *Bonnet blanc* c'est *blanc bonnet*...

Ce néologisme prendra sa place à côté de *certitudine*, *atitudine*, *infamie*, *rotafiune*, etc. qui ne sont pas non plus populaires, ce qui ne les a nullement empêchés d'enrichir le vocabulaire de la langue roumaine qui, malgré le nombre assez respectable de ses éléments hétérogènes, n'en est pas moins une langue franchement *romane*.

L'on prend son bien où on le trouve, pourvu que ce bien aide à combler des lacunes, soit *nécessairement* profitable.

Il n'y a que les langues classiques qui n'ont plus besoin d'emprunts, attendu qu'elles ne vivent plus. Mais la question change, chaque fois qu'il s'agit d'une langue vivante, de toutes les langues vivantes.

Tel mot emprunté qui, aujourd'hui, est loin d'être dans toutes les bouches, deviendra populaire demain, si c'est la *nécessité* qui l'a fait accepter.

Et puis... le peuple, de quelque pays que ce soit, se contente d'un vocabulaire composé tout au plus de quelques pauvres centaines de mots qui suffisent amplement à ses besoins.

Le paysan analphabète connaît fort bien, de père en fils, les mots *roata*, *a roti*; mais son enfant qui fréquente l'école communale en sait davantage: il n'ignore plus que le mouvement circulaire de la terre s'appelle *rotafiunea pământului*.

Aux yeux du père *rotafiune* est un mot étranger, et il a raison; aux yeux du fils c'est, au contraire, un mot bien roumain, et il n'a pas tort.

C'est que le vocabulaire est en rapport direct avec le cercle des notions.

Maintenant que nous nous sommes entendus sur les mots envisagés sous le rapport de leur signification, du sens, de l'idée qu'ils expriment, et, surtout, de leur juste emploi, poursuivons notre tâche.

Les exercices oraux et écrits concernant la construc-

tion des propositions et des phrases tiendront de près à la composition proprement dite. Ce qui nous préoccupe principalement c'est de donner aux élèves les moyens d'extérioriser la pensée...

Reprenons, comme exemple, les synonymes *maintenir* et *soutenir*. Dans les propositions et les phrases qui servent d'application les élèves remplaceront chaque tiret par le terme convenable

Exercices d'application

Vous avez beau — son projet: il tombera, car tous ont décidé d'avance de — l'institution qui leur est chère.

Il nous a promis de remplir désormais tous ses devoirs d'homme, d'ami et de citoyen; que Dieu le — dans ses bonnes dispositions!

Grâce à l'intervention de vos amis qui vous ont chaleureusement —, vous avez été nommé a cet emploi; et c'est grâce à votre zèle et à votre probité qu'on vous y — (*futur simple*).

Malgré son âge il se — bien, car il a toujours été sobre et rangé.

Malgré les avocats les plus distingués du barreau, qui ont — sa cause, il n'a pu être — en possession.

Passons maintenant à un mot tel que *davantage* dont le juste emploi offre une certaine difficulté.

Davantage = plus: *n'en dites pas davantage.* = Plus longtemps: *ne restez pas davantage.*

Davantage, comme adverbe, rejette tout complément: ainsi on ne dit pas *davantage de*, *davantage que*: il a *davantage d'instruction*, il en a *davantage que vous*; il faut dire: il a **plus** d'instruction, il en a **plus** que vous.

Davantage ne s'emploie pas non plus avec le sens de **le plus**, comme dans cette phrase: *de toutes ces fleurs la rose est celle que j'aime davantage*; il faut dire: *que j'aime le plus*.

Exercices d'application

On vous aimerait bien — si vous changiez de conduite; vos espiègleries vous empêchent de travailler — que les autres; et

c'est dommage, car ayant — de moyens que vos camarades, vous auriez pu l'emporter sur eux.

Soyez donc — attentif et travaillez —.

On nous attend à la maison; nous ne pouvons donc rester —.

Je vous ai dit tout ce que je savais, ne m'en demandez donc pas —.

Ces exercices présentent un double avantage: on peut les employer à l'écrit aussi bien qu'à l'oral. Dans l'un comme dans l'autre cas, le professeur tient en haleine la classe entière, chacun des élèves cherchant à *deviner* le terme qui doit combler la lacune... Le mot ne peut plus être pris au hasard, puisqu'il s'agit de rendre *une pensée*... Ce qui détermine le choix du terme convenable c'est la réflexion.

L'élève compare, donc il juge. Chacun des exercices d'application est un problème à résoudre. Et ce problème offre à l'élève une occupation d'autant plus agréable qu'il a mieux saisi l'explication des synonymes que nous donnons au bas des pages, et qui le renvoient à l'*Appendice*.

Outre ces exercices d'application (un pour chaque auteur, donc treize pour les Textes du XVII^{ème} siècle, et onze pour ceux du XVIII^{ème}) nous avons donné deux compositions à faire: 1^o Une comparaison entre le caractère d'Horace et celui de Curiace, en indiquant la marche à suivre, aussi bien que les passages qui doivent servir de point d'appui aux élèves; 2^o Un exposé de la fameuse scène du sonnet dans le *Misanthrope*.

* * *

Dans l'édition présente nous avons conservé la liste des verbes irréguliers dont nous donnons la conjugaison presque en entier. Les verbes irréguliers ne mettent pas qu'à des élèves roumains des bâtons dans les roues...

Quant aux liaisons des mots entre eux, nous n'avons mis ce signe: ◡ que dans quelques morceaux propres à être

récités, en indiquant tout à la fois par la barre que voici : | les repos, les arrêts naturels de la voix.

Les „Règles sur la liaison“, qui servent d'appui et de fil conducteur, suppléeront avantageusement au signe employé presque d'un bout à l'autre dans l'édition précédente.

Sans liaisons, point de lecture expressive.

Qu'il nous soit permis, pour terminer, de rappeler ce que nous avons dit à la fin de l'Introduction aux Textes choisis de la littérature française du XIX^{ème} siècle (classe V).

Pour accomplir sa tâche, l'auteur a butiné dans les prés et il a glané dans les champs, dans les vastes champs, défrichés, labourés, ensemencés et sarclés par une longue suite de robustes piocheurs, et il y a beaux jours!

Mais prendre son bien où on le trouve n'est pas encore assez, n'est rien encore; car adopter c'est facile. Mais scrupuleusement adapter à ce que l'on vise ce qu'on reconnaît comme bon, c'est déjà, à un certain point de vue, beaucoup... Pour ce faire, il a fallu abrégé par ci, développer par là; négliger ceci, pour faire ressortir cela; il a fallu délaissier très souvent le *bon* pour lui préférer le *meilleur*; il a fallu, en un mot, justifier le *qui veut la fin veut les moyens*, quitte à se retrancher, — conscience tranquille et verbe franc, — derrière ceci:

C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

(Alfred de Musset).

Mais c'est ne dire que la moitié de la vérité que de s'arrêter là. Disons-en l'autre, disons-la toute. L'auteur a mis du sien, et largement, au bas des pages du livre, n'oubliant pas un seul instant que le manuel sera mis entre les mains des élèves qui ne sont pas Français. Et tout

cela, dans le but de leur faire apprendre à connaître et, qui plus est, à *aimer* cette admirable langue vivante dont la clarté n'a point de pareille, et qui, parmi toutes celles qui vivent, est encore loin, mais bien loin encore... d'avoir trouvé sa rivale.

Mai 1905. Bucarest.

J.-B. Métrat

R É S U M É

DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVII^{ème} SIÈCLE

I

La première moitié du XVIII^{ème} siècle peut-être appelée l'époque de l'hôtel de Rambouillet, à cause de l'influence que celui-ci a exercée sur la littérature de cette époque. C'était là que se réunissait l'élite de la noblesse et des beaux esprits. Les femmes, qui y donnaient le ton du bon langage, s'appelaient les *Précieuses*, titre alors respecté, mais que Molière ridiculisa dans une satire (*Les Précieuses ridicules*) dirigée bien moins contre elles que contre leurs maladroites imitatrices. On peut dire que le siècle de Louis XIV naquit à l'hôtel de Rambouillet; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cet hôtel donna plus tard à Richelieu l'idée de fonder l'*Académie française*, et qu'il favorisa singulièrement l'essor de la littérature à cette époque.

Avec le gouvernement personnel de Louis XIV (1661) commença l'époque classique ou l'âge d'or de la littérature française. Alors parurent les grands écrivains, les hommes éminents du XVII^{ème} siècle, qui, tout en imitant l'antiquité grecque et latine, ne se dépouillèrent point de leur originalité.

P O É S I E

C'est en l'an 1600 que **Malherbe** (1559—1628) fait paraître ses premiers ouvrages. Il déclare une guerre à mort à Ronsard (1524—1585) qui, pour donner à la langue française la noblesse et la dignité du latin et du grec, s'était efforcé d'opérer un heureux

mélange en amalgamant à l'idiome français de nouveaux éléments tirés de ces deux langues savantes. Malherbe entreprend la réforme, mais il la poursuit par une autre route : c'est du fond même de la langue qu'il prétend, à force de correction et de travail, tirer toutes ses richesses ; en même temps il cherche à contenir dans des bornes rigoureuses la pensée et l'expression. Malherbe réussit dans cette grande entreprise, et son infatigable patience imprime à ses vers toute la perfection qu'il est capable de leur donner. Sa réforme est à la fois un acte de bon sens et d'art. Comme poète, il enseigne le premier la science de l'enchaînement correct des idées, la majesté et l'harmonie de la versification. Il ne faut pas chercher dans Malherbe la grâce et l'abandon qui semblent répugner à la sévérité de sa nature ; l'on trouve pourtant chez lui quelques traces de sensibilité dans ses fameuses *Stances à Duperrier sur la mort de sa fille*. Malherbe eut des élèves, mais pas un ne l'égala.

De tous les poètes du XVII^{ème} siècle, un seul a réellement continué Malherbe, avec un génie supérieur au sien. Ce poète, c'est **Boileau-Despréaux** (1636—1711). Dans l'un et l'autre on trouve la même austérité de raison, le même sens droit et ferme. Chacune des paroles de Boileau est un arrêt dans les questions littéraires, et l'assentiment universel le surnomme *le législateur du Parnasse*. Même quand il plaisante, sa versification est d'une élégance toujours grave et travaillée. Ce n'est que dans ses *Epîtres*, — supérieures à ses *Satires*, — que l'on trouve, par intervalles, de la sensibilité que l'on chercherait en vain dans ses autres écrits. *Le Lutrin* révèle en lui une imagination créatrice. Son chef-d'œuvre où l'on admirera toujours une haute raison, un goût délicat, une pureté et une richesse soutenue d'expressions, c'est l'*Art poétique*. Par ses *Satires* et surtout par ses belles *Epîtres* et son *Art poétique* Boileau fait revivre Horace et Juvénal.

Tandis que Boileau continue Malherbe, un autre poète de cet âge, le plus naïf, le plus gracieux, **La Fontaine** (1621—1695), reprend Marot (1463—1523), Rabelais (vers 1495—vers 1553) et tout le XVII^{ème} siècle d'avant Ronsard. La Fontaine emprunte aux anciens et aux modernes les sujets de ses récits, mais il y ajoute ce charme qui n'est qu'à lui, cette instinctive spontanéité de talent qui lui assigne une place tout à fait à part au milieu des grands écrivains dont il était entouré. Il a vécu dans les champs et les bois en observant les plantes et les animaux à la façon des gens du peuple et non comme les savants. Dans ses fables il ne se propose pas de donner des règles de conduite à ses lecteurs ; ce n'est point un professeur de morale ; c'est un observateur, un poète, un artiste ; il étudie le monde et le représente tel qu'il est. Ce qui

fait le charme principal de ces récits c'est l'intérêt tout personnel qu'il prend à ce qu'il raconte. La postérité lui donna ce nom d'amour, *le bon* La Fontaine.

De tous les écrivains du grand siècle, La Fontaine est celui qui ne vieillit pas, qui ne vieillira jamais.

Écoutons ce que dit de lui l'un des grands poètes du XIX^{ème} siècle, Alfred de Musset, dans *Sylvia* (Poésies nouvelles):

C'est avec celui-là qu'il est bon de veiller,
Ouvrez-le sur votre oreiller,
Vous verrez se lever l'aurore.
Molière l'a prédit, et j'en suis convaincu,
Bien des choses auront vécu
Quand nos enfants liront encore
Ce que le *Bonhomme* a conté, *)
Fleur de sagesse et de gaieté.
La Fontaine, sachez-le bien,
En prenant tout, n'imita rien ;
Il est sorti du sol de la patrie,
Le vert laurier qui couvre son tombeau.

Il n'y a pas d'enfant qui n'aime La Fontaine; il n'y a pas d'adolescent qui ne le goûte; il n'y a pas d'homme mûr qui ne le chérisse; il n'y a pas de vieillard qui ne l'adore.

II.

THÉÂTRE; TRAGÉDIES, COMÉDIES

Une exagération continuelle, quelque chose d'outré dans le tragique comme dans le comique, tel fut le cachet de presque toutes les compositions sous le règne précédant celui de Louis XIV. Toutes les pièces de ce temps présentent de la fausseté dans les caractères, de l'enflure dans le style, un éloignement pour le simple et le naturel. On peut attribuer ces défauts à l'imitation

* «Nos beaux esprits auront beau faire, ils n'effaceront pas le *Bonhomme*, — dit un jour Molière.

mal entendue du génie espagnol et italien dont on ne prit que l'affectation.

La réforme introduite par Malherbe dans la poésie a exercé sur la scène une influence directe et rapide. Le théâtre ancien fut plus savamment imité, au moins dans la forme extérieure. Les règles sévères des classiques s'introduisirent peu à peu *).

Avec l'apparition de **Pierre Corneille** (1606—1684), surnommé *le père de la tragédie française*, la poésie dramatique fait tout à coup un pas de géant.

Le Cid, dont le sujet est tiré de l'espagnol, fut une révélation. Les sentiments nobles et grands dominent dans ses œuvres où il fait entendre pour la première fois le langage naturel de la passion. Sa tirade et son dialogue offrent les plus beaux modèles d'éloquence que possède la langue française.

Jean Racine (1639—1699) obtient dans la tragédie la plus glorieuse réputation; il se distingue par son adresse à émouvoir les passions, par l'élégance et la pureté continue de son style. Sa supériorité dans l'expression et la versification le laisse seul et sans rival. Le principal mérite de Racine est d'analyser avec profondeur les passions qui appartiennent à notre nature et de les mettre en action avec art.

Molière (1622—1673) est à la fois le Corneille et le Racine de la comédie. C'est un des plus grands génies qui aient honoré la France et l'humanité entière. On ne peut lui opposer que l'immortel Shakespeare; comme celui-ci, Molière reste toujours debout, défiant les siècles. Il est également supérieur dans les pièces d'intrigue et dans celles de caractère, dans la gaité d'imagination et dans celle d'observation. Il tira la comédie du chaos, comme Corneille en avait tiré la tragédie; il substitua aux fantaisies bouffonnes et grotesques, et aux mœurs de convention qui régnaient au théâtre le tableau fidèle de la réalité, la peinture des passions générales et des caractères.

*) **Rotrou** 1609—1650) perfectionne le langage de ses prédécesseurs. Il peut être considéré comme le précurseur du grand Corneille.

III.

PROSE ; LETTRES

Par sa traduction du *Traité des Bienfaits* de Sénèque et du 33^e livre de Tite-Live, par ses remarques critiques sur les écrivains qui l'avaient précédé, Malherbe avait tenté d'appliquer à la prose la réforme qu'il réalisa dans la poésie.

Balzac (1594—1655) marcha sur les traces de Malherbe. A force de travailler et de polir sa phrase, il donna à la prose l'harmonie et la magnificence qu'elle avait ignorées jusqu'alors.

Il partage avec Malherbe la gloire d'avoir fondé l'unité de la langue française.

Voiture (1598—1648) dans ses *Lettres* donna à la prose la grâce et l'enjouement.

Madame de Sévigné (1626—1696). Ce n'est que trente ans après la mort de cette illustre femme, classée parmi les écrivains de premier ordre, qu'on s'avisa de publier ses *Lettres* qui sont l'un des monuments les plus remarquables de la langue française. Dans sa correspondance de vingt-sept années on admire la vive peinture des faits et des mœurs d'une des périodes les plus intéressantes de l'histoire de France. Le style enjoué de Madame de Sévigné contraste fort avec le ton grave et didactique de Madame de **Maintenon** (1635—1719). La correspondance de Madame de Maintenon renferme des lettres de conseil, des dissertations morales qui sont des modèles. Elle a laissé en outre de nombreux écrits sur l'éducation.

IV.

HISTOIRE, ÉLOQUENCE, PHILOSOPHIE

Parmi les écrivains du XVII^{ème} siècle, ou plutôt de tous les siècles, celui qui a su transporter dans l'histoire, avec le plus de hardiesse, tout l'entraînement passionné de l'éloquence, c'est le génial **Bossuet** (1627—1704) (*Discours sur l'histoire universelle*). Il est la plus parfaite réalisation de cette philosophie religieuse et monarchique qui inspira toute l'éloquence du XVII^{ème} siècle.

Les grands prédicateurs qui portèrent l'éloquence de la chaire à un degré de perfection inconnu jusqu'alors sont, — après Bossuet, — **Bourdaloue** (1632—1704), **Fléchier** (1632—1710), **Mascaron** (1634—1703), **Massillon** (1663—1742) et **Fénelon** (1651—1715), l'auteur immortel du *Télémaque* qui est devenu en France et chez l'étranger le *livre type*, pour ainsi dire, de la langue française.

Blaise Pascal (1623—1662), le génie le plus prodigieux peut-être du XVII^{ème} siècle, écrit ses pages effrayantes de profondeur qu'on a intitulées *les Pensées*. Ses *Lettres provinciales*, chef-d'œuvre d'érudition et d'éloquence, fixèrent dans la prose française le style de la bonne plaisanterie. Elles frappèrent le jésuitisme au cœur, et contribuèrent, plus que tout autre coup, à sa chute dans l'âge suivant.

La Rochefoucauld (1613—1680) dans ses *Sentences* et *Maximes morales* veut prouver que l'amour de soi, la vanité égoïste est le seul mobile de nos actions.

La morale de **La Bruyère** (1645—1696) est meilleure, son intelligence de la société plus large. Nul écrivain, peut-être, n'a enrichi la langue d'un plus grand nombre de tournures neuves et d'expressions originales. Dans ses *Caractères et mœurs de ce siècle*, La Bruyère trace en quelques lignes un portrait entier, vivant et agissant.

Dans la philosophie, **René Descartes** (1596—1659), ayant compris le vide des doctrines qui étaient en honneur, suivit un système tout nouveau. Il n'accepta que l'évidence pour base de certitude, sépara le domaine de la foi de celui de la raison, et enseigna aux hommes à s'étudier eux-mêmes. *Descartes* exposa ses principes dans son fameux *Discours sur la méthode*.

RÈGLES SUR LA LIAISON

Il y a dans la langue française un grand nombre de mots qui, prononcés isolément, se terminent par une consonne muette.

Mais dès que ces mots sont suivis d'autres mots qui commencent par une voyelle ou un *h* muet, la consonne finale est liée à la voyelle initiale du mot suivant et, dans ce cas, de muette qu'elle était jusqu'alors, devient sonore: un gros_arbre, un bois_épais, une noix_encore verte, une voix_agréable, un petit_enfant, un grand_homme.

Mais il est bien entendu que la liaison ne se produit que lorsque les deux mots sont l'un avec l'autre dans un étroit rapport grammatical et logique.

Si nous alignions une série de mots dont les finales seraient autrement susceptibles de liaison, mais qui ne seraient pas unis logiquement et grammaticalement, la liaison n'aurait plus sa raison d'être; ainsi les mots cités ci-dessus, alignés sans qu'aucun sens ne les rattache les uns aux autres, seront prononcés sans liaison; gros, arbre, bois, épais, noix, encore, voix, agréable, petit, enfant, grand, homme.

Donc, pour qu'il se produise une liaison entre deux mots, il faut avant tout que ces mots aient entre eux un rapport logique, qu'ils soient groupés par deux séparément, ou bien qu'ils fassent partie d'une proposition entière.

Mais il y a à cette règle générale deux exceptions.

La liaison n'a pas lieu entre deux mots réunissant cependant toutes les conditions pour être liés, si, en faisant la liaison, il en résultait une cacophonie ou une amphibologie, une équivoque.

La liaison n'a pas lieu également, toutes les autres conditions étant réunies, lorsqu'entre les deux mots à lier il y a une pause, un arrêt, une suspension naturelle de la voix.

Enfin, il convient, quant à la liaison, de bien distinguer entre la langue de la conversation et la lecture à haute voix d'un morceau classique. en style soutenu.

Tandis que dans le langage familier le nombre des liaisons usuelles est restreint, attendu qu'on y tolère l'hiatus, les liaisons deviennent beaucoup plus fréquentes dans la lecture à haute voix, dans le style soutenu et, en particulier, dans la lecture des vers où l'hiatus est prohibé.

Avant de fixer les règles sur les liaisons strictement nécessaires et obligatoires dans la conversation usuelle, puis celles qu'il faut observer dans le style soutenu et la poésie, il est nécessaire que nous donnions quelques exemples conformes aux conditions indiquées ci-dessus et en dehors desquelles la liaison n'a pas lieu.

Prenons le mot *trop* : il se lie dans la langue familière, dans la langue populaire, dans la lecture, le style soutenu et la poésie. Ex. : Cet homme est trop_{avare}. L'air est trop_{enfermé}. J'ai trop_{à faire}. Trop_{abondant}, trop_{humain}, trop_{irascible}, trop_{indépendant}.

Ce qui pourrait empêcher la liaison serait :

1) Une équivoque, et 2) une pause, une suspension, un arrêt naturel de la voix.

Comme spécimen d'équivoque nous citerons par exemple ; *il est trop homme...*

Comme spécimen de pause interdisant la liaison : *le trop | et te trop peu ; le trop | est nuisible ; trop | est un adverbe de quantité.*

Ces exemples suffiraient pour montrer toutes les conditions dans lesquelles deux mots liables doivent se trouver pour pouvoir être liés ou non.

Mais prenons un autre exemple ; le vocable *mot*.

Mot ne se lie dans la conversation que dans *mot à mot*. Il se lie ensuite dans le langage soutenu et en poésie, dans : *un mot ambigu, un mot à double sens, un mot expressif, un mot inutile*, etc.

Dans *ce mot | a vieilli*, il n'y aura pas de liaison, à cause de la pause légère qui l'on sent entre *mot* et *a*. De même dans : *ce mot | est vieux ; ce mot | avait un double sens*.

Comme résultat de ce que nous avons exposé, nous arrivons au principe suivant :

La consonne finale d'un mot se lie avec la voyelle initiale du mot suivant : quand il ne peut y avoir de pause entre les deux mots ; quand il ne se produit pas du fait de la liaison une cacophonie ou une équivoque.

Dans le parler ordinaire on fait la liaison :

1) Entre le mot déterminatif et le substantif ou l'adjectif qui suit :

Des enfants	Deux ennemis
Mes amis	Cinq aunes
Tes excellents amis	Les oiseaux
Ces abricots	Un enfant

Qu'on observe comment l'*n* nasal se lie avec la voyelle initiale du mot suivant: on entend d'abord le son nasal pur qui s'appuie ensuite sur un autre *n* normal.

Un-n-enfant	Un-n-homme
En-n-un mot	En-n-apportant
En-n-ami	En-n-horreur
En-n-avant	En-n-arrière

La consonne *n* dans *an*, *ain*, *on*, *un*, *oin*, *yen*, *ien*, ne se lie pas avec la voyelle suivante, quand les mots terminés de la sorte sont des substantifs: l'airain | appelle les fidèles à la prière: ôter les mauvaises herbes brin | à brin; ce pain | est excellent; la nourrice donne le sein | à l'enfant; un son | harmonieux, un ton—impérieux, une chanson | amusante; l'alun | en poudre; un besoin | immédiat; un bien | immense; le bien | et le mal; le van | est un instrument d'osier pour nettoyer le grain; le grain | ensemencé; un plan | audacieux; un moyen | infailible; un soin | assidu, etc.

Mais si les mots terminés en *n* ne sont pas des substantifs, la liaison se fait: le moyen-n-âge, en plein-n-air, un bon-n-enfant, ton-n-enfant, son-n-ennemi, le malin-n-esprit, un vain-n-espoir, aucun-n-espoir, un vilain-n-enfant, un ancien-n-ami, dans un certain-n-endroit, etc.

Dans l'expression matin-n-et soir; d'autre part on dit: matin | enchanteur. Avec *bien*, adverbe, on fait également la liaison; il est bien-n-affligé, bien-n-à-plaindre; il est arrivé bien-n-à-propos; cela est bien-n-établi; cela est bien-n-à-vous, tenez-vous pour bien-n-averti; d'autre part: ce bien | est à lui (bien subst.) etc.

Après les mots: *on*, *rien*, *quelqu'un*, *chacun*, *combien*, on fait la liaison: *on-n-a*, *on-n-en* voit tous les jours; *on-n-voie* par la poste; *on-n-établit*; il n'y a rien-n-à-faire; d'autre part: un rien | effraie cet enfant (rien subst.); je n'ai rien-n-à-vous dire; pour rien-n-au monde. Combien-n-est-ce? Chacun-n-à son tour. Quelqu'un-n-aurait-il jamais cru?

Les mots en *m* comme: la *faim*, le *thym*, le *parfum*, l'*essaim*, entrent dans le groupe des mots en *n*¹⁾.

Leur consonne finale ne peut jamais se lier avec la voyelle initiale du mot suivant.

2. Quand l'adjectif précède immédiatement le substantif qu'il qualifie ou qu'il détermine:

Le petit_enfant	Vos_opinions
L'excellent_ami	Mes_habitudes
Un charmant_homme	Leurs_avis

Si l'adjectif se termine en *d*, cette consonne finale prend dans la liaison le renforcement en *t*:

Grand_homme	Grand_enfant
Fécond_esprit	Froid_accueil
Second_acte	Grand_effet

Le *d* de *quand* prend également le son de *t*: quand il vient, quand on veut, quand elle répond, quand ils s'en vont, quand elles reviennent.

Dans *pied-à-terre* et *pied_à_pied*, il se prononce également comme *t*.

Dans les mots composés *nord-est* et *nord-ouest*, où la liaison se fait toujours, le *d* conserve le son normal (*nord-est* etc.).

On prononce *d* comme *t* dans les verbes de la 4^e conjugaison, à la 3^eme pers. sing. de l'ind. présent, quand il y a un trait d'union entre le verbe et les pronoms *il* ou *elle* dans les formes interrogatives et exclamatives: répond-on, rend-elle, perd-elle, moud-il, prend-on?

Dans la construction affirmative *d* de *perd* ne se lie pas; il *perd* assez souvent au jeu; il *perd* à tous les coups.

Dans les mots (substantifs et adjectifs) dont la consonne finale *d* est précédée d'un *r*, le *d* ne se lie pas:

Le hasard inattendu,	Un bord escarpé,
Eu égard à son âge,	Un placard ouvert.
Un visage hagard et terrible,	Un bavard insipide
Un homme blafard et défait,	Avoir égard à son raug
Un aliment lourd et malsain,	Un homnard en sauce.
Un brouillard épais,	Un visage blafard et livide
Un retard excusable.	Il est sourd et muet
Un gaillard audacieux,	Il est sourd à ma prière

¹⁾ L'orthographe avec *m* n'est qu'une variante de celle avec *n*; le mot latin *aramen* a donné *airain*, *examen-essaim*.

Un buvard usé
 Un boulevard élargi
 Tourner de bâbord à tribord

Un boyard appauvri
 Un criard insupportable
 Un regard indifférent.

Les lettres *s* et *x* prennent le son *z* dans la liaison :

Trois œillets	De vrais amis
Deux anémones	Un heureux ami
Un gros arbre	Dix étoiles
Les autres enfants	Le joyeux artiste
De mauvais aloi	Un faux air
De bas aloi	Un doux accueil

La lettre *g* prend le son *k* :

Un long_amas	Un long_intervalle
Un long_espoir	Un long_apprentissage
Un long_usage	Toute la journée n'a été qu'un
Un long_abus	long_amusement

De même dans les substantifs *rang* et *sang* :

Un rang_élevé	Le sang_illustre
Un rang_illustre	Un sang_abject
Un rang_inférieur	Un sang_innocent
Un rang_éminent	Le sang_humain
Aller de rang_en rang	Le sang_épandu
Suer sang_et eau, etc.	

Mais le *g* des mots *coing*, *poing*, *seing*, *étang*, ne se lie jamais avec le voyelle initiale du mot suivant.

On prononce dans la liaison comme *v* la lettre *f* du nom de nombre *neuf* : *neuf_ans*, *neuf_enfants*, *neuf_heures*.

Mais quand *neuf* est employé pour *neuvième* dans l'indication du quantième du mois, il conserve son articulation de *f* : le neuf avril, le neuf août, le neuf octobre. Cet *f* se prononce également devant les noms de mois commençant par une consonne : le neuf mars, le neuf décembre, le neuf janvier, le neuf février, le neuf juin, le vingt-neuf juillet.

La consonne finale des adjectifs numériques *cinq*, *six*, *sept*, *huit*, *neuf*, *dix*, se prononce quand ces mots sont, ou isolés d'autres mots, ou devant un mot qui commence par une voyelle ou un *h* muet :

Combien en avez-vous? J'en ai cinq, six, sept, huit, neuf, dix. Cinq_hommes, six (-z-) aunes, sept_ans, huit_abricots, neuf (-v-) ans, dix (-z-) épis.

Devant les mots commençant par une consonne, la finale de ces adjectifs numériques demeure muette:

Cinq fusils	Huit mille
Six canons	Neuf soldats
Sept cents	Dix drapeaux

Devant les noms de mois, ce n'est pas seulement le *f* de *neuf* que l'on prononce, mais on entend aussi les finales de cinq, six, sept, huit, dix: le cinq février, le six mars, le sept novembre, le huit décembre, le dix janvier, le dix mai, le vingt-cinq février, le vingt-sept juin, le dix-huit juillet, le dix-huit décembre.

Le *t* de vingt ne s'entend que devant un mot commençant par une voyelle ou un *h* muet: vingt_tenfants, vingt_thommes.

Il s'entend également dans les adjectifs numériques de vingt et un à vingt-neuf: vingt_t-deux, vingt_t-trois, vingt_t-quatre, vingt_t-cinq, vingt_t-six, vingt_t-sept, vingt_t-huit, vingt_t-neuf.

De quatre-vingt-un à quatre-vingt-dix-neuf le *t* demeure muet; donc: quatre-vingt(*t*)-quatre, quatre-vingt(*t*)-huit, quatre-vingt(*t*)-neuf.

3. Quand le pronom personnel est suivi d'un verbe:

Ils _t excellent	Vous _t exercez
Vous _t irez	Ils _t allument
Nous _t abattons	Nous _t obéissons

Dans la langue de la conversation il ne faut pas faire de liaison dans: deux, trois, quatre etc. heures | et demie (entre l's d'heures et la conjonction *et*); ce serait prétentieux et affecté.

De même on ne lie pas l's à la 2^e pers. sing. de l'indicatif prés. de la 1^{ère} conjugaison. Ex.: tu renonces à ton projet; tu parles à merveille; tu chantes admirablement; tu dînes en ville.

Ces liaisons-là ne sont admises que dans le langage poétique afin de conserver au vers sa mesure et d'éviter l'hiatus.

Donc, tandis que, dans la conversation, vous direz: tu paries à des sourds, vous prononcerez ces mêmes mots en vers: *tu parles à des sourds*, qui forment un hémistiche ou un hexasyllabique.

4. Quand le verbe auxiliaire est accompagné de son participe:

Je suis _t arrivé	Nous sommes _t obéis
Tu as _t appris	Vous avez _t annoncé
Il est _t attendu	Ils ont _t oublié
Vous m'avez _t exaspéré	Ils sont _t ahuris
Nous sommes _t oubliés	Ils l'ont _t exercé

5. Entre la préposition, l'adverbe ou la conjonction et le mot qui suit:

Sans_elle	Chez_eux
Avant_une heure	Dès_aujourd'hui
Mais_enfin	Devant_eux
Pendant_une heure	Dans_un moment
Depuis_un mois	Dans_un mois
Tôt_ou tard	Après_avoir dîné
Bientôt_après, etc.	

6. Entre l'adjectif, le participe ou l'adverbe, et l'adverbe qui le modifie:

Assez_habile	Fort_habilement
Plus_avare	Fort_adroit
Moins_éloquent	Profondément_ému
Plus_instruit	Fort_aimable
Très_éloquemment	Plus_ou moins
Admirablement_établi	Très_amusant
Excessivement_employé	Très_irrégulièrement
Sagement_employé	Essentiellement_appliqué

7. Dans les expressions composées:

Pas_à pas	Petit_à petit
C'est-à-dire	Pot-au-feu
Pied(t)_à-terre	Pot_à eau
Pied(t)_à pied	Pot_à tabac
Tout_à l'heure	Mot_à mot
Tout_à fait	De temps_en temps

La consonne *t* de la conjonction *et* ne se lie jamais avec la voyelle initiale du mot suivant.

On ne fait pas non plus les liaisons entre la consonne finale, quelle qu'elle soit, d'un mot qui précède les mots *onze* et *onzième*.

Mes | onze ducats, tes | onze livres. Nous sommes arrivés vers les | onze heures. Cinq et six font | onze. Les trois | onzièmes.

* * *

Dans le style soutenu, la prose élégante, le style historique, philosophique et poétique on fait la liaison:

1. Entre *r*, terminaison des verbes de la 1^{ère} conjug. en *er*, *ier*, *yer*, et la voyelle initiale du mot suivant:

Tu te verras changer, insensiblement.

(Fénelon).

Le divertissement nous amuse | et nous fait arriver insensiblement à la mort.

(Pascal).

Il faut marcher. On voudrait retourner en arrière; plus de moyen.

(Bossuet).

Pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine?

(Pascal).

Peut-on trop abhorrer et mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité?

(Pascal).

Voilà, ma bonne, toutes les inutilités que je puis vous demander aujourd'hui.

(M-me de Sévigné).

C'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

(La Rochefoucauld).

D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble.

(André Chénier).

N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble?

(A. de Musset).

Oh! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,

Et m'égarer au fond des bois!

(Victor Hugo).

La même consonne finale *r* des mots en *er*, *ier*, *yer*, ne se lie pas avec la voyelle suivante quand ces mots sont des substantifs:

Un berger | écossais
 Un muletier | andalou
 Un vannier | habile
 Un bûcher | élevé
 Un épervier | apprivoisé
 Un rocher | escarpé
 Un églantier | épanoui
 Un sentier | oublié
 Un noyer | en fleur
 Un portier | indiscret

Le chevrier | insouciant
 Un ouvrier | intelligent
 Un métier | agréable
 Un guerrier | audacieux
 Un fermier | actif
 Un serrurier | inventif
 Un charretier | embourbé
 Un coursier | arabe
 Un financier | avare
 Un loyer | énorme

Mais si les mots en *er* et *ier* sont des adjectifs qui précèdent

immédiatement le substantif qu'ils qualifient, on fait la liaison, plus rarement dans la conversation, plus souvent dans le style soutenu :

Un léger_appui	Un léger_accent
Le dernier_adieu	Un léger_effort
Le premier_avancement	Le premier_âge
C'est le dernier_homme	Le premier_artiste
à qui je me confierais	Ce fut son dernier_ami

Il est à remarquer que, dans ces liaisons, la prononciation de l'*e* précédant l'*r* équivaut à un *é* fermé, comme *ez* : un légé-*r*-effort, le dernié-*r*-adieu. Grâce à cette prononciation on peut distinguer le masculin du féminin : la dernière aventure, la première fois. Il en est de même pour la prononciation de l'*e* dans les infinitifs en *er* : aimé-*r*-à lire, marché-*r*-en avant, s'arrêté-*r*-à mi-chemin.

Tandis que les liaisons avec les adjectifs en *er* et *ier* se font fréquemment dans la conversation des gens cultivés, les liaisons avec l'infinitif ne s'emploient pas dans la langue familière ; leur emploi trahirait un certain pédantisme ou, tout au moins, une affectation qu'il convient d'éviter.

2. Entre le substantif et l'adjectif qui le suit :

Un cas_extraordinaire	Un cas_éventuel
Un choix_étonnant	La voix_humaine
L'accent_aigu	Un bras_arrondi
Le fait_avéré	Le sentiment_affectueux

3. Entre le verbe et l'adverbe ou la préposition qui suit :

Déclarer_ouvertement	Vous admirez_en lui sa
Ils frappent_aveuglément	probité
Ils se fatiguent_excessi- vement.	Nous admirons_en eux leur courage.
Nous nous faisons_ainsi des_illusions.	

4. Entre la conjonction et le premier mot de la proposition :

Donc_il a raison.	Mais_on n'a rien décidé encore.
Donc_on n'en revient plus.	Mais_alors à quoi bon protester ?
Mais_enfin, êtes-vous décidé ?	

Une consonne finale, muette au singulier, ne pourra pas être liée au pluriel ; mais le mot suivant commençant par une voyelle ou un *h* muet se liera avec l'*s* du pluriel du mot précédent.

Les étangs et les rivières; les coings et les pommes; il a des poings excessivement gros; des égards attentifs; des hasards heureux; des visages hagards et terribles, blafards et livides.

Dans la lecture notamment, on fait la liaison entre deux substantifs et entre deux adjectifs mis au pluriel et unie par la conjonction *et*:

Les remparts et les fossés, les cavaliers et les fantassins, gais et dispos, les morts et les vivants (mor-z-et...).

Grâce à la conjonction *et* la liaison se fait aussi au singulier entre deux substantifs et deux adjectifs, quand celui qui précède se termine par une consonne susceptible d'être liée à la voyelle suivante

Epais et lourd	Trépas et désastre
Heureux et tranquille	Frais et vermeil
Las et découragé	Faux et méchant
Gras et fort	Bas et cruel
Gros et gras	Vieux et infirme
Gros et lourd	Doux et bénin
Appas et charme	Cor(p)s et âme

Mais les liaisons qui donnent tant d'harmonie à la langue française doivent être évitées, aussitôt qu'il peut en résulter une équivoque.

Prenons par exemple l'adjectif *grand* dont la consonne finale est une de plus susceptibles d'être liée avec la voyelle initiale du mot suivant.

Le Français, à quelque couche sociale qu'il appartienne, ne pourra prononcer autrement que *grand éclat*, *grand embarras*, etc. Il serait donc fort naturel qu'il fit la liaison entre *grand et fort*; mais, prononcés ainsi, ces deux adjectifs unis par la conjonction *et* présentent immédiatement à l'esprit une autre combinaison de mots, et nommément: *grand effort*.

Nous avons donc une équivoque, et une équivoque d'autant plus parfaite que la prononciation, dans les deux cas, est absolument identique. La conjonction *et* présente l'équivalent de l'*e* fermé: donc, *grand é... fort*; le même équivalent est donné par l'*e* (initial d'un mot) suivi d'une consonne double; *effet*, *effectivement*, *essenti*, *essentiellement*; donc de nouveau; *grand é... ffort*, et au pluriel: *grands é... ffforts*.

Par conséquent, il sera de toute nécessité de conserver la liaison dans: *il fit un grand effort sur lui-même*, et nous nous abstiendrons de lier dans: *grand et fort*.

Les règles et les exemples que nous avons donnés jusqu'ici ne se rapportent qu'à la liaison entre deux mots pris isolément ; mais entrés dans la composition d'une phrase, ces mots peuvent être susceptibles encore d'autres liaisons.

Comment faciliter l'intelligence et l'emploi exacts de ces liaisons-là ?

Le seul moyen, la *conditio sine qua non*, se trouve dans la *lecture expressive*.

Le sens de la phrase nous indique alors clairement :

1) le rapport intime entre les mots, et, par conséquent, la liaison s'ils en sont susceptibles ;

2) la pause logique qui empêche leur liaison.

Si on lit seulement pour lire, c'est-à-dire, si on ne poursuit que le *processus* de la lecture, rien que dans le but d'obtenir une traduction plus ou moins exacte, les liaisons cessent d'avoir leur importance... L'harmonie de la phrase est détruite, et l'énergie et la plasticité auxquelles les liaisons contribuent presque toujours si puissamment, disparaissent.

TEXTES CHOISIS
DE
LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^{ème} SIÈCLE

MALHERBE

(1555—1628)

François Malherbe naquit à *Caen*¹, en 1555. Il eut la gloire de fonder, avec son contemporain Balzac, l'unité de la langue française. Il a écrit des odes, des sonnets, des épigrammes.

CONSOLATION A M. DU PERRIER
SUR LA MORT DE SA FILLE

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle!
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours!

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale² où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

¹ *Caen* (prononcez *Caⁿ*). L'habitant de cette ville s'appelle *Caennais* ou *Caenais*.

² *Dédale* == labyrinthe, lieu où l'on se perd.

Je sais de quels appas¹ son enfance était pleine;
 Et n'ai pas entrepris,
 Injurieux² ami, de soulager ta peine
 Avecque³ son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
 Ont le pire destin,
 Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
 L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:
 On a beau⁴ la prier;
 La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
 Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
 Est sujet à ses lois;
 Et la garde qui veille aux barrières⁵ du Louvre
 N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience
 Il est mal à propos⁶:
 Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
 Qui nous met en repos.

¹ *Appas s. m. nuri.* — **Syn.** *Appas, attraits, charmes.* — Les *appas* excitent le désir; les *attraits* inspirent le penchant; les *charmes* produisent la passion. **Ex.** La vertu a *des attraits* (*ademeniri*), la richesse a *des appas*, le plaisir a *des charmes*.

² Injurieux=injuste, offensant.

³ Avecque, au lieu de *avec*; licence poétique pour obtenir une syllabe de plus:

Avec son mépris
 ne donnerait que cinq syllabes; tandis que
1 2 3 4 5 6
 Avecque son mépris
 en donne six, et le vers est correct.

⁴ On a beau la prier = en vain la prie-t-on.

⁵ Aux barrières du Louvre = du palais royal.

⁶ Il est mal à propos, *nu se cade, nu e potrivit, (nu e la timp).*

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde;
 Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde,
 Que toujours quelque vent empêche de calmer;
 Quittons ces vanités; lassons-nous de les suivre...

C'est Dieu qui nous fait vivre,
 C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
 Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
 A souffrir des mépris et ployer les genoux:
 Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont, comme nous sommes,
 Véritablement hommes,
 Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit¹: ce n'est plus que poussière,
 Que cette majesté si pompeuse et si fière
 Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers;
 Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
 Font encore les vaines,
 Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
 D'arbitres² de la paix, de foudres de la guerre³;
 Comme ils n'ont plus de sceptre, il n'ont plus de flatteurs;
 Et tombent avec eux, d'une chute commune,
 Tous ceux que leur fortune
 Faisait leurs serviteurs.

¹ Ont-ils rendu l'esprit = quand ils ont rendu l'âme, *după ce 'și-au dat sufletul, când își dau sufletul*.

² Arbitres de la paix, *arbitrii (stăpâni absoluți) păcei*.

³ Foudres de la guerre = (foudres de guerre), *mari viteji, mari căpitani*. — Foudre est ici du genre masculin; il est encore masculin lorsqu'il signifie: un tonneau de grande capacité, *o bute*, un *antal*. Lorsqu'il signifie *feu du ciel, fulger*, il est du genre féminin.

LE VIEILLARD, SON FILS ET L'ÂNE

Le poète Racan, (1589—1670) ayant demandé un jour à Malherbe, qui était son ami, de quelle sorte il devait se conduire dans le monde, celui-ci, au lieu de répondre directement à sa demande, commença par le conte suivant, que La Fontaine imita sous le titre: *Le meunier, son fils et l'âne*.

Un homme, voisin de la soixantaine, avait un fils de treize ou ¹ quatorze ans. Un petit âne devait les porter en un long voyage qu'ils entreprenaient. Le premier qui monta, ce fut le père; mais, après deux ou trois lieues de chemin, le fils, commençant à se lasser ², le suivit de loin et avec beaucoup de peine, ce qui donna sujet à ceux qui les voyaient passer de dire que ce bonhomme avait tort de laisser aller à pied un si jeune enfant. Alors le père descendit, et donna sa place à son fils.

Cela fut encore trouvé étrange par ceux qui les virent. Ils disaient que ce fils était bien ingrat et de mauvais naturel ³ de laisser aller son père à pied. Ils s'avisèrent ⁴ donc de monter tous deux sur l'âne, et alors on y trouvait encore à dire: „Ils sont bien cruels,“ disaient les passants, „de monter ainsi tous deux sur cette pauvre bête, qui à peine serait suffisante d'en porter un seul“.

Comme ils eurent ouï cela, ils descendirent tous deux de dessus l'âne et le touchèrent ⁵ devant eux. Ceux qui les voyaient aller de cette sorte se moquaient d'eux d'aller à pied, tandis qu'ils pouvaient se soulager ⁶ l'un ou l'autre sur le petit âne.

¹ Il faudrait: treize à quatorze ans.

² A se lasser = à en avoir assez, à en être fatigué.

³ De mauvais naturel = de mauvais caractère, *de o fire rea*.

⁴ Ils s'avisèrent donc = ils prirent donc la résolution.

⁵ Et le touchèrent = et le chassèrent.

⁶ Se soulager = se reposer.

Ainsi ils ne surent jamais complaire ¹ à tout le monde; c'est pourquoi ils résolurent de faire à leur volonté, et laisser au monde la liberté d'en juger à sa fantaisie.

P A S C A L

(1623—1662)

Blaise Pascal, célèbre mathématicien, physicien et écrivain, naquit à *Clermont-Ferrand* ², en 1623. En 1635, n'étant âgé que de 12 ans, Pascal avait trouvé, sans l'aide d'aucun livre et sans professeur, les trente-deux premières propositions de la géométrie. Ses ouvrages: les *Provinciales* et les *Pensées*.

LUTTE DE LA VIOLENCE ET DE LA VÉRITÉ

C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage ³, Toutes les lumières de la

¹ Ne surent jamais complaire à tout le monde = ne surent jamais s'accommoder au goût de tout le monde.—**Syn. Complaire, plaie.** *Complaire* c'est se conformer à l'humeur, aux goûts de quelqu'un pour lui être agréable; *plaie* c'est l'être effectivement, sans chercher à *complaire*. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**).

² L'habitant de *Clermont-Ferrand* s'appelle *Clermontois*.

³ Davantage = plus, plus longtemps. *Davantage* repousse tout complément; on ne peut pas dire *davantage de*, ou *davantage que*: *il a davantage d'instruction que vous, il en a davantage que vous*; mais il faut dire: *il a plus d'instruction que vous, il en a plus que vous*. On ne peut pas non plus employer *davantage* dans le sens de *le plus* comme dans la phrase suivante: *de toutes ces fleurs la rose est celle que j'aime davantage*; mais il faut: que j'aime **le plus**. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**).

vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre¹; quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge: mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales; car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque; au lieu que la vérité subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même².

LE PROGRÈS

Les secrets de la nature sont cachés; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets: le temps les révèle d'âge en âge, et quoique toujours égale

¹ La moindre. — **Moindre, plus petit.** Celui-ci se dit des choses qui se mesurent, et celui-là des choses qui s'évaluent; un homme est *plus petit* qu'un autre. La *moindre* difficulté (= *cea mai mică, cea mai neînsemnată*) l'arrête. Sa chambre est plus petite qu'une cellule (= *chilie*).

² Comme Dieu même, — *ca însuși Dumnezeu*. — **Syntaxe.** *Même* est adverbe (= *chiar*) quand il modifie un verbe, un adjectif ou un autre adverbe. Il est encore adverbe quand il est placé après plusieurs substantifs: les vieillards, les femmes, les enfants *même* (= *chiar și copii*). Placé après un seul substantif, *même* peut encore être adverbe, lorsque nous le pouvons changer de place, c'est-à-dire, lorsque nous pouvons le mettre devant le substantif, à la tête de la proposition; les plus sages *même* se trompent; *chiar și cei mai înțelepți se înșeală*. Nous pouvons tout aussi bien construire: *même* les plus sages se trompent. — Dans *comme Dieu même*, nous ne pouvons pas changer la place de *même*, car il est adjectif et, comme tel, indique une *précision*; dans *les plus sages même*, *même* indique une *extension*.

en elle-même, elle n'est pas toujours également connue. Les expériences qui nous en donnent l'intelligence se multiplient continuellement; et, comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences se multiplient à proportion. C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions sans mépriser les anciens, sans ingratitude, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés aux nôtres, et que dans ces avantages nous leur sommes redevables de l'ascendant¹ que nous avons sur eux; parce que s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et avec moins de peine et moins de gloire nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue; et quoiqu'ils connussent aussi bien que nous tout ce qu'ils pouvaient remarquer de la nature, ils n'en connaissaient pas tant néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

Cependant il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avaient plus laissé de vérités à connaître. N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que

¹ Ascendant = autorité, influence, supériorité sur l'esprit, sur la volonté de quelqu'un, — *ascendent, inriuire*.—**Syn. Ascendant, empire, influence.** L'*ascendant* est le pouvoir d'une supériorité légitime et respectable; l'*empire*, le pouvoir de la force; l'*influence*, celui de l'éloquence, de la persuasion.

les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse: mais cette science fragile ¹ se perd avec les besoins qu'ils en ont! comme ils le reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès: car il tire avantage ² non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs; parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusques à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient, celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur ³ de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel

¹ Cette science fragile = de peu de durée; *fragile* signifie encore: sujet à tomber en faute: *la nature est fragile*. — **Syn. Fragile, frêle.** *Fragile* se dit des choses qui peuvent se briser; *frêle*, de celles qui sont faciles à ployer, à se courber, à rompre. Le verre est *fragile*, une tige est *frêle*.

² Il tire avantage = profit.

³ A la faveur = par le moyen, par l'aide de.

progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes, que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours, et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons¹ chez les autres.

L'HOMME SUSPENDU ENTRE LES DEUX INFINIS

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent ; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point, au prix² du vaste tour que cet astre décrit ; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais, si notre vue s'arrête là,

¹ Que nous révérons = que nous honorons.

² Au prix de = en comparaison de.

que l'imagination passe outre¹, elle se lassera plutôt² de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables: nous n'enfantons³ que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton⁴ détourné de la nature; et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infni? Mais, pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron⁵ lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs,

¹ Que l'imagination passe outre, *dacă închipuirea trece peste margini*.—**Syntaxe.** Que remplace les conjonctions *quand, comme, si, lorsque, puisque, quoique*, lorsque, à des propositions qui commencent par ces mots, ou en joint d'autres de même nature.

² Plutôt, *mai degrabă, mai curând (mai bine)*.—**Syntaxe.** Plutôt exprime une idée de préférence: plutôt la mort que l'esclavage, *mai bine moartea decât sclavia*. Plus tôt (en deux mots) est l'opposé de *plus tard*: je partirai plus tôt, *voi pleca mai de vreme, mai curând*. Au plus tôt, *cât se poate mai curând, mai de vreme*.

³ Nous n'enfantons, *noi nu făurim, nu zămislim*.

⁴ Dans ce canton=*dans ce coin*.

⁵ Cirons (T. Zool.)=genre d'acares (arachnides) microscopiques vivant dans la farine et le fromage, — *strepede*. — On dit d'une chose extrêmement petite: *cela n'est pas plus gros qu'un ciron*.

des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre¹ non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte² de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption³.

Car, enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant,

¹ Je lui veux peindre=je veux lui peindre.

² Dans l'enceinte (=dans les limites) de ce raccourci d'atome. *in marginea (marginale) acestei prescurtări de atom.*

³ Avec présomption, *cu îngâmfare*.—Syn. **Présomption, orgueil, vanité.** La *présomption* fait que nous nous flattons d'un vain pouvoir; l'*orgueil* fait que nous nous estimons; la *vanité*, que nous voulons être estimés.

un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.

GRANDEUR DE L'HOMME

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable ¹. Un arbre ne se connaît pas misérable.

C'est donc être misérable que de se connaître misérable; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. Toutes ces misères-là mêmes prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé ².

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser: une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer; mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui: l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travailleons donc à bien penser: voilà le principe de la morale.

¹ Misérable = chétif. petit, faible.

² Dépossédé = à qui l'on ôta la possession, — *mazilit*.

Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent ¹, qui nous tiennent à la gorge ², nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

PUISSANCE DE L'IMAGINATION

Je ne veux pas rapporter ³ tous ses effets; je rapporterais presque toutes les actions des hommes qui ne branlent ⁴ presque que par secousses. Car la raison a été obligée de céder, et la plus sage prend pour ses principes ceux que l'imagination des hommes a témérairement introduits en chaque lieu.

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines ⁵, dont ils s'emmaillotent en chats fourrés ⁶, les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était fort nécessaire; et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé ⁷ le monde qui ne peut résister à cette montre ⁸ si authentique. Les seuls gens de guerre ne sont pas déguisés de la sorte ⁹,

¹ Qui nous touchent = qui nous *frappent*, et non pas: qui nous *émeuvent*.

² Qui nous tiennent à la gorge, *cari ne strâng de gât*.

³ Je ne veux pas rapporter tous ses effets = je ne veux pas parler ici de tous ses effets (de tous les effets de la puissance de l'imagination).

⁴ Qui ne branlent = qui ne s'agitent.

⁵ Leurs hermines, *ermelinele lor (îmbrăcăminte)*.

⁶ Dont ils s'emmaillotent en chats fourrés = dont ils s'enveloppent hypocritement, *cu cari se învălesc, se îmbracă fățarnic*,

⁷ Dupé = trompé, *tras pe sfoară, înșelat*.

⁸ Montre = étalage pour attirer les regards des passants. *arătare, vedeață, mostră*.

⁹ De la sorte = de cette façon, de cette manière.

parce qu'en effet leur part est plus essentielle: ils s'établissent par la force, les autres par grimace.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels; mais ils se sont accompagnés de gardes ¹, de hallebardes ²: ces trognes ³ armées qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes ⁴, et les tambours ⁵ qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée ⁶ pour regarder comme un autre homme le Grand Seigneur ⁷ environné, dans un superbe sérail, de quarante mille janissaires.

S'ils avaient la véritable justice, si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés ⁸: la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire; et, par là, en effet, ils s'attirent le respect.

¹ Gardes (*s. m.*), *guarzi, păzitori, străjeri*. (Garde signifiant *guet*, (= *pază, streajă*) est du genre féminin).

² Hallebarde (*h aspiré*) = pique garnie par le haut d'un fer large et pointu, traversé d'un autre en forme de croissant (= *semi-lună*), *alebardă, suliță*. — **Locutions**: Il pleut (il tombe) des hallebardes, *plouă cu pietre, toarnă cu găleata*. Cela rime comme hallebarde et miséricorde, *asta se potrivește ca nuca în perete*.

³ Ces trognes, *s. f.* (terme populaire) = ces visages pleins et facétieux (prononcez: facécieux = *posnaș*), *aceste mutre (fețe) aprinse (de mâncare și de băutură)*.

⁴ La trompette, *trâmbița*. le trompette, *trâmbițașul*.

⁵ Le tambour, *toba (și toboșarul)*.

⁶ Une raison bien épurée = bien raffinée, perfectionnée.

⁷ Le Grand Seigneur = le grand Turc, le Sultan.

⁸ Bonnet carré = coiffure des avocats, des magistrats, dans l'exercice de leurs fonctions; marque de dignité pour les membres des universités.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance ¹.

L'imagination dispose de tout; elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur ² voir le livre italien, dont je ne connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres: *Della opinione, regina del mondo* ³. J'y souscris sans le connaître-sauf ⁴ le mal, s'il y en a.

PENSÉES DIVERSES

Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait le droit de me tuer, parce qu'il demeure au-delà de l'eau, et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui?

Pourquoi me tuez-vous? — Eh quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste.

Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé; ce devrait être un tiers indifférent.

C'est un avantage que la qualité ⁵ qui, dès dix-huit ou vingt ans, met un homme en passe ⁶, connu et res-

¹ Suffisance = présomption, vanité, *înfumurare, vanitate*.

² De bon cœur, *cu dragă inimă*.

³ = De l'opinion, reine du monde.

⁴ Sauf = excepté.

⁵ La qualité = noblesse distinguée, *nobleță, rangul de nobil (rangul de naștere)*.

⁶ Met un homme en passe = dans une situation avantageuse, prospère.

pecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans: c'est trente ans gagnés sans peine.

La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et importante chose du monde a pour fondement la faiblesse: et ce fondement-là est admirablement sûr, car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple sera faible.

Les choses du monde les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables, à cause du dérèglement des hommes. Qu'y a-t-il de moins raisonnable que de choisir pour gouverner un État le premier fils d'une reine? On ne choisit pas pour gouverner un bateau celui des voyageurs qui est de meilleure maison; cette loi serait ridicule et injuste. Mais parce qu'ils le sont et le seront toujours (ridicules et injustes), elle devient raisonnable et juste, car qui choisira-t-on? Le plus vertueux et le plus habile? Nous voilà incontinent¹ aux mains: chacun prétend être le plus vertueux et le plus habile. Attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable. C'est le fils aîné du roi; cela est net, il n'y a point de dispute. La raison ne peut mieux faire, car la guerre civile est le plus grand des maux.

Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres, si on veut récompenser les mérites, car tous disent qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un sot qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr.

La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître: car en désobéissant à l'un, on est malheureux; en désobéissant à l'autre, on est un sot.

¹ Nous voilà incontinent aux mains = nous voilà aussitôt en querelle (en guerre).

CORNEILLE

(1606—1684)

Pierre Corneille, surnommé le *grand Corneille*, naquit à Rouen ¹ en 1606. Ses principales tragédies sont: *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Pompée*, *Rodogune*, *Nicomède*, *Sertorius*. Principale comédie: *le menteur*.

LES TROIS HORACES

Albe et Rome se font la guerre, mais les citoyens des deux villes, las de s'entre-détruire, conviennent de s'en rapporter à un combat en champ clos. Trois champions lutteront de part et d'autre. Albe choisit les trois frères Curiaces. Rome confie son sort aux trois Horaces. Les deux familles sont unies par d'étroits liens: Horace a épousé Sabine, sœur des Curiaces, et l'un de ces derniers est fiancé à Camille, fille du vieil Horace.

Les Curiaces sont morts; de six combattants, il ne reste que l'époux de Sabine, qui rentre triomphalement dans Rome. La ville acclame le vainqueur; seule Camille pleure et demande compte de son fiancé. Horace, irrité par les malédictions de sa sœur contre Rome, plonge son glaive dans le sein de la malheureuse. Le fratricide n'est cependant pas mis à mort: ce qui le sauve c'est sa victoire du matin et l'éloquent plaidoyer du vieil Horace.

ACTE PREMIER, SCÈNE I.

SABINE.

Je suis Romaine, hélas! puisque Horace est Romain;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main;

¹) Rouen. L'habitant de Rouen (prononcez *Rou-an*) s'appelle *Rouennais*.

Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchainée
 S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.
 Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
 Albe, mon cher pays et mon premier amour,
 Lorsque entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
 Je crains notre victoire autant que notre perte.
 Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
 Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
 Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
 Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
 Puis-je former des vœux, et sans impiété
 Importuner le ciel pour ta félicité?
 Je sais que ton État, encore en sa naissance,
 Ne saurait sans la guerre affermir sa puissance;
 Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
 Ne le borneront pas chez les peuples latins;
 Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
 Et que tu n'en peux voir l'effet ¹ que par la guerre.
 Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur,
 Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
 Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées.
 D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
 Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons;
 Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons;
 Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule ²,
 Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
 Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
 Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
 Albe est ton origine: arrête, et considère
 Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.

¹ Et que tu n'en peux voir l'effet = et que tu ne peux voir l'effet de la promesse (d'avoir l'empire de la terre) = *și că nu poți vedea împlinirea ei (promisiunii de a avea stăpânirea lumii)*.

² Les colonnes d'Hercule = les deux montagnes du détroit de Gibraltar.

Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants,
 Sa joie éclatera dans l'heur ¹ de ses enfants;
 Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
 Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

.....
 Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,
 Trop faibles pour jeter un des partis à bas,
 Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,
 Oui, j'ai fait vanité ² d'être toute Romaine.
 Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
 Soudain j'ai condamné ce mouvement secret;
 Et si j'ai senti dans ses destins contraires ³
 Quelque maligne joie ⁴ en faveur de mes frères,
 Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,
 J'ai pleuré quand la gloire entra dans leur maison.
 Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
 Qu'Albe devienne esclave ou que Rome succombe,
 Et qu'après la bataille il ne demeure plus ⁵
 Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
 J'aurais pour mon pays une cruelle haine ⁶,
 Si je pouvais encore être toute Romaine,
 Et si je demandais votre triomphe aux dieux,
 Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.

¹ Dans l'heur = dans le bonheur. *Heur* pour *bonheur* s'emploie encore aujourd'hui dans: J'ai l'heur de vous connaître. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

² J'ai fait vanité = je me suis vantée, enorgueillie.

³ Dans ses destins contraires = dans ses malheurs.

⁴ Maligne, *misc.* malin = *răutăcios-oasă*.

⁵ Il ne demeure plus = il ne reste plus.

⁶ Haine = sentiment de tristesse, de peine et d'aversion qu'une personne ou une chose excite au fond de notre cœur, soit à cause du mal qu'elle nous fait, qu'elle nous a fait, ou que nous croyons qu'elle peut nous faire; soit parce qu'elle contrarie nos passions. — **Syn. Haine, inimitié.** La *haine* est l'opposé de l'amour. *L'inimitié* est l'opposé de l'amitié. Le plus souvent, la haine est aveugle, sourde et basse, *l'inimitié* ouverte et déclarée. (Pour les *Exercices d'application* voir l'**Appendice**).

Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme.
 Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome :
 Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,
 Et serai du parti qu'affligera le sort.
 Égale à tous les deux jusques à la victoire,
 Je prendrai part aux maux, sans en prendre à la gloire,
 Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs ¹,
 Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

ACTE SECOND, SCÈNE III.

HORACE

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
 Offre à notre constance une illustre matière :
 Il épuise sa force à former un malheur,
 Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
 Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
 Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
 Combattre un ennemi pour le salut de tous,
 Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
 D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;
 Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire :
 Mourir pour le pays est un si digne sort,
 Qu'on briguerait ² en foule une si belle mort,
 Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
 S'attacher au combat contre un autre soi-même,

¹ Au milieu de tant d'âpres rigueurs = d'âpres épreuves
in mijlocul atâtor încercări crude (aspre).

² Valeur = vaillance, bravoure, *vitejie, bărbăție*. — Syn. **Vail-**
lance, valeur, courage, bravoure. La *vaillance* annonce la grandeur
 du courage; la *valeur*, la grandeur des exploits; le *courage* est
 dans tous les événements de la vie; la *bravoure* n'est qu'à la
 guerre.

Attaquer un parti qui prend pour défenseur
 Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur,
 Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie,
 Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,
 Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.
 L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
 Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
 Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr ;
 L'occasion est belle, il nous la faut chérir :
 Nous serons les miroirs² d'une vertu bien rare,
 Mais votre fermeté tient un peu du barbare³ ;
 Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité
 D'aller par ce chemin à l'immortalité :
 A quelque prix qu'on mette une telle fumée⁴,
 L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
 Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
 Je n'ai point consulté⁵ pour suivre mon devoir ;
 Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance.
 Et puisque par ce choix Albe montre en effet
 Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait⁶,

¹ Qu'on briguerait=qu'on rechercherait avec empressement, *incât fiecare ar căuta cu stăruință.*

² Les miroirs=les exemples, les modèles.

³ Tient un peu du barbare=a quelque chose de barbare (à quelque rapport...) *are ceva barbar, este de natură cam barbară.*

⁴ Une telle fumée=cette fumée qu'on nomme la gloire.

⁵ Je n'ai point consulté=je n'ai point délibéré, *n'am stat pe gânduri.*—Employé absolument *consulter* signifie *délibérer, prendre conseil.*

⁶ Vous a fait=vous a estimé. — Dans la langue du XVII^eme siècle (et même plus tard) on employait le verbe *faire* à la place du verbe précédemment exprimé, pour éviter la répétition.

Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;
 J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme:
 Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
 Que tout le mien consiste à vous percer le flanc;
 Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
 Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire;
 Encor¹ qu'à mon devoir je coure sans terreur,
 Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur.
 J'ai pitié de moi-même et jette un œil d'envie
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie.
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,
 Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler:
 J'aime ce qu'il me donne, et je plains² ce qu'il m'ôte;
 Et si Rome demande une vertu plus haute,
 Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
 Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être;
 Et, si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
 La solide vertu dont je fais vanité³,
 N'admet point de faiblesse avec sa fermeté;
 Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière
 Que, dès le premier pas, regarder en arrière⁴.
 Notre malheur est grand, il est au plus haut point;
 Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.

¹ Encore que, loc. conjonctive vieillie que l'on remplace de nos jours par: *quoique, bien que=deși*.

² Et je plains=et je regrette.

³ Dont je fais vanité= dont je fais gloire, dont je me fais un devoir, *cu care mă fălesc, din care îmi fac o datorie*.

⁴ Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière que, dès le premier pas, regarder en arrière=regarder en arrière (=avoir des regrets) dès le premier pas, c'est (=signifie) mal entrer dans la carrière de l'honneur, *să te uiți înapoia ta (=să ai păreri de rău) de la cel dintâi pas, înseamnă că (întri) o apuci rău pe calea* o oarei.

Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
 J'accepte aveuglément¹ cette gloire avec joie :
 Celle de recevoir de tels commandements
 Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
 Qui, près de le servir, considère autre chose,
 A faire ce qu'il doit lâchement se dispose.
 Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien ;
 Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
 Avec une allégresse aussi pleine et sincère
 Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère,
 Et, pour trancher enfin ces discours superflus :
 Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue.
 Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue :
 Comme notre malheur, elle est au plus haut point²,
 Souffrez que je l'admire et ne l'imite point*).

HORACE.

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte ;
 Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
 En toute liberté goûtez un bien si doux ;
 Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
 Je vais revoir la vôtre, et resoudre son âme
 A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
 A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,
 Et prendre en son malheur des sentiments romains.

¹ Aveuglément, adv. *orbeste*.—Le substantif aveuglement, *orbire*, s'écrit sans accent aigu sur l'avant dernier e.

² Point. Deux mots dont l'orthographe est la même peuvent rimer entre eux lorsque leur sens est différent.

*) Cette scène présente un beau sujet de composition. (Voyez l'Appendice).

LE VIEIL HORACE

ACTE III, SCÈNE VI.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits ;
Des trois les ¹ deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe ! et, pour l'en garantir,
Il n'a pas employé jusqu'au dernier ² soupir !
Non, non, cela n'est point ; on vous trompe, Julie ;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connais mieux mon sang ; il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ³ ;
Mais, comme ⁴ il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux ⁵, sa fuite l'a sauvé ⁶.

¹ Les. Dans la langue de nos jours on omettrait l'article *les* :
des trois deux sont morts = deux des trois sont morts.

² Jusqu'au dernier = même le dernier.

³ Tant qu'ont duré ses frères = tant que ses frères ont vécu.

⁴ Mais comme = quand, au moment où.

⁵ Près d'être enfermé d'eux = au moment d'être entouré par
eux.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé ¹!
 Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

Ô mes frères!

LE VIEIL HORACE.

Tout beau ²! Ne les pleurez pas tous;
 Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
 Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte;
 La gloire de leur mort m'a payé de leur perte:
 Ce bonheur a suivi leur courage vaincu ³,
 Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
 Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince ⁴,
 Ni d'un État voisin devenir la province.
 Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
 Que sa fuite honteuse imprime à notre front;
 Pleurez le déshonneur de toute notre race,
 Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois?

¹ Ne l'ont point achevé! = ne lui ont pas porté le dernier coup. — Achever quelqu'un = porter le coup mortel à quelqu'un qui est déjà blessé.

² Tout beau! = arrêtez, modérez-vous! *Stafi, mai domol!*
 Loc. adv. qui n'appartient aujourd'hui qu'à la langue familière.

³ Invaincu = qui n'a jamais été vaincu, *neinvins*. Cet adjectif ne peut être employé que dans la poésie et dans le style soutenu.
 Invincible = de *neinvins*.

⁴ Et ne l'auront (*point* est superflu) vue obéir qu'à son prince.

LE VIEIL HORAGE.

Qu'il mourût¹,

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
 N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
 Rome eût été du moins un peu plus sujette;
 Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
 Et c'était de sa vie un assez digne prix. . .
 Il est de tout son sang comptable à sa patrie;
 Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie²;
 Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
 Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
 J'en romprai bien le cours; et ma juste colère,
 Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
 Saura bien faire voir, dans sa punition,
 L'éclatant désaveu d'une telle action.

IMPRÉCATIONS³ DE CAMILLE

ACTE IV, SCÈNE V

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères;
 Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,

¹ Qu'il mourût, ou qu'un beau désespoir alors le secourût = *să moară, sau să-i fi venit în ajutor o frumoașă disperare* (= *chiar luptând în potruva a trei dușmani și hotărîndu-se să moară, să fi scăpat totuși de moarte*). Deux sentiments sont exprimés ici: dans le sublime *qu'il mourût* c'est le Romain qui parle, et dans le second vers, c'est un père.

² A sa gloire flétrie = (il faudrait:) a flétri sa gloire.

³ Imprécation = Figure de rhétorique qui consiste à souhaiter des malheurs à ceux à qui ou de qui l'on parle, *imprecație*.

Qui nous rend maîtres d'Albe; enfin voici le bras
 Qui seul fait¹ aujourd'hui le sort de deux États.
 Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire;
 Et rends ce que tu dois à l'heur² de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs; c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits;
 Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
 Sont trop payés de sang pour exiger des larmes;
 Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par la sang épandu³
 Je cesserai pour eux de paraître affligée,
 Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée;
 Mais qui me vengera de celle d'un amant,
 Pour me faire oublier sa perte en un moment?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse?

CAMILLE.

O mon cher Curiace!

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace!
 D'un ennemi public, dont je reviens vainqueur,

¹ Qui seul fait = décide.

² A l'heur. Voyez page 53 note 1.

³ Prononcez: san-k-épandu.

Le nom est dans ta bouche ¹ et l'amour dans ton cœur!
 Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire!
 Ta bouche la demande, et ton cœur la respire!
 Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,
 Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs;
 Tes flammes ² désormais doivent être étouffées;
 Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées;
 Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
 Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
 Rends-mot mon Curiace, ou laisse agir ma flamme.
 Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort:
 Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
 Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée;
 Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
 Qui, comme une furie attachée à tes pas,
 Te veut incessamment reprocher son trépas,
 Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
 Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
 Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,
 Moi-même je le tue une seconde fois!
 Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
 Què tu tombes au point de me porter envie,
 Et toi bientôt souiller par quelque lâchete
 Cette gloire si chère à ta brutalité!

HORACE.

O ciel! qui vit jamais une pareille rage?
 Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,

¹ Construisez: Le nom d'un ennemi public, dont je reviens vainqueur, est dans ta bouche.

² Tes flammes = ton amour.

Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
 Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur ;
 Et préfère du moins au souvenir d'un homme
 Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
 Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
 Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
 Rome, enfin, que je hais parce qu'elle t'honore !
 Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
 Saper ses fondements encor mal assurés !
 Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
 Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie !
 Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,
 Passent pour la détruire, et les monts et les mers !
 Qu'elle-même sur soi ¹ renverse ses murailles,
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
 Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
 Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
 Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir ;
 Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, mettant l'épée à la main, et poursuivant
 sa sœur qui s'enfuit.

C'est trop, ma patience à la raison fait place.
 Va dedans les enfers ² plaindre ton Curiace !

CAMILLE. blessée, derrière le théâtre.

Ah ! traître !

¹ Qu'elle-même sur soi = sur elle.

² Va dedans les enfers = va *dans* les enfers.

HORACE. revenant sur le théâtre.

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain!

LE VIEIL HORACE DÉFEND SON FILS

ACTE V, SCÈNE III

(À VALÈRE)

Tu peux pleurer, Valère¹, et même aux yeux d'Horace ;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race !
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert² de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau ?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans que Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice.
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits ?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur,
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?
Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire :
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,

¹ Valère qui avait demandé la main de Camille se fait l'accusateur d'Horace le fratricide.

² A couvert = à l'abri.

Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
 Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
 Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle;
 Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

C I N N A

Cette tragédie a pour sujet la *Clémence d'Auguste*; c'est le sous-titre même de la pièce. Auguste est fatigué d'un pouvoir dont il s'est emparé par le crime; il fait appeler auprès de lui Cinna et Maxime, et leur demande conseil sur la résolution qu'il a prise d'abdiquer. Les deux jeunes gens sont les chefs d'une conspiration ourdie contre l'empereur. Maxime saisit l'occasion de s'éviter un crime; il engage Auguste à déposer son sceptre. Cinna, au contraire, lui conseille de rester sur le trône. C'est ce dernier avis que suit l'empereur. Mais Maxime devine pourquoi Cinna persiste dans le projet d'assassiner Auguste: c'est pour obéir et plaire à Emilie plutôt que pour venger ses aïeux, victimes de l'empereur.

Maxime, transporté de jalousie, fait tout révéler à Auguste. Celui-ci ayant appris le complot par Euphorbe, l'affranchi de Maxime, délibère avec lui-même s'il doit punir ou pardonner. Cédant aux conseils de l'impératrice Livie, sa femme, Auguste embrasse le parti de la clémence. Il pardonne à Cinna, ainsi qu'à ces complices, et l'unit à Emilie.

CINNA RACONTE A ÉMILIE

les progrès de la conjuration

ACTE I, SCÈNE III

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
 Cette troupe entreprend une action si belle!
 Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,
 Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
 Et dans un même instant, par un effet contraire,
 Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère.

„Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
 Qui doit conclure enfin nos desseins généreux.
 Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
 Et son salut dépend de la perte d'un homme,
 Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
 À ce tigre altéré de tout le sang romain.
 Combien, pour le répandre, a-t-il formé de brigues ¹!
 Combien de fois changé de partis et de ligues,
 Tantôt ami d'Antoine et tantôt ennemi,
 Et jamais insolent ni cruel à demi!“
 Là, par un long récit de toutes les misères
 Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
 Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
 Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
 Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
 Où Rome, par ses mains, déchirait ses entrailles,
 Où l'aigle ² abattait l'aigle, et de chaque côté
 Nos légions s'armaient contre leur liberté;
 Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
 Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves:
 Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers ³,
 Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers,
 Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
 Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
 Romains contre Romains, parents contre parents,
 Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
 J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
 De leur concorde impie, affreuse, inexorable ⁴,

¹ Brigues=mesures secrètes et détournées pour obtenir quelque chose par le moyen d'agents intéressés; cabales. factions, — *uneltiri*.

² L'aigle est ici du genre féminin, signifiant *étendard*, *standard*; au sens propre aigle est du genre masculin.

³ De leurs fers=de leurs chaînes, *a cătușelor lor*.

⁴ Inexorable=dure, trop sévère, *neînduplecat*.—Syn. Impitoyable, implacable, inexorable, inflexible. Celui qui est *impitoyable* ne se

Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
 Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat¹;
 Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
 Pour en représenter les tragiques histoires.
 Je les peins dans le meurtre à l'envi² triomphants,
 Rome entière noyée au sang de ses enfants:
 Les uns assassinés dans les places publiques,
 Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques,
 Le méchant par le prix au crime encouragé,
 Le mari par sa femme en son lit égorgé.
 Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
 Et, sa tête à la main, demandant son salaire,
 Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
 Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
 Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
 De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
 Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
 Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
 A quels frémissements, à quelle violence,
 Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
 Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
 Je n'ai point perdu temps, et voyant leur colère
 Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
 J'ajoute en peu de mots: „Toutes ces cruautés,
 La perte de nos biens et de nos libertés,

laisse toucher ou attendrir par aucun sentiment de pitié,—*nemilos*;
 celui qui est *implacable* ne se laisse apaiser par aucune considé-
 ration,—*neindurat*; celui qui est *inexorable* ne cède point aux pri-
 ères,—*neinduplecat*; celui qui est *inflexible* ne se laisse fléchir
 d'aucune manière, *neinduplecat, de neincovoiat, tare la inimă, ne-
 milos*.

¹ Prononcez *tri-om-virat* (*om* n'est pas nasal)=gouvernement
 des triumvirs; en général, gouvernement de trois,—*triumvirat*.

² A l'envi, loc. adv.=avec émulation, à qui mieux mieux,—
pe întrecute.

Le ravage des champs, le pillage des villes.
 Et les proscriptions, et les guerres civiles,
 Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
 Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
 Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
 Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,
 Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
 Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui.
 Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître :
 Avec la liberté, Rome s'en va renaître ;
 Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
 Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
 Prenons l'occasion, tandis qu'elle est propice¹ :
 Demain au Capitole il fait un sacrifice ;
 Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
 Justice à tout le monde, à la face des dieux.
 Là, presque pour sa suite il n'a que notre troupe :
 C'est demain qu'il prend et l'encens et la coupe ;
 Et je veux pour signal que cette même main
 Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.
 Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
 Fera voir si je suis du sang du grand Pompée :
 Faites voir, après moi, si vous vous souvenez
 Des illustres aïeux de qui vous êtes nés.
 A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
 Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :
 L'occasion leur plaît ; mais chacun veut pour soi
 L'honneur du premier coup, que j'ai choisi pour moi.
 La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte !
 Maxime et la moitié s'assurent de la porte ;
 L'autre moitié me suit et doit l'environner,
 Prête au premier signal que je voudrais donner.

¹ Prenons l'occasion, tandis qu'elle est propice = saisissons l'occasion pendant qu'elle est favorable, — *se ne folosim de prilej pe când e priincios.*

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.
 Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
 Le nom de parricide ou de libérateur,
 César, celui de prince ou d'un usurpateur.
 Du succès qu'on obtient contre la tyrannie,
 Dépend ou notre gloire ou notre ignominie¹;
 Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans²,
 S'il les déteste morts, les adore vivants.

ACTE IV, SCÈNE II

AUGUSTE

Ayant appris le complot délibère avec lui-même s'il doit punir ou pardonner, Puis, tout à coup, il s'écrie :

Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices;
 Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter;
 Je veux me faire craindre, et ne fait qu'irriter.
 Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile³,
 Une tête coupée en fait renaitre mille,
 Et le sang répandu de mille conjurés
 Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
 Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute⁴;
 Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute;

¹ Ignominie (prononcez: ig-nominie) = grand déshonneur, infamie.

² A l'endroit des tyrans = à l'égard des, envers les tyrans, — *față cu tirani*.

³ Une hydre trop fertile, — *o hidră prea rodnică*. — Allusion à l'hydre de Lerne, serpent fabuleux à sept têtes qui repoussaient à mesure qu'on les coupait, si on ne les abattait toutes d'un seul coup. La destruction de ce monstre fut un des douze travaux d'Hercule.

⁴ Brute = Brutus (Marcus Junius, 79—42) = homme d'État et capitaine romain, membre du parti qui conspira contre César, et l'un parmi ceux qui l'ont tué.

Meurs, tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
 Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
 Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
 Pour te faire périr tour à tour s'intéresse :
 Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir,
 Meurs enfin puisqu'il faut, ou tout perdre, ou mourir.
 La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
 Ne vaut pas l'acheter ¹ par un prix si funeste.
 Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat,
 Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat ;
 A toi-même en mourant immole ce perfide,
 Contentant ses désirs, punis son parricide,
 Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
 En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.
 Mais jouissons plutôt nous-même ² de sa peine ³ ;
 Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
 O Romains ! O vengeance ! O pouvoir absolu !
 O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
 Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !
 D'un prince malheureux ordonnez quelque chose !
 Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner ?
 Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

LE CID

Don Rodrigue, fils de don Diègue, aime Chimène, fille de don Gomès ⁴, comte de Gormas ⁵. Celui-ci prétendait être nommé gouverneur du prince de Castille ; c'est don Diègue, père de Rodrigue, qui a été désigné par le roi. Irrité de la préférence accordée à son

¹ Ne vaut pas l'acheter = ne vaut pas que tu l'achètes.

² Nous-même. *Nous* s'emploie à la place de *je* par un prince, un roi, un juge, un orateur, par un auteur ; dans ce cas, l'adjectif ou le participe qui se rapporte à *nous* se met au singulier.

³ De sa peine = de son supplice.

⁴ Prononcez *Go-Mèce*.

⁵ Prononcez *Gor-ma*.

rival, don Gomès insulte et soufflète don Diègue, au moment où celui-ci lui demandait pour son fils la main de Chimène. Impuissant à punir cet affront, le vieillard confie sa vengeance à Rodrigue. Le jeune homme, sacrifiant l'amour au devoir, court chez le comte, le provoque et le tue. Chimène et don Diègue vont se jeter aux pieds du roi don Fernand. L'une demande justice contre le meurtrier; l'autre demande grâce pour son vengeur. Pendant que Chimène poursuit sa demande, Rodrigue marche contre les Maures qui vont attaquer Séville. Il triomphe des infidèles, fait leurs chefs prisonniers, et ceux-ci le saluent du nom de *Cid* ou *Seigneur*. Le roi ne peut accorder à Chimène la vie de Rodrigue qui vient de sauver le royaume. L'orpheline alors promet sa main au chevalier quel qu'il soit qui lui rapportera la tête de Rodrigue. Le roi permet que le Cid combatte contre don Sanche qui s'offre pour venger Chimène. Rodrigue ne se laisse point vaincre, et le roi décide que Chimène doit épouser le héros.

L'INSULTE

ACTE I, SCÈNE III.

LE COMTE, DON DIÈGUE

LE COMTE

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
 Vous élève en un rang ¹ qui n'était dû qu'à moi;
 Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIÈGUE

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
 Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
 Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE

Pour grands que soient ² les rois, ils sont ce que nous sommes,
 Ils peuvent se tromper comme les autres hommes,

¹ Selon *l'Académie* il faut dire *élever à un rang*.

² Pour grands que soient = quelque grands que soient.

Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
 Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. DIÈGUE

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite;
 La faveur l'a pu faire autant que le mérite;
 Mais on doit ce respect au pouvoir absolu
 De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
 A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre,
 Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.
 Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils;
 Leur hymen ¹ nous peut rendre à jamais plus qu'amis;
 Faites-nous cette grâce, et l'acceptez ² pour gendre.

LE COMTE

A des partis plus hauts Rodrigue doit prétendre,
 Et le nouvel éclat de votre dignité
 Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
 Exercez-la ³, Monsieur, et gouvernez le prince;
 Montrez-lui comme ⁴ il faut régir une province,
 Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
 Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.
 Joignez à ces vertus celles d'un capitaine ⁵;
 Montrez-lui, comme il faut s'endurcir à la peine,
 Dans le métier de Mars ⁶ se rendre sans égal,
 Passer les jours entiers et les nuits à cheval,

¹ On prononce *hy-mène* et *hy-men*.

² Et l'acceptez. Lorsqu'il se trouve deux ou plusieurs impératifs de suite, il est permis de placer le pronom personnel conjoint avant le dernier impératif.

³ Exercez-la = exercez cette dignité.

⁴ Comme = comment.

⁵ Régir = gouverner.

⁶ Mars (on prononce l's), le dieu de la guerre, *Marte*.

Reposer tout armé, forcer une muraille ¹,
 Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
 Instruisez-le d'exemple ², et rendez-le parfait,
 Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet ³.

D. DIÈGUE

Pour s'instruire d'exemple en dépit de l'envie,
 Il lira seulement l'histoire de ma vie.
 Là, dans un long tissu de belles actions,
 Il verra comme il faut dompter des nations,
 Attaquer une place, et ranger une armée,
 Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ⁴;
 Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
 Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
 Que ne puisse égaler une de mes journées?
 Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
 Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
 Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille,
 Mon nom sert de rempart à toute la Castille.
 Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
 Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
 Chaque jour, chaque instant, pour réhausser ma gloire,
 Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.
 Le prince à mes côtés ferait dans les combats
 L'essai de son courage à l'ombre ⁵ de mon bras;

¹ Forcer une muraille = prendre une place d'assaut.

² D'exemple = par l'exemple, par votre exemple.

³ L'effet = l'exécution, le fait qui donne de la valeur aux leçons.

⁴ Tissu = ordre, suite de choses accumulées.

⁵ Ombre, pour *protection*, *appui*.

Il apprendrait à vaincre en me regardant faire;
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait. . .

D. DIÈGUE

Je le sais, vous servez bien le roi;
Je vous ai vu combattre et commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace ¹,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en ² cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

D. DIÈGUE

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIÈGUE

En être refusé n'en est pas un bon signe ³.

LE COMTE

Vous l'avez eu par brigue ⁴, étant vieux courtisan ⁵.

¹ Par *glace* on entend le froid, et par *nerfs*, la force de la jeunesse détruite par le froid de la vieillesse.

² Qu'en = que dans.

³ C'est-à-dire: N'avoir pas été choisi n'est pas une bonne preuve de ce que vous avancez.

⁴ Brigues, s. f. = manœuvres secrètes (*uneltiri ascunse*) que l'on emploie pour obtenir quelque chose.

⁵ Courtisan = 1) Celui qui fait partie de la cour du prince.
2) Celui qui cherche à gagner par des prévenances ou des flatteries les bonnes grâces de quelqu'un.

D. DIÈGUE

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIÈGUE

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE

Et par là¹ cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

D. DIÈGUE

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE

Ne le méritait pas! moi?

D. DIÈGUE

Vous.

LE COMTE

Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(Il lui donne un soufflet).

D. DIÈGUE (l'épée à la main).

Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front²

¹ Et par là = c'est pourquoi.

² En prose on dirait: *dont quelqu'un de ma race (de mes ancêtres) ait vu rougir son front.*

LE COMTE

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

D. DIÈGUE (désarmé).

O! Dieu! ma force usée en ce besoin ¹ me laisse:

LE COMTE

Ton épée est à moi; mais tu serais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main ².
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire de ta vie;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE IV

DON DIÈGUE

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant ³ vécu que pour cette infamie?
Et ne suis-je blanchi par les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle ⁴, et ne fait rien pour moi!

¹ En ce besoin = *dans* ce besoin, dans l'impuissance de venger cet affront.

² = Ce serait un trop grand honneur pour toi si ma main prenait ton épée.

³ *Tant* se dit ici pour *aussi longtemps, tant d'années et avec tant de gloire*.

⁴ Trahit ma querelle, c'est-à dire *manque* à ma querelle, ne me *seconde pas* (*nu mă ajută, nu mă sprijinește*) pour la décider par l'épée.

O cruel souvenir de ma gloire passée!
 Œuvre de tant de jours en un jour effacée!
 Nouvelle dignité fatale à mon bonheur!
 Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
 Faut-il de¹ votre éclat voir triompher le comte,
 Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte?
 Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;
 Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
 Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
 Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
 Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
 Fer jadis tant à craindre, et qui dans cette offense
 M'as servi de parade², et non pas de défense,
 Va, quitte désormais le dernier des humains,
 Passe pour me venger en de meilleures mains.

SCÈNE V

DON DIÈGUE, DON RODRIGUE

DON DIÈGUE

Rodrigue, as-tu du cœur³?

DON RODRIGUE

Tout autre que mon père
 L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÈGUE

Agréable colère!
 Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
 Je reconnais mon sang à ce noble courroux;

¹ De = du haut de.

² M'a servi de parade = n'a été là que pour la parade.

³ As-tu du cœur = du courage?

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompt.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte:
Viens me venger.

D. RODRIGUE

De quoi?

D. DIÈGUE

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel:
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie¹,
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage:
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter².
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière;
J'ai vu, par sa valeur, cent escadrons rompus;
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est...

D. RODRIGUE

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE

Le père de Chimène.

¹ L'insolent en eût perdu la vie = l'insolent m'eût (m'aurait) payé ce soufflet de sa vie.

² Un homme à redouter = à craindre.

D. RODRIGUE

Le. . .

D. DIÈGUE

Ne réplique point, je connais ton amour.
 Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
 Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
 Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance:
 Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi;
 Montre-toi digne fils d'un père tel que moi;
 Accablé des malheurs où le destin me range,
 Je m'en vais les pleurer. . . Va, cours, vole, et nous venge.

ACTE II, SCÈNE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE

D. RODRIGUE

A moi, Comte, deux mots¹.

LE COMTE

Parle.

D. RODRIGUE

Ôte-moi d'un doute.

Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE

Oui

¹ A moi, comte, deux mots = accorde-moi, comte, un instant d'entretien; j'ai deux mots à te dire.

D. RODRIGUE

Parlons bas, écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu¹,
La vaillance et l'honneur de son temps? Le sais-tu?

LE COMTE

Peut-être.

D. RODRIGUE

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? Le sais-tu?

LE COMTE

Que m'importe!

D. RODRIGUE

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE

Jeune présomptueux!

D. RODRIGUE

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées²
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE

Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain,
Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

¹ Fut la même vertu = fut la vertu même, — *fu însăși virtutea.*

² Mais aux âmes bien nées, *dar în (pentru) sufletele cele nobile.*

LE COMTE

Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE

Oui, tout autre que moi
 Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
 Les palmes dont je vois ta tête si couverte
 Semblent porter écrit le destin de ma perte;
 J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
 Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
 A qui venge son père il n'est rien impossible;
 Ton bras est vaincu, mais non pas invincible ¹.

LE COMTE

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,
 Par tes yeux chaque jour se découvrait aux miens;
 Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
 Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
 Je sais ta passion, et suis ravi de voir
 Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir,
 Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
 Que ta haute vertu répond à mon estime;
 Et que voulant pour gendre un chevalier parfait,
 Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
 Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse:
 J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
 Dispense ma valeur d'un combat inégal;
 Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire:
 A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.
 On te croirait toujours abattu sans effort;
 Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

¹ Ton bras est vaincu (sous-entendu: jusqu'à présent, jusqu'à ce jour), mais n'est pas invincible, — *brațul tău e neînvinș, dar nu e de neînvinș.*

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie:
 Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
 Qui survit un moment à l'honneur de son père¹.

¹ Construction directe: Et le fils qui survit un moment à l'honneur de son père (est un fils qui) dégénère.—*și fiul, care mai trăește măcar un moment după ce onoarea tatălui său a fost atinsă, e un fiu, care degenerază.*

RACINE

(1639—1699)

Jean Racine naquit à la Ferté-Milon, en Champagne, en 1639. Ses œuvres principales sont: *Britannicus*, *Phèdre*, *Esther*, *Athalie*, *Andromaque*, etc. Il a écrit aussi une comédie *les Plaideurs*.

BRITANNICUS

Britannicus (Claudius-Tibérius); fils de l'empereur Claude était l'héritier présomptif du trône des Césars. Mais Claude ayant épousé en secondes noces Agrippine, celle-ci lui fit adopter Neron qu'elle avait eu de son premier mariage avec Domitius Aenobarbus, et qu'elle réussit plus tard à faire élire empereur par les gardes prétoriennes. Dévorée d'ambition, elle avait un but: c'est de régner elle-même sous le nom de son fils. Elle y parvint pendant quelque temps, au bout duquel une discorde violente éclata entre eux; Agrippine osa menacer le jeune empereur de révolte, de détronement, des droits de Britannicus. Ce fut alors que Néron le fit empoisonner dans un festin.

AGRIPPINE ET NÉRON

ACTE IV, SCÈNE II

AGRIPPINE s'asseyant

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.

J'ignore de quel crime on a pu me noircir :
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.

Vous réglez: vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance ¹.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laisa de Claudius disputer l'hyménée;
Parmi tant de beautés qui briguerent son choix ²,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit ³, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas ⁴.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux:
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit: une loi moins sévère,
Mit Claude dans mon lit ⁵, et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille:
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre ⁶?

¹ Constr. directe: *Vous savez combien de distance votre naissance avait mis entre l'empire et vous.*

² Qui briguerent son choix=qui recherchèrent avec empressement son choix,—*cari râvniră (deteră goană după) alegerea sa.*

³ Je souhaitai son lit=son mariage, *dorii căsătoria cu dansul.*

⁴ Pallas était un esclave affranchi.

⁵ Mit Claude dans mon lit=fit de Claude mon mari.

⁶ Construction directe: Auriez-vous pu prétendre que Claude pût préférer un jour son gendre à son fils?

De ce même Pallas j'implorai le secours :
 Claude vous adopta, vaincu par ses discours ;
 Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
 Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
 C'est alors que chacun, rappelant le passé,
 Découvrit mon dessein déjà trop avancé ;
 Que de Britannicus la disgrâce future¹
 Des amis de son père excita le murmure.
 Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
 L'exil me délivra des plus séditieux ;
 Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
 Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
 Engagé dès longtemps à suivre son destin,
 Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
 Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
 Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite² ;
 J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
 Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix ;
 Je fus sourde à la brigade³, et crus la renommée ;
 J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
 Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
 Qui depuis⁴... Rome alors estimait leurs vertus.
 De Claude en même temps épuisant les richesses,
 Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.

¹ Construction directe: (C'est alors) que la disgrâce de Britannicus excita le murmure (= *aḡāḡā nemulḡumirea*) des amis de son père.—**Syntaxe.** Que remplace quand, comme, si, lorsque, puisque, alors que, tandis que, lorsque, à des propositions qui commencent par ces mots, ou en joint d'autres de même nature.

² Qu'on livrât sa conduite=que l'on confiât son éducation.

³ La brigade. Voyez page 74, note 4.

⁴ Qui depuis... Réticence avec une intention malicieuse à l'adresse de Sénèque et de Burrhus, gouverneurs de Néron: Rome alors (lorsque j'appelai de l'exil Sénèque et tiré de l'armée Burrhus) estimait leurs vertus, mais depuis... mais aujourd'hui...

Les spectacles, les dons, invincibles appâts ¹,
 Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
 Qui d'ailleurs réveillant, leur tendresse première,
 Favorisaient en vous Germanicus mon père.
 Cependant ² Claudius penchait vers son déclin.
 Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin:
 Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
 Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
 Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
 Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis.
 Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
 De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse;
 Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
 De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs ³.
 Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
 J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
 Et tandis que Burrhus allait secrètement
 De l'armée en vos mains exiger le serment,
 Que ⁴ vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
 Dans Rome les autels fumaient de sacrifices;
 Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
 Du prince déjà mort demandait la santé.
 Enfin, des légions l'entière obéissance
 Ayant de votre empire affermi la puissance,
 On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
 Apprit en même temps votre règne et sa mort.

¹ Appât=tout ce qui attire,—*momeală, nadă*.—Syn. Appât, piège, embûche (*cursă*). *L'appât* agit pour tromper; le *piège* et *l'embûche* attendent que nous y donnions. (Pour les Exercices d'application voyez l'Appendice).

² Cependant=pendant ce temps.

³ Mes soins... lui cachèrent les pleurs = mes soins épargnant en apparence ses douleurs, lui cachèrent, pendant qu'il se trouvait sur son lit de mort, les larmes de son fils — *ingrijirile mele crușându-i în aparență durerile, îi ascuseră, pe când se afla pe patul său de moarte, lacrimile fiului său*.

⁴ Que... Voyez page 85, note 1.

C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :
Voilà tous mes forfaits¹. En voici le salaire² :

Du fruit de tant de soins à peine jouissant,
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,
Vouz avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favorisés de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux ;
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu)
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
Que faites-vous ? Junie, enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour ;
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté ;
Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté ;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire ;
Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,

¹ Forfaits=grands crimes, *nelegiuri, fărădelegi*.—Syn. Crime, faute, péché, délit, forfait. Le *péché* (= *păcatul*) est une faute contre les lois divines; le *délit* (= *vina, greșeala*), contre les lois humaines; le *crime*, contre l'humanité; le *forfait* est un crime grave, éclatant, médité; la *faute* est le terme générique, adouci.

² Le salaire = la récompense.

Votre bonté, Madame, avec tranquillité
 Pouvait se reposer sur ma fidélité.
 Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
 Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
 Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
 Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
 „Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences
 Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses?
 Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
 Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
 N'est-il de son pouvoir que le dépositaire?“
 Non que ¹, si jusque-là j'avais pu vous complaire,
 Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous céder
 Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander;
 Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
 Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse!
 Le sénat chaque jour et le peuple irrités
 De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
 Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
 M'avait encor laissé sa simple obéissance.
 Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
 Porter en murmurant leurs aigles devant vous,
 Honteux de rabaisser par cet indigne usage
 Les héros dont encore elles portent l'image ².
 Toute autre se serait rendue à leurs discours ³:
 Mais, si vous ne rénez, vous vous plaignez toujours.

¹ Non que... redemander = non que je n'aurais pris plaisir, Madame, à vous céder ce pouvoir que vos cris semblaient redemander, si j'avais pu vous complaire à ce point-là, mais..., — *nu doară că — dacă aș fi putut să vă fiu plăcut până într'atâta, (până la acest punct) — n'aș fi avut plăcerea, doamnă. să vă cedez această putere, pe care strigătele voastre pare că o cereau îndărăt, dar...*

² Les Romains attachaient à leurs étendards les images de leurs Césars; ces étendards étaient sacrés, et les Césars avaient été mis au nombre des dieux.

³ Se serait rendue à leurs discours = aurait cédé à leurs paroles, — *s'ar fi înduplecat la vorbele lor.*

Avec Britannicus contre moi réunie,
 Vous le fortifiez du parti de Junie;
 Et la main de Pallas trame tous ces complots;
 Et, lorsque malgré moi, j'assure mon repos,
 On vous voit de colère et de haine animée;
 Vous voulez présenter mon rival à l'armée:
 Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi, le faire empereur? Ingrat! L'avez-vous cru?
 Quel serait mon dessein? qu'aurais-je pu prétendre?
 Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre?
 Ah! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
 Si mes accusateurs observent tous mes pas,
 Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
 Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère?
 Ils me reprocheraient, non des cris impuissants,
 Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
 Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
 Et dont je ne serais que trop tôt convaincue ¹.
 Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours;
 Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours:
 Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
 N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
 Rien ne vous a pu vaincre; et votre dureté
 Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
 Que je suis malheureuse! Et par quelle infortune
 Faut-il que tous mes soins me rendent importune!
 Je n'ai qu'un fils. O Ciel! qui m'entends aujourd'hui,
 T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?
 Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue;
 J'ai vaincu ses mépris: j'ai détourné ma vue

¹ Et dont je ne serais que trop tôt convaincue=et dont je ne serais que trop tôt reconnue coupable.

Des malheurs qui dès lors me furent annoncés;
 J'ai fait ce que j'ai pu : vous réglez, c'est assez.
 Avec ma liberté, que vous m'avez ravie ¹,
 Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,
 Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
 Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON.

Hé bien, donc ! prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace,
 Que de Britannicus on calme le courroux.
 Que Junie à son choix puisse prendre un époux,
 Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure,
 Que vous me permettiez de vous voir à toute heure,
 (Apercevant Burrhus dans le fond du théâtre).
 Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
 A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON.

Oui, Madame, je veux que ma reconnaissance
 Désormais dans les cœurs grave votre puissance ;
 Et je bénis déjà cette heureuse froideur,
 Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
 Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie ;
 Avec Britannicus je me réconcilie ;
 Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
 Je vous fais notre arbitre ², et vous nous jugerez.

¹ Ravie. — **Syn. Ravir, arracher.** *Ravir*, c'est prendre par force ou par adresse un objet qui ne se défend pas, ou qui est mal défendu; *arracher* (= *a smulge*), c'est tirer à soi et enlever avec violence un objet qui résiste.

² Arbitre = juge choisi par les parties pour terminer un différend, *arbitru*. — **Syn. Arbitrage, jugement.** Le *jugement* est prononcé suivant les lois; *l'arbitrage* est le jugement d'un tiers choisi par les parties.

Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

BURRHUS ET NÉRON

ACTE IV, SCENE III

BURRHUS

... De votre bouche, ô Ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?

NÉRON

Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour?
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empreneur seulement pour leur plaire?

BURRHUS

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être:
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertu en vertu,
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle¹.

¹ Prêts à prendre sa querelle = prêts à embrasser sa cause,
gata a-i îmbrățișa causa (gâlceava, cearta).

Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
 Qui, même après leur mort, auront des successeurs :
 Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
 Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
 Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
 Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
 Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
 Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence?
 Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
 Dans quel repos, ô Ciel, les avez-vous coulés!
 Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
 „Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime ;
 „On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer ;
 „Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ;
 „Leur sombre inimitié¹ ne fuit point mon visage ;
 „Je vois voler partout les cœurs à mon passage!
 Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux!
 Le sang le plus abject vous était précieux.
 Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
 Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable ;
 Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité ;
 Votre cœur s'accusait de trop de cruauté ;
 Et plaignant les malheurs attachés à l'empire,
 „Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire.“
 Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
 Ma mort m'épargnera la vue et la douleur :
 On ne me verra point survivre à votre gloire,
 Si vous allez commettre une action si noire.

(Sé jetant aux pieds de Néron).

Me voilà prêt, Seigneur : avant que de partir²
 Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir ;

¹ Inimitié. Voyez page 53, note 6.

² Avant que de partir. — **Syntaxe.** La loc. conjonctive *avant que* représente l'action exprimée par la proposition principale comme précédant celle qui est exprimée par la proposition subordonnée. Si le sujet est le même dans les deux propositions, *avant*

Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
 Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...
 Mais je vois que mes pleurs touchent mon empreur;
 Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.

RÉCIT DE LA MORT DE BRITANNICUS

ACTE V, SCÈNE V

AGRIPPINE

Quel attentat, Burrhus!

BURRHUS

Je n'y pourrai survivre,
 Madame; il faut quitter la cour et l'empereur.

AGRIPPINE

Quoi! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur!

BURRHUS

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.
 A peine l'empereur a vu venir son frère,
 Il se lève, il l'embrasse, on se tait, et soudain
 César prend le premier une coupe à la main:
 „Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
 „Ma main de cette coupe épanche les prémices¹,

que change ordinairement en avant de ou avant que de suivi d'un infinitif: j'irai le voir avant qu'il parte; j'irai le voir avant de (= avant que de) partir = avant mon départ. — Faites percer ce cœur avant que de partir = avant votre départ.

¹ Les prémices (*s. f.* ne s'emploie qu'au pluriel) = premiers fruits de la terre ou du bétail. (Fig. premières productions de l'esprit).

Dit-il. Dieux, que j'appelle à cette effusion¹,
 Venez favoriser notre réunion."
 Par les mêmes serments Britannicus se lie;
 La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie;
 Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
 Le fer ne produit point de si puissants efforts,
 Madame: la lumière à ses yeux est ravie;
 Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
 Jugez combien ce coup frappe tous les esprits:
 La moitié s'épouvante et sort avec des cris;
 Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,
 Sur les yeux de César composent leur visage.
 Cependant sur son lit il demeure penché;
 D'aucun étonnement il ne paraît touché:
 „Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence,
 A souvent, sans péril, attaqué son enfance."
 Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
 Et sa perfide joie éclate malgré lui.
 Pour moi, dût l'empereur punir ma hardiesse,
 D'une odieuse cour j'ai traversé la presse;
 Et j'allais, accablé de cet assassinat,
 Pleurer Britannicus, César et tout l'État.

 SCENE VI.

NÉRON voyant Agrippine.

Dieux!

AGRIPPINE

Arrêtez, Néron: j'ai deux mots à vous dire.
 Britannicus est mort: je reconnais les coups;

¹ Effusion = action de verser d'un vase le liquide qu'il contient, — *vārsare*.

Je connais l'assassin.

NÉRON

Et qui, Madame?

AGRIPPINE

Vous.

NÉRON

Moi! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable,
Et, si l'on veut, Madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours!
Son fils vous était cher, sa mort peut vous confondre;
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE

Non, non, Britannicus est mort empoisonné;
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON

Madame!... Mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE

Hé, Seigneur! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage¹?
Britannicus, Madame, eut des desseins secrets
Qui vous auraient coûté de plus justes regrets;
Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie;
De vos propres bontés il vous aurait punie.
Il vous trompait vous-même, et son cœur offensé
Prétendait tôt ou tard rappeler le passé.

¹) Outrage = injure grave de fait ou de parole, *ocară*, *infruntare*.—Syn. *affront*, *insulte*, *outrage*, *avanie*. *L'affront* (= *rușine*, *infruntare*) est un trait de reproche ou de mépris lancé en présence de témoins; *l'insulte* est une attaque faite avec insolence; *l'outrage* ajoute à l'insulte un excès de violence; *l'avanie* (= *ocară*, *neajuns*) est un traitement humiliant qui expose au mépris public.

Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,
 Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie,
 Sur ma fidélité César s'en soit remis ¹,
 Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis;
 Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres;
 Mais vous....

AGRIPPINE

Poursuis, Néron: avec de tels ministres,
 Par des faits glorieux tu te vas signaler;
 Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer:
 Ta main a commencé par le sang de ton frère;
 Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
 Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais;
 Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
 Mais je veux que ma mort te soit même inutile:
 Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille:
 Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
 Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
 Tes remords te suivront comme autant de furies;
 Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;
 Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
 D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
 Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
 Ajouterà ta perte à tant d'autres victimes;
 Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
 Tu te verras forcé de répandre le tien;
 Et ton nom paraîtra, dans la race future,
 Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

¹) Construisez: Soit donc que le sort vous ai servie malgré vous, soit que César, instruit des complots qui menaçaient sa vie, s'en soit remis sur ma fidélité, — *fie deci că soarta te-a servit fără voia ta (= că moartea lui Britanicus a fost naturală), fie că, înștiințat de comploturile cari îi amenințau viața, Cesar s'a bizuit (s'a lăsat) pe credința mea (adică că l'am omorît eu după porunca lui Cesar).*

Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu : tu peux sortir.

NÉRON

Narcisse, suivez-moi.

MITHRIDATE

(Mithridate, roi du Pont de 123 à 84 av. J. C. était l'ennemi implacable des Romains à qui il tenait tête pendant trente ans. La tragédie de Racine nous le présente vieux, à demi vaincu et échappant par la mort à la honte de la défaite).

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue :
A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis ; ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher,
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces :
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchainait les images ;
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé :
Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.

Des biens des nations ravisseurs altérés,
 Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
 Ils y courent en foule ; et, jaloux l'un de l'autre,
 Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
 Moi seul je leur résiste : ou lassés, ou soumis,
 Ma funeste amitié pèse à tous mes amis ;
 Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
 Le grand nom de Pompée assure sa conquête :
 C'est l'effroi de l'Asie ; et, loin de l'y chercher,
 C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
 Ce dessein vous surprend ; et vous croyez peut-être
 Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
 J'excuse votre erreur ; et, pour être approuvés,
 De semblables projets veulent être achevés.
 Ne vous figurez point que de cette contrée
 Par d'éternels remparts Rome soit séparée :
 Je sais tous les chemins par où je dois passer ;
 Et si la mort bientôt ne me vient traverser¹,
 Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
 Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
 Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
 Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?
 Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
 De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
 Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
 Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
 Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
 Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
 Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
 Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
 Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,
 Par des ambassadeurs accuser ma paresse.

¹ Et si la mort bientôt ne me vient traverser = ne vient pas me susciter des obstacles, ne s'y oppose pas. — *nu-mi va sta in cale.*

Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
 Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
 Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
 Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
 C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
 Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
 Et la triste Italie encor toute fumante
 Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
 Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
 Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers:
 Et de près inspirant les haines les plus fortes,
 Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
 Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
 Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
 S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
 De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
 Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
 Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
 Que dis-je? en quel état croyez-vous la surprendre?
 Vide de légions qui la puissent défendre,
 Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
 Leurs femmes, leurs enfants, pourront-ils m'arrêter?
 Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
 Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
 Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
 Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
 Annibal l'a prédit, croyons en ce grand homme:
 Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
 Noyons-la dans son sang justement répandu;
 Brûlons ce Capitole, où j'étais attendu;
 Détruisons ses honneurs et faisons disparaître
 La honte de cent rois, et la mienne peut-être;
 Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
 Que Rome y consacrait à d'éternels affronts¹.

¹ Affront. Voyez page 95, note 1.

Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
 Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
 J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
 Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
 Je veux que, d'ennemis partout enveloppée,
 Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
 Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
 Consent de succéder à ma juste fureur ;
 Près d'unir avec moi sa haine et sa famille,
 Il me demande un fils pour époux à sa fille.
 Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
 Pharnace; allez, soyez ce bienheureux époux.
 Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
 Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
 Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
 Et méritez mon choix par votre empressement.
 Achevez cet hymen; et, repassant l'Euphrate,
 Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
 Que nos tyrans communs en pâlisent d'effroi,
 Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

ADIEUX DE MITHRIDATE MOURANT

Cessez et retenez vos larmes l'un et l'autre :
 Mon sort de sa tendresse et de votre amitié
 Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié ;
 Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
 Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
 J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu :
 La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
 Ennemi des Romains et de la tyrannie,
 Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie ;
 Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
 Qu'une pareille haine a signalés contre eux,

Nul ne leur a plus fait acheter la victoire¹,
 Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire².
 Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein,
 Rome en cendres me vit expirer dans son sein.
 Mais au moins quelque joie en mourant me console ;
 J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
 Dans leur sang³ odieux j'ai pu tremper mes mains,
 Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

¹ Nul ne leur a plus fait acheter la victoire = nul ne leur a fait acheter plus chèrement la victoire.

² Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire = (nul) n'a plus rempli leur histoire de jours malheureux.

³ Prononcez *san-k-odieux*.

M O L I È R E

(1622—1673)

Jean-Baptiste Poquelin, né à Paris en 1622, prit le nom de *Molière* lorsqu'il se fit acteur, Molière est un des plus grands génies qui aient honoré la France et l'humanité entière. Ses principales comédies sont: *le Misanthrope*, *le Tartuffe*, *les Précieuses ridicules*, *l'École des Femmes*, *Don Juan*, *le Médecin malgré lui*, *l'Avare*, *le Bourgeois gentilhomme*, *les Femmes savantes*, *le Malade imaginaire*.

LE MISANTHROPE

Alceste est l'homme le plus loyal, le plus juste; une seule vertu pourtant lui manque: *l'indulgence*. Tout ce que l'homme dit „devrait partir du fond de son coeur.“ A ce caractère Molière oppose *Philinte* qui pousse un peu trop loin l'indulgence; il est toujours content; lui aussi il connaît les faiblesses et la méchanceté des hommes, mais au lieu de s'en indigner comme *Alceste*, il hausse les épaules... Molière ne présente pas *Philinte* comme un exemple à suivre: *Philinte* est un caractère et non pas un modèle. Les *Alceste* sont rares, les *Philinte* fourmillent partout, et ils sont vainqueurs dans la vie de tous les jours...

ACTE PREMIER, SCÈNE I

ALCESTE ET PHILINTE

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ALCESTE, assis.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et, quoiqu'on amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE, se levant brusquement.

Moi, votre ami! Rayez cela de vos papiers¹,
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,

¹ Rayez cela de vos papiers = cessez de compter dessus, *să-ți iasă din minte*.

Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte :
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser¹.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;
De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements ;
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme :
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez à moi, d'indifférent,

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que ces contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat².
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,

¹ S'en doit scandaliser=doit s'en scandaliser.

² Fat (on prononce *fat*, mais ici l'on prononcera *fa* à cause du mot *combat* avec lequel il rime)=impertinent et vain,—*om care se crede grozav, o secătură de om.*—Syn. **Fat, impertinent, insolent.** Le *fat* est un sot, vain et maniéré; *l'impertinent* est un fat outré (= *exagerat*); *l'insolent* est hardi, vain et injurieux.

Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
 Lorsqu'au premier faquin¹ il court en faire autant?
 Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
 Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
 Et la plus glorieuse a des régals peu chers²,
 Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers:
 Sur quelque préférence une estime se fonde,
 Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
 Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
 Morbleu³! vous n'êtes pas pour être de mes gens
 Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
 Qui ne fait de mérite aucune différence;
 Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
 L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait⁴.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
 Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
 Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
 Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
 Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
 Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
 Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

¹ Faquin=homme de rien, vil, sans mérite, qui prend de grands airs,—*secătură*.

² A des régals peu chers=a des plaisirs peu chers.

³ Morbleu! *la naiba!*—**Observ.** *Morbleu*, n'est que la forme abrégée de *mort de Dieu*; de même: *parbleu*=par Dieu; *corbleu*=corps de Dieu!

⁴ N'est pas du tout mon fait (on prononce *fè*; la prononciation *fait* est rare, inusitée)=n'est pas du tout ce qu'il me faut.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
 Deviendrait ridicule, et serait peu permise ;
 Et parfois, n'en déplaît à votre austère honneur,
 Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
 Serait-il à propos et de la bienséance,
 De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense ?
 Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
 Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi ! vous iriez dire à la vieille Émilie
 Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
 Et que le blanc¹ qu'elle a scandalise chacun ?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun ;
 Et qu'il n'est à la cour oreille qu'il ne lasse
 A conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point.

Et je vais n'épargner personne sur ce point.
 Mes yeux sont trop blessés; et la cour et la ville
 Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile¹.
 J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
 Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font²;
 Je ne trouve partout que lâche flatterie,
 Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
 Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
 Est de rompre en visièrre à tout le genre humain³.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
 Je ris des noirs accès où je vous envisage,
 Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
 Ces deux frères que peint l'*École des Maris*⁴,
 Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non! tout de bon⁵, quittez toutes ces incartades,

¹ A m'échauffer la bile = à me fâcher, à exciter ma colère, *cari mă scot din sârîte*.

² Comme il font. Voyez page 55, note 6.

³ Rompre en visièrre à tout le genre humain = attaquer le genre humain avec violence et en face, *a izbi în tot neamul omenesc cu violență și în față*. — Visièrre = pièce du casque qui se haussait et se baissait, et au travers de laquelle l'homme d'arme voyait et respirait, — *cosoroc*. L'expression *rompre en visièrre* = rompre sa lance dans la visièrre de son adversaire, a pris naissance au moyen âge.

⁴ *L'École des Maris*, comédie de Molière dans laquelle *Sganarelle* personnifie le bon sens vulgaire.

⁵ Non! tout de bon = non, sérieusement, — *nu, de bună seamă, serios*.

Le monde par vos soins ne se changera pas¹;
 Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
 Je vous dirai, tout franc, que cette maladie,
 Partout où vous allez, donne la comédie;
 Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
 Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je demande;
 Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
 Tous les hommes me sont à tel point odieux,
 Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui; j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
 Seront enveloppés dans cette aversion?
 Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes:
 Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
 Et les autres, pour être aux méchants complaisants²,
 Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
 Que doit donner le vice aux âmes vertueuses...

¹ Le monde par vos soins ne se changera pas = *n'o să îndrepti lumea cu umărul tău.*

² Pour être aux méchants complaisants = parce qu'ils sont complaisants aux méchants.

De cette complaisance on voit l'injuste excès
 Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
 Au travers de son masque on voit à plein le traître;
 Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être,
 Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
 N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
 On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
 Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
 Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
 Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
 Son misérable honneur ne voit pour lui personne.
 Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit:
 Tout le monde en convient et nul n'y contredit.
 Cependant sa grimace est partout bienvenue,
 On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue,
 Et s'il est, par la brigade¹, un rang à disputer,
 Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
 Têtebleu²! ce me sont de mortelles blessures,
 De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
 Et parfois il me prend des mouvements soudains
 De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
 Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
 Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
 Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
 Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
 A force de sagesse on peut être blâmable:
 La parfaite raison fuit toute extrémité,
 Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

¹ Brigade. Voyez page 74, note 4.

² Têtebleu! = *la naiba!* — voyez page 105, note 3.

Cette grande raideur des vertus des vieux âges
 Heurte trop notre siècle et les communs usages;
 Elle veut aux mortels trop de perfection:
 Il faut fléchir au temps, sans obstination;
 Et c'est une folie, à nulle autre seconde¹,
 De vouloir se mêler de corriger le monde.
 J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
 Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;
 Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
 En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
 Je prends tout doucement les hommes comme ils sont:
 J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
 Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
 Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

L'HOMME AU SONNET*

SCÈNE III.

ORONTE à Alceste

J'ai su² là-bas que, pour quelques emplettes³,
 Éliante est sortie, et Célimène aussi;
 Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,

¹ A nulle autre seconde = à nulle autre pareille, — *fără seamăn, fără pereche*.

* (Sujet de composition. Voyez l'Appendice).

² J'ai su = j'ai appris.

³ Emplette = achat de marchandises; chose achetée, — *cum-părătură, târguială*. — **Syn. Emplette, achat.** *Emplette* s'applique aux choses de petite importance: habits, linge, bijouteries etc. etc. *Achat* se dit des objets considérables: maisons, terres, rentes etc.

J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable¹,
 Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
 Et que, depuis longtemps cette estime m'a mis
 Dans² un ardent désir d'être de vos amis.
 Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
 Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
 Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
 N'est pas assurément pour³ être rejeté.

(Pendant le discours d'Oronte Alceste est rêveur, et semble ne pas entendre que c'est à lui qu'on parle. Il ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit:)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE

A moi, monsieur?

ORONTE

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
 Et je n'attendais pas l'honneur⁴ que je reçois⁵.

¹ D'un cœur véritable = d'un cœur sincère, — *cu o inimă deschisă*.

² Cette estime m'a mis dans un ardent désir = m'a inspiré un ardent désir.

³ N'est pas assurément pour être rejeté = n'est pas assurément fait pour (ou: n'est pas assurément de nature à) être rejeté.

⁴ Je n'attendais pas l'honneur = je ne m'attendais pas à l'honneur.

⁵ Que je reçois (sans s), licence poétique.

ORONTE

L'estime où je vous tiens¹ ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre².

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE

Monsieur....

ORONTE

Oui, de ma part, je vous tiens préférable³
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Sois-je du ciel écrasé si je mens!
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,

¹ L'estime où je vous tiens = l'estime que j'ai pour vous. (Tenir quelqu'un en estime = avoir de l'estime pour quelqu'un.) — **Observ.** Où je vous tiens. Où avec un substantif pour antécédent tient lieu du pronom relatif *lequel*; il s'emploie lorsque nous parlons des choses, dans tous les cas, à la place de: *auquel, dans lequel, duquel, chez lequel, dont*, etc.

² Vous la pouvez prétendre. — **Observ.** Quand un verbe est suivi d'un infinitif, le pronom se met devant le premier ou devant le second verbe: je lui veux parler = je veux lui parler; il me l'a voulu montrer = il a voulu me le montrer. Cette dernière construction est préférable.

³ Je vous tiens préférable = **pour** préférable.

Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en¹ votre amitié je vous demande place.
Touchez là², s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE

Monsieur ...

ORONTE

Quoi! vous y résistez?

ALCESTE

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire:
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère³;
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir⁴ le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître⁵;
Avant que⁶ nous lier il faut nous mieux connaître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

¹ Et qu'en votre amitié = et que dans votre amitié.

² Touchez là = donnez-moi votre main, touchez-moi dans la main.

³ Un peu plus de mystère = un peu plus de réflexion.

⁴ Que de vouloir. — **Observ.** **Que** s'emploie dans un grand nombre de gallicismes et surtout dans la plupart des phrases qui commencent par *c'est*. Par ex. Ce sont des qualités nécessaires pour régner **que** la douceur et la fermeté.

Et c'est assurément en profaner le nom que de vouloir le mettre à toute occasion = vouloir mettre à toute occasion le nom de l'amitié c'est le profaner assurément, *să pui în orice împrejurare (a vieții) numele prieteniei înseamnă că'l profânezi.*

⁵ Avec lumière et choix cette union veut naître = cette union veut être conclue avec discernement, — *această unire cată să fie încheiată cu multă chibzuială.*

⁶ Avant que pour avant de, avant que de. — Voyez page 92, note 2.

ORONTE

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
 Et je vous en estime encore davantage.
 Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;
 Mais, cependant ¹, je m'offre entièrement à vous.
 S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture ²,
 On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure ³;
 Il m'écoute; et, dans tout, il en use, ma foi,
 Le plus honnêtement du monde avecque ⁴ moi.
 Enfin, je suis à vous de toutes les manières;
 Et, comme votre esprit a de grandes lumières ⁵,
 Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
 Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
 Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE

Monsieur, je suis mal propre ⁶ à décider la chose:
 Veuillez m'en dispenser.

ORONTE

Pourquoi?

¹ Cependant=en attendant.

² Faire des ouvertures pour quelqu'un=ouvrir le chemin à quelqu'un.

³ Je fais quelque figure=je suis (assez) bien vu,—*am oare-care trecere*.

⁴ Avecque, au lieu de *avec*. Licence poétique grâce à laquelle le poète obtient une syllabe de plus. Le vers étant composé de douze syllabes (alexandrin), le second hémistiche n'aurait que cinq syllabes si *avec* n'était pas remplacé par *avecque*:

¹ ² ³ ⁴ ⁵ ⁶
 du mon-de_a-vec-que moi.

⁵ Votre esprit a de grandes lumières=voire esprit est très éclairé.

⁶ Je suis mal propre=je suis peu propre,—*nu sunt bun (spre a hotări lucral)*.

ALCESTE

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut ¹.

ORONTE

C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte ²,
Si, m'exposant à vous pour me parler ³ sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien ⁴.

ORONTE

Sonnet. C'est un sonnet... *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

ALCESTE

Nous verrons bien.

ORONTE

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

¹ Qu'il ne faut,—*decât cum trebue.*—**Syntaxe.** Après un comparatif et après les mots **autre**, **autrement**, **plutôt**, on emploie **ne** devant le verbe de la proposition subordonnée, si la proposition principale n'est pas négative. Comparez: on lui donne plus qu'il ne mérite; il ne faut pas lui donner plus qu'il mérite.

² J'aurais lieu de plainte=de me plaindre.

³ M'exposant à vous pour me parler=m'ouvrant à vous pour que vous me parliez,—*deschizându-mi inima dinaintea Dumitale ca să-mi vorbești.*

⁴ Je le veux bien=j'y consens; soit! *fie!*

ALCESTE

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré¹ qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE

Voyons, Monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE lit.

*L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!*

PHILINTE

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, bas à Philinte

Quoi? Vous avez le front² de trouver cela beau?

ORONTE

*Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.*

¹ Je n'ai demeuré=je n'ai employé, je n'ai mis qu'un quart d'heure... — *Observ.* *Demeurer* pris dans ce sens, comme dans celui de *habiter*, prend l'auxiliaire *avoir*. Il prend l'auxiliaire *être* pour marquer que le sujet n'a pas changé de lieu, d'état: trois cents hommes **sont** demeurés sur le champ de bataille (=au *râmas*); il a reçu une blessure, et **est** demeuré infirme.

² Vous avez le front=le toupet, le courage de..., — *ai o-braz să...*

PHILINTE

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!¹

ALCESTE, bas à Philinte.

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises!

ORONTE

*S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.*

*

*Vos soins ne m'en peuvent distraire:
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on² espère toujours.*

PHILINTE

La chute³ en est jolie, amoureuse, admirable!

ALCESTE, bas, à part

La peste de ta chute⁴! Empoisonneur, au diable!
En eusses-tu fait une à te casser⁵ le nez!

PHILINTE

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

¹ Mises, pour *écrites*.

² **Alors que**. S'emploie à la place de **lorsque**, **quand**, en vers et, surtout, dans le style soutenu; on emploie de même **cependant que** au lieu de **pendant que**, **tandis que**.

³ La chute=la cadence, l'idée par laquelle finit une petite poésie.

⁴ La peste de ta chute (sorte d'imprécation)=que la peste emporte ta chute, *la naiba cu cadenta ta! tua-o-ar ciuma!*

⁵ En eusses-tu fait une à te casser le nez=propre à te casser le nez! (Jeu de mots: faire une chute=tomber).

ALCESTE, bas, à part

Morbleu!

ORONTE, à Philinte

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, bas, à part

Hé! que fais-tu donc, traître?

ORONTE, à Alceste

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte;
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom¹,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons² qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements³;

¹ Dont je tairai le nom = dont je cacherai, dont je ne dirai pas le nom. (Le verbe *tair* est ici transitif = *a ascunde, a nu spune*).

² Démangeaison = picotement à la peau qui excite à se gratter, — *măncărime*. Fig. une envie immodérée de faire une chose, — *o poftă, o dorință arzătoare de a face ceva*.

³ Qu'il doit tenir la bride... de tels amusements = il doit réprimer l'empressement qu'il a de mettre au jour de pareils passe-temps, — *el trebuie să-și înfrâneze dorința pe care o are de a da la iveală asemenea îndeletniciri*.

Et que, par la chaleur¹ de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir?...

ALCESTE

Je ne dis pas cela.
Mais, je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme²,
Qu'il ne faut que ce faible à décrier³ un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés¹.

ORONTE

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,

¹ La chaleur = la grande envie.

² Assomme = fatigue, accable, — *plictisește, ucide*.

³ A décrier, il faut: **pour** décrier, — *spre a deprecia, spre a așeza*. — Du temps de Molière on employait très souvent la préposition à au lieu de **pour**.

⁴ Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités, on regarde les gens par leurs méchants (= mauvais) côtés, — *și aibă cineva de altfel o sută de calități frumoase, lumea îl judecă după cusururile lui*. — **Observation**. Il y a une faute de syntaxe dans ces deux vers: dans la même phrase **on** exprime deux sujets *différents de la proposition*. Le pronom **on** du premier vers ne représente pas celui ou ceux qui jugent les gens d'après leurs méchants côtés. — *Et qu'eût-on (c'est-à-dire l'homme, quelqu'un) d'autre part cent belles qualités, on (le monde) le juge d'après ses méchants côtés*.

Je lui mettais aux yeux ¹ comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je?

ALCESTE

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre ² vous pousse à vous faire imprimer!
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme ³,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme ⁴,
Pour prendre de la main d'un avide imprimeur
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...

¹ Je lui mettais aux yeux = je lui mettais *sous* les yeux, je lui représentais.

² Diantre au lieu de diable (par euphémisme.)

³ De quoi que l'on vous somme = quoi que l'on vous demande.

⁴ Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme = le nom d'honnête homme que vous avez à la cour, — *numele de om cum se cade, pe care îl ai la curte*. — Honnête homme = celui qui a toutes les qualités propres à se rendre agréable dans la société. Sens très employé au XVII^{ème} siècle).

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet¹ ;
 Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
 Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que, *Nous berce un temps notre ennui?*
 Et que, *Rien ne marche après lui?*
 Que, *Ne vous pas mettre en dépense*
Pour ne me donner que l'espoir?
 Et que, *Phylis, on désespère*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
 Sort du bon caractère et de la vérité ;
 Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
 Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
 Le méchant goût du siècle en cela me fait peur :
 Nos pères, tout grossiers², l'avaient beaucoup meilleur,
 Et je prise³ bien moins tout ce que l'on admire,
 Qu'une vieille chanson que je m'en vais⁴ vous dire :

Si le roi m'avait donné
*Paris sa grand'ville*⁵,

¹ Il est bon à mettre au cabinet = il est indigne de voir le jour et de recevoir les honneurs de l'impression, — *e bun de aruncat la coş*.

² Nos pères tout grossiers = tout grossiers (= *neciopliţi*) qu'ils étaient.

³ Je prise = je goûte, j'apprécie.

⁴ Je m'en vais. — *S'en aller* suivi d'un infinitif indique les motifs, le but, l'accomplissement prochain d'une action. *Il s'en va chercher des nouvelles. Ce malade s'en va mourir.*

⁵ Sa grand'ville. — Un seul adjectif présente une exception à la règle générale de l'*e* muet, employé comme signe du féminin: c'est l'adjectif *grand* dans les locutions *grand' mère, grand, route, grand' messe, grand' ville, grand' peur, grand' peine, grand' chose*, etc. — Primitivement le français ne mettait l'*e*, signe du féminin, qu'aux adjectifs qui prenaient *a* en latin au féminin, et avaient ce genre distinct du masculin. *Grandem* n'ayant qu'une

*Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie!¹
Je dirais au roi Henri:
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie, ô gué!²
J'aime mieux ma mie.*

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux;
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

*Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie?
Je dirais au roi Henri:
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie, ô, gué!
J'aime mieux ma mie.*

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(A Philinte qui rit:)

Oui, Monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie³...

terminaison pour les deux genres, a donné, au féminin comme au masculin, *grand*. Plus tard, quand l'usage eut soumis ce mot à la règle commune, les grammairiens crurent voir dans l'absence de l'*e*, la trace d'une élision, qu'ils marquèrent par une apostrophe. Mais il n'y a élision que lorsque deux voyelles se recontrent; c'est donc par erreur qu'ils mirent l'apostrophe. Ce qui prouve encore davantage cette erreur, c'est la locution *mère grand* qui se trouve dans les Contes de fées de Perrault (1628—1703).

¹ Ma mie = (ma amie) mon amie.

² O gué! *gai, gay*, interjections qui s'emploient pour exciter à la gaité comme au mouvement, à l'action.

³ De tous ces faux brillants où chacun se récrie = de toutes ces pierres fausses sur lesquelles chacun se récrie... *a tuturor acestor pietre false, pe seama căroră se face atâta gură...*

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons ;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres ¹
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

ALCESTE

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE

Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

¹ Que j'en puisse avoir d'autres = que je puisse en avoir d'autres.

ALCESTE

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchans¹,
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense².

ORONTE

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE se mettant entre eux.

Hé, Messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE

Ah! J'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

¹ Méchans. L'ortographe, aujourd'hui vieillie, demandait que, dans les adjectifs en *ant* et *ent*, on omette le *t* au pluriel. Cette ortographe est conservée encore aujourd'hui par la célèbre *Revue des deux mondes*.

² Qui vous encense = qui vous loue avec flatterie, — *care să vă laude lingușind, care să vă tămăieze*.

LE SALON DE CÉLIMÈNE

ACTE II, SCÈNE IV.

CLITANDRE

Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé¹,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières²,
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMÈNE

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort³:
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord,
Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE

Parbleu! s'il faut parler de gens extravagants,
Je viens d'en essayer un⁴ des plus fatigants;
Damon, le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaie,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise⁵.

CÉLIMÈNE

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours:

¹ Au levé (et *au lever*),—*la scularea regelui*. — Au lever comme au coucher du roi devaient assister les courtisans.

² Construction directe: n'a-t-il point quelque ami qui pût lui prêter les lumières d'un charitable avis sur ses manières?— *N'are el oare vr'un prietin care, plin de milă, să-i poată da un sfat în privința manierelor sale (ca să și le schimbe în bine)?*

³ Il se barbouille fort=il se rend bien ridicule,—*se face prea de ris*,

⁴ Je viens d'en essayer (=d'en supporter, d'en souffrir) un, —*acum îndurai pe unul; acum fui plictisit de unul*.

⁵ Hors de ma chaise (à porteurs), *afară din leștica mea*.

Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, bas à Philinte

Ce début n'est pas mal; et, contre le prochain
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE

Timante encor, Madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde¹;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien:
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE

Et Héralde, Madame?

CÉLIMÈNE

O l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur².
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse.

¹ Tout ce qu'il vous débite (=raconte) en grimaces abonde= est plein de grimaces, -*tot ce-fi spune (toarnă, îndrugă) e plin de schimonosiri.*

² Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur=il est toujours gonflé d'orgueil.

La qualité l'entête ¹; et tous ses entretiens
 Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens;
 Il tutoie, en parlant, ceux du plus haut étage;
 Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITAMDRE

On dit qu'avec Bélise, il est du dernier bien ².

CÉLIMÈNE

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien!
 Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre;
 Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;
 Et la stérilité de son expression
 Fait mourir à tous coups ³ la conversation.
 En vain, pour attaquer son stupide silence,
 De tous les lieux communs vous prenez l'assistance:
 Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
 Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
 Cependant sa visite, assez insupportable,
 Traîne en une longueur encore épouvantable;
 Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
 Qu'elle grouille ⁴ aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE

Que vous semble d'Adraste ⁵?

CÉLIMÈNE

Ah! quel orgueil extrême!
 C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.

¹ La qualité l'entête = l'enfle d'orgueil.

² Il est du dernier bien = il est en relations fort intimes.

³ Fait mourir (=cesser) à tous coups = à tous moments, à chaque pas.

⁴ Elle grouille = elle bouge, *se mișcă*.

⁵ Que vous semble d'Adraste? = Quelle opinion avez-vous d'Adraste? Que dites-vous de... Que pensez-vous...

Son mérite jamais n'est content de la cour ;
 Contre elle il fait métier de pester¹ chaque jour ;
 Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
 Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice².

CLITANDRE

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
 Non plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?

CÉLIMÈME

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
 Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE

Oui ; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas³ ;
 C'est un fort méchant plat que sa sottie personne,
 Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE

On fait assez de cas de son oncle Damis :
 Qu'en dites-vous, Madame ?

¹ Il fait métier de pester=il a coutume de pester (se dit en mauvaise part),—*are obiceiul să facă gură, să drăcuiască*.

² Construction directe: Qu'on ne fasse injustice à tout ce qu'il se croit,—*fără ca să nu se facă nedreptate față de tot ce el se crede (=ce crede că ar merita)*.

³ Qu'il ne se servît pas=qu'il n'y servît pas sa propre personne.

CÉLIMÈNE

Il est de mes amis,

PHILINTE

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
 Il est guindé sans cesse; et, dans tous ses propos,
 On voit qu'il se travaille à dire de bons mots ¹,
 Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
 Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
 Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
 Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
 Que c'est être savant que trouver à redire,
 Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire;
 Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
 Il se met au-dessus de tous les autres gens.
 Aux conversations même il trouve à reprendre²;
 Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
 Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
 Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE

Dieu me damne³! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE à Célimène

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

¹ On voit qu'il se travaille à dire de bons mots, — *il vezi, muncindu-se ca să facă spirit.*

² Il trouve à reprendre = à critiquer, *găsește cusururi, cărtește, critică.*

³ Damne (prononcez da-ne)

ALCESTE

Allons, ferme, poussez¹, mes bons amis de cour ;
 Vous n'en épargnez point, et chacun à son tour :
 Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
 Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,
 Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
 Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous blesse,
 Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

ALCESTE

Non, morbleu ! c'est à vous ; et vos ris complaisants
 Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
 Son humeur satirique est sans cesse nourrie
 Par le coupable encens de votre flatterie ;
 Et son cœur à railler trouverait moins d'appas,
 S'il avait observé qu'on ne l'applaudit pas.
 C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre³
 Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
 Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

CÉLIMÈNE

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise ?
 A la commune voix veut-on qu'il se réduise,

¹ Poussez. = en avant!

² Pourquoi s'en prendre à nous ? = pourquoi nous en accuser, nous ? Pourquoi nous en rendre coupables ?

³ On doit partout se prendre ; (Il faudrait : s'en prendre).

Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
 L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
 Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire;
 Il prend toujours en main l'opinion contraire,
 Et penserait paraître un homme du commun,
 Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
 L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
 Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
 Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
 Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

PORTRAIT D'UN MARQUIS

(C'EST ACASTE QUI PARLE DE LUI-MÊME)

ACTE III, SCÈNE I

Parbleu! je ne vois pas lorsque je m'examine,
 Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
 J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
 Qui se peut dire noble avec quelque raison;
 Et je crois, par le rang que me donne ma race,
 Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe¹.
 Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
 On sait, sans vanité, que je n'en manque pas;
 Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire
 D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
 Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute; et du bon goût,
 A juger sans étude et raisonner de tout;
 A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
 Figure de savant sur les bancs du théâtre,
 Y décider en chef, et faire du fracas
 A tous les beaux endroits qui méritent des has²!

¹ Dont je ne sois en passe = que je ne serais pas en état d'occuper,

² Qui méritent des *has!* = qui méritent d'être admirés (les endroits), — *cari meritâ strigâte de admirație.*

Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
 Les dents belles surtout, et la taille fort fine.
 Quant à se mettre bien ¹, je crois, sans me flatter,
 Qu'on serait mal venu de me le disputer.
 Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,
 Ayant beaucoup d'amis, et bien auprès du maître.
 Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi
 Qu'on peut par tout pays être content de soi.

L'AVARE

Le sujet de *l'Avare* est emprunté à la comédie latine de la *Marmite (Aulularia)*, attribuée à Plaute; mais quelle imitation originale! *Harpagon* est un caractère vivant, humain. Tous les avares des autres auteurs ne sont que des avares. *L'Harpagon* de Molière est le type de l'espèce: c'est *l'Avare*.

Harpagon est veuf, il a deux enfants: une fille, Élise, et un fils, Cléante. Élise est aimée de Valère. Celui-ci pour se ménager un accès auprès d'elle s'introduit dans la maison d'Harpagon en qualité d'intendant. Il flatte la passion de son maître, allant, pour ne pas effaroucher celui-ci, jusqu'à puiser dans sa propre bourse l'argent nécessaire pour dépenses de la maison. Peu à peu il gagne les bonnes grâces de l'avare, qu'il espère amener à lui accorder la main d'Élise. Tout à coup il apprend qu'Harpagon a l'intention de marier sa fille au seigneur Anselme, homme âgé de cinquante ans, mais riche et qui consent à la prendre *sans dot*. De l'autre côté Cléante, le fils d'Harpagon, apprend que son père veut épouser la jeune fille, Mariane, que lui, Cléante, aime depuis longtemps.

Harpagon avait enfoui dans son jardin une cassette pleine d'or. La Flèche, le valet de Cléante, découvre l'endroit et enlève la cassette, malgré la vigilance de l'avare. La cassette est entre les mains de Cléante; c'est une arme puissante pour décider Harpagon à lui laisser épouser Mariane. Au cinquième acte, scène VI, Cléante dit à son père: „*C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.*“

¹ Se mettre bien = s'habiller avec goût.

Il se trouve que le seigneur Anselme qui voulait épouser sans dot la fille d'Harpagon,—et c'est un hasard qui fait révéler le secret,— est le père de Valère, qui aime Élise, et de Mariane qu'aime Cléante et dont Harpagon avait voulu faire sa femme. Les deux pères renoncent naturellement à leurs projets en faveur de leurs fils. L'avare ne donne son consentement aux deux mariages qu'à condition qu'on lui restitue d'abord sa cassette.

ACTE I, SCÈNE VII

(VALÈRE, HARPAGON)

HARPAGON.—Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

VALÈRE.—C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON.—Sais-tu bien de quoi nous parlons?

VALÈRE.—Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON.—Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALÈRE.—Ce que j'en dis?

HARPAGON.—Oui.

VALÈRE.—Hé! hé!

HARPAGON.—Quoi?

VALÈRE.—Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment, et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison¹. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON.—Comment? Le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer?

¹ Vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison.—(C'est un latinisme: *non possum quin*).

VALÈRE. — Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'acommoder avec...

HARPAGON. — C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas; et il s'engage à la prendre sans dot?

VALÈRE. — Sans dot?

HARPAGON. — Oui.

VALÈRE. — Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? Voilà une raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela ¹.

HARPAGON. — C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE. — Assurément; cela ne reçoit point de contradiction ². Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ³ ou malheureux toute sa vie; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit jamais faire ⁴ qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON. — Sans dot!

VALÈRE. — Vous avez raison: voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiment, rend un mariage sujet à des accidents très-fâcheux.

HARPAGON. — Sans dot!

¹ Il se faut rendre à cela = il faut se rendre à cela.

² Cela ne reçoit point de contradiction = cela ne souffre pas de contradiction.

³ Qu'il y va d'être heureux = qu'il est question, qu'il s'agit, *eã este vorba*.

⁴ Ne se doit jamais faire = ne doit jamais se faire.

VALÈRE. — Ah! il n'y a pas de réplique¹ à cela; on le sait bien. Qui diantre peut aller là contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourraient donner; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui, sans cesse, y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie; et que...

HARPAGON. — Sans dot!

VALÈRE. — Il est vrai; cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là?

HARPAGON, à part, regardant du côté du jardin.—Ouais! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent? (*A Valère.*) Ne bougez²; je reviens tout à l'heure.

ACTE IV, SCÈNE VII.

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtre! Justice, juste ciel! je suis perdu, je suis assassiné; on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête! (*A lui-même, se prenant par le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin... Ah! c'est moi!.. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent! mon pauvre argent! mon cher ami! on m'a privé de toi; et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support,

¹ Réplique=réponse sur ce qui à été répondu, — *replîcă*. — Syn. Réponse, réplique, répartie. La réponse se fait à une demande, à une question; la *réplique*, à une réponse, à une remontrance (=dojeană, *mustrare*); la *répartie*, à une raillerie, à une offense.

² Après le verbe *bouger* on peut supprimer la négation *pas*.

ma consolation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde ! Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait ; je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ?

Euh ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question² à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont pris part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et, si je ne retrouve pas mon argent, je me pendrai moi-même après.

LE TARTUFFE

Tartuffe ou l'*Imposteur* est la parsonnification immortelle de l'hypocrisie et de la fausse dévotion. L'hypocrite Tartuffe a su capter la confiance d'un homme bon, mais simple. Il s'est fait in-

¹ Je veux aller quérir. — **Observ.** Le verbe *querir* n'est usité qu'à l'infinitif avec *aller*, *venir*, *envoyer*. *Quérir* signifie : chercher avec intention ou charge d'amener la personne, ou d'apporter la chose dont il est question.

² Faire donner la question = faire subir la torture (pour faire avouer à quelqu'un la vérité. Procédé du moyen âge).

staller dans la maison d'*Orgon*, sa dupe; il veut passer pour un saint personnage. La mère d'*Orgon*, dame *Pernelle*, y est prise comme lui, et tous deux querellent continuellement leur fils, fille ou femme, qui ne veulent pas se laisser tromper par le fourbe. Grâce à Tartuffe, la maison est devenue un enfer. Dame *Pernelle*, aigre et hargneuse, maudit tout le monde. *Orgon* délaisse sa famille jusqu'à ce qu' *Elmire*, sa femme, et *Damis*, son fils, lui aient démontré la scélératesse de celui qu'il appelait „le pauvre homme.“ Il chasse alors Tartuffe; mais le fourbe dresse la tête et sort en menaçant. *Orgon*, dans un moment de faiblesse, s'est laissé extorquer un acte de donation en faveur du faux dévot.

ACTE I, SCÈNE V.

LE PAUVRE HOMME!

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON

Ah! mon frère, bonjour!

CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON

Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie;
Vous voulez bien souffrir¹, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

(*A Dorine, sa servante.*)

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte²?
Qu'est-ce qu'on fait céans³? Comme est-ce qu'on s'y porte?

¹ Vous voulez bien souffrir = vous voulez bien me permettre.

² De bonne sorte = de bonne façon, de bonne manière, — *bine cum se cade*.

³ Céans = ici, dans la maison, — *aici*. (Vieux mot pour *ici*, contracté de *ici dedans*).

DORINE

Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Tartuffe? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle!

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;

¹ Un grand dégoût=un grand manque d'appétit.

Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et juspu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain ¹.

ORGON

La pauvre homme!

DORINE

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

¹ Jusques₁ au lende₂main.—C'est grâce à l'*s* de *jusques* (licence poétique) que l'hémistiche a le nombre régulier de syllabes, c'est-à-dire six:

1	2	3	4	5	
Jus-qu'	au	len-	de-	main	
1	2	3	4	5	6
Jus-ques	au	len-	de-	main	

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

LA VÉRITABLE PIÉTÉ ET LA FAUSSE DÉVOTION

ORGON à Cléante, qui veut lui ouvrir les yeux
sur le compte de Tartuffe.

Mon frère, ce discours sent le libertinage
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché¹.
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE

Voilà de vos pareils le discours ordinaire:
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux²;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur,
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.

¹ Vous en êtes un peu dans votre âme entiché = vous y êtes un peu (au libertinage) opiniâtement attaché, *ții cam cu multă îndărătnicie la ea (la necredință)*.

² C'est être libertin que d'avoir de bons yeux = avoir de bons yeux, (quand on a de bons yeux) signifie être libertin, — *când vezi lucrurile cum se cade înseamnă că ești un desfrânat*.

Il est de faux dévots ainsi que de faux braves :
 Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
 Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
 Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
 Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace,
 Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
 Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
 Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
 Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
 Égaler l'artifice à la sincérité,
 Confondre l'apparence avec la vérité,
 Estimer le fantôme autant que la personne,
 Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?
 Les hommes, la plupart, sont étrangement faits :
 Dans la juste nature on ne les voit jamais !
 La raison a pour eux des bornes trop petites,
 En chaque caractère ils passent ses limites :
 Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
 Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
 Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère ;
 Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;
 Vous êtes la seul sage et le seul éclairé,
 Un oracle, un Caton, dans le siècle où nous sommes,
 Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes¹.

CLÉANTE

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
 Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré ;
 Mais en un mot, je sais, pour toute ma science,

¹ Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes =
 et tous les hommes ne sont que des sots près (auprès) de vous,
 (= *pe lângă dumneata*).

Du faux avec le vrai faire la différence.
 Et comme je ne vois nul genre de héros
 Qui soit plus à priser¹ que les parfaits dévots,
 Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
 Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;
 Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
 Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux²;
 Que ces francs charlatans, que ces dévots de place³
 De qui le sacrilège et trompeuse grimace,
 Abuse impunément et se joue, à leur gré,
 De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
 Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
 Font de dévotion métier et marchandise,
 Et veulent acheter crédit et dignités
 A prix de faux clins d'yeux et d'élangs affectés:
 Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
 Par le chemin du ciel courir à la fortune,
 Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
 Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
 Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices⁴,
 Sont prompts, vindicatifs sans foi, pleins d'artifices.
 Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
 De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment,
 D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
 Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
 Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
 Veut nous assassiner avec un fer sacré.
 De ce faux caractère on en voit trop paraître;

¹ Qui soit plus à priser = soit plus estimé.

² Que le dehors plâtré (= fardé, feint, — *aparența spoită*) d'un zèle spécieux (= séduisant et trompeur, — *ademenitor și înșelător*).

³ Ces dévots de place (publique), — *acești cucernici de bălciu*.

⁴ Qui savent ajuster (= accomoder) leur zèle avec leurs vices, — *cari știu să-și împace evlavia cu viciurile lor*.

Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
 Ce titre par aucun ne leur est débattu¹;
 Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu.
 On ne voit point en eux ce faste² insupportable,
 Et leur dévotion est humaine et traitable.
 Ils ne censurent point toutes nos actions;
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
 Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
 C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
 L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
 Et leur âme est portée à juger bien d'autrui,
 Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
 On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
 Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
 Ils attachent leur haine au péché seulement,
 Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
 Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.

DON JUAN

OU

LE FESTIN DE PIERRE

Cette pièce, de haute portée, flétrit les vices dégradants de la noblesse de cour, les mœurs éhontées des seigneurs qui, comme *Don Juan*, vivent aux dépens des bons bourgeois crédules, qui se moquent des plus saintes affections en poussant le cynisme jusqu'à insulter leurs vieux pères.

¹ Débattu = disputé.

² Ce faste insupportable = cette insupportable affectation de paraître, cette ostentation.

³ Plus qu'il ne veut lui-même. Voyez page 115, note 1.

ACTE IV, SCÈNE II

(DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN)

LA VIOLETTE. — Monsieur, voilà vorte marchand, mon sieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE. — Bon. Voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier. De quoi s'avise-t-il ¹ de nous venir demander de l'argent; et que ne lui disais-tu que Monsieur n'y est pas?

LA VIOLETTE. — Il y a trois quarts d'heures que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE. — Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN. — Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer ² aux créaniers. Il est bon de les payer de quelque chose; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double ³.

SCÈNE III

(DON JUAN, MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN).

DON JUAN. — Ah! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal ¹ à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord. J'avais

¹ S'aviser=être assez téméraire, assez hardi pour... — De quoi s'avise-t-il de nous venir (=de venir nous) demander de l'argent? *Cum de-i vine în gând, cum de îndrăznește, să vie să ne ceară bani?*

² De se faire celer=de faire dire qu'on n'est pas chez soi.— Celer=cacher, faire; celer un dessein, un secret, — *a ascunde un scop, un secret*. Se celer=se cacher, se retirer du monde.

³ Double=monnaie qui valait deux deniers; le douzième d'un sou; sou=cinq centimes. — Sans leur donner un double, — *fără a le da o lăsaie*.

donné ordre qu'on ne me fît parler à personne, mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, parlant à la Violette et à Ragotin.—Parbleu! Coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous fêrai connaître les gens.

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN, à monsieur Dimanche.—Comment! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis!

MONSIEUR DIMANCHE.—Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

DON JUAN. — Allons, vite un siège pour monsieur Dimanche.

MONSIEUR DIMANCHE.—Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN. — Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi².

MONSIEUR DIMANCHE. — Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN. — Ôtez ce pliant³, et apportez un fauteuil.

MONSIEUR DIMANCHE.—Monsieur, vous vous moquez, et...

DON JUAN. — Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur...

DON JUAN. — Allons, asseyez-vous.

MONSIEUR DIMANCHE. — Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

DON JUAN. — Mettez-vous là, vous dis-je.

MONSIEUR DIMANCHE. — Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...

¹ Et que je veux de mal=et combien de mal... *și ce neaz am pe...*

² Contre moi=en face de moi.

³ Pliant=siège qui se plie en deux, et n'a ni bras ni dossier,—*scăunaș*.

DON JUAN. — Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes assis.

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DON JUAN. — Parbleu! monsieur Dimanche, vous vous portez bien?

MONSIEUR DIMANCHE. Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DON JUAN. — Vous avez un fond de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil et des yeux vifs.

MONSIEUR DIMANCHE. — Je voudrais bien...

DON JUAN. — Comment se porte madame Dimanche, votre épouse?

MONSIEUR DIMANCHE. — Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN. — C'est une brave femme.

MONSIEUR DIMANCHE. — Elle est votre servante, monsieur. Je venais...

DON JUAN. — Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle!

MONSIEUR DIMANCHE. — Le mieux du monde.

DON JUAN. — La jolie petite fille que c'est! Je l'aime de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE. — C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous...

DON JUAN. — Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

MONSIEUR DIMANCHE. — Toujours de même, monsieur. Je...

DON JUAN. — Et votre petit chien, Brisquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

MONSIEUR DIMANCHE. — Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir¹.

¹ Chevir de quelqu'un (verbe vieilli) = maîtriser, dominer quelqu'un, s'en rendre maître.

DON JUAN. — Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

MONSIEUR DIMANCHE. — Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...

DON JUAN, lui tendant la main. — Touchez donc là¹, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN. — Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE. — Vous m'honorez trop. Je...

DON JUAN. — Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN. — Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

MONSIEUR DIMANCHE. — Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur...

DON JUAN. — Oh ça, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

MONSIEUR DIMANCHE. — Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

DON JUAN se levant. — Allons, vite un flambeau, pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

MONSIEUR DIMANCHE, se levant aussi. — Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(Sganarelle ôte les sièges promptement)

DON JUAN. — Comment? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

MONSIEUR DIMANCHE. — Ah! monsieur...

DON JUAN. — C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

¹ Touchez donc là = serrez-moi donc la main.

MONSIEUR DIMANCHE. — Si...

DON JUAN. — Voulez-vous que je vous reconduise?

MONSIEUR DIMANCHE, — Ah! monsieur, vous vous moquez! Monsieur...

DON JUAN. — Embrassez-moi donc, s'il vous plait. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. (Il sort.)

SCÈNE V

(MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE)

SGANARELLE. — Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.

MONSIEUR DIMANCHE. — Il est vrai; il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE. — Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous; et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât¹ de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...

MONSIEUR DIMANCHE. — Je le crois; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE. — Oh! ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

MONSIEUR DIMANCHE. — Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier²...

SGANARELLE. — Fi! Ne parlez pas de cela.

MONSIEUR DIMANCHE. — Comment? Je...

SGANARELLE. — Ne sais-je pas bien que je vous dois?

MONSIEUR DIMANCHE. — Oui. Mais...

¹ Je voudrais... que quelqu'un s'avisât = que quelqu'un eût le courage, osât.

² En votre particulier = personnellement.

SGANARELLE. — Allons, monsieur Dimache, je vais vous éclairer.

MONSIEUR DIMANCHE. — Mais, mon argent...

SGANARELLE, prenant M. Dimanche par le bras. — Vous moquez-vous?

MONSIEUR DIMANCHE. — Je veux...

SGANARELLE. — Hé!

MONSIEUR DIMANCHE. — J'entends...

SGANARELLE, le poussant vers la porte. — Bagatelles!

MONSIEUR DIMANCHE. — Mais...

SGANARELLE, le poussant encore. — Fi!

MONSIEUR DIMANCHE. — Je...

SGANARELLE, le poussant tout à fait hors du théâtre. —
Fi! vous dis-je.

CONVERSION DE DON JUAN

ACTE V, SCÈNE II

(DON JUAN, SGANARELLE)

SGANARELLE. — Quoi! vous ne croyez rien du tout, et vous voulez cependant vous ériger en homme de bien?

DON JUAN. — Et pourquoi non? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque pour abuser le monde!

SGANARELLE. — Ah! quel homme! quel homme!

DON JUAN. — Il n'y a plus de honte maintenant à cela: l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer. Aujourd'hui la profession d'hypocrite a de merveilleux

¹ Fi! = quelle honte! que c'est honteux!

² Hors du théâtre = hors de la scène.

avantages. C'est un art de qui¹ l'imposture est toujours respectée; et, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les attire tous sur les bras², et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, et que chacun connaît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont toujours les dupes des autres; ils donnent bonnement dans le panneau³ des grimaciers⁴, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde? On a beau savoir leurs intrigues, et les connaître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens; et quelque baissement de tête, un soupir mortifié, et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver, et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes; mais j'aurai soin de me chacher, et me divertirai à petit bruit⁵. Que si je viens à être découvert, je verrai,

¹ C'est un art *de qui*. Il faut *dont* ou *duquel*, *de qui* ne pouvant être employé que lorsque l'antécédent est un nom qui désigne une personne.

² Se les attire tous sur les bras = les a tous à sa charge, est importuné par tous, — *ii are pe tofi pe capul său*.

³ Donner dans le panneau = dans le piège.

⁴ Grimacier = qui a des manières hypocrites.

⁵ A petit bruit, loc. adv. = secrètement, sans éclat.

sans me remuer, prendre mes intérêts à toute la cabale, et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui¹, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais, et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je me ferai le vengeur des intérêts du ciel; et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connaissance de cause, crieront en public après eux, qui les accableront d'injures, et les damneront² hautement, de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit doit s'accommoder aux vices de son siècle.

¹ Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui = je m'attribuerai le droit de blâmer les actions d'autrui.

² Prononcez *damneront*.

LA FONTAINE

(1621—1695)

Jean de La Fontaine naquit à *Château-Thierry*, en 1621. Parmi les poètes du XVII^{ème} siècle pas un n'a eu au même degré que lui le sentiment de la nature. La Fontaine n'est pas seulement le premier fabuliste français, il est le premier fabuliste de tous les pays et de tout les temps. Outre *ses Fables* il a écrit encore des *Contes*.

LA LANGUE

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, commanda à Ésope d'acheter ce qu'il y avait de meilleur, et rien autre chose.

„Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave¹“. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces: l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin, ils s'en dégoûtèrent. „Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur?—Eh! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison.

¹ Sans t'en remettre à la discretion d'un esclave = s'en t'en rapporter à ce que fera ton esclave, — *fără ca să te încrezi în bunul plac al unui rob*.

Par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade ¹, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux.

— Eh bien! dit Xantus, qui prétendait l'attraper, achète-moi demain ce qu'il y a de pis; ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux diversifier⁴. Le lendemain Êsope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde: „C'est la mère de tous les débats ², la nourrice des procès, la source des divisions ³ et des guerres. Si l'on dit quelle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si, d'un côté, elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leurs puissances“.

UTILITÉ DES FABLES

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être:
 Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
 Une morale nue apporte de l'ennui;
 Le conte fait passer le précepte avec lui ⁴.

¹ Persuader = déterminer quelqu'un à croire, à faire quelque chose, — *a face să creadă*. — **Syn. Persuader, convaincre**. On est *convaincu* par le raisonnement; *persuadé* par l'éloquence; l'un porte à l'esprit, l'autre au cœur. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**.)

² Débats = oppositions soutenues et discutées de sentiments sur une décision à prendre, *desbateri*. — **Syn. Dispute, altercation, contestation, débat**. La dispute est une conversation entre deux personnes qui diffèrent d'avis sur une même matière; l'aigreur en fait une *altercation*; la *contestation* est une dispute entre plusieurs; le tumulte la change en *débat*.

³ Divisions = désunions, discordes, — *desbinări*.

⁴ Le conte fait passer le précepte avec lui, — *povestea face să se strecoare cu dinsa și învățătura*.

Platon ¹ ayant banni Homère ² de sa république, y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ses fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre: car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or ³, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus ⁴, allant contre les Parthes ⁵, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait: que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impressions sur cet enfant. Ne s'arrête-

¹ Platon, le plus célèbre parmi les philosophes de la Grèce, naquit à Athènes (429 avant J.-C.). La Fontaine parle ici de la république de Platon, c'est-à-dire, d'un plan de république que ce dernier décrit dans un livre.

² Homère, le premier et le plus grand des poètes épiques de la Grèce. L'on ne connaît ni le lieu ni la date de sa naissance.

³ Or (conjonction) n'a pas d'équivalent en roumain.— *Or* sert à lier une proposition à une autre, un discours à un autre; il sert aussi à exhorter, à engager. *Or*, mis à la tête d'une proposition amène après soi **donc** (la conclusion) devant la proposition suivante: *Or, vous ne l'avez jamais vu; donc, ou bien: vous ne pouvez donc pas assurer que c'était lui.* Exhortation: *Or, dites-nous ce que vous en savez.*

⁴ Crassus, Romain fameux par ses richesses, forma le premier triumvirat avec César et Pompée; il périt en l'an 53 avant J.-C. dans une expédition entreprise contre les Parthes.

⁵ Les Parthes, ancien peuple scythe, qui s'établit au sud de l'Hyrcanie.

ra-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ! Il ne faut pas m'alléguer¹ que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car, dans le fond, elles portent un sens très solide.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.

„Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parents :

Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage

Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août² :

Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place

Où la main ne passe et repasse³.

Le père mort, les fils vous retournent le champ,

De çà, de là, partout ; si bien qu'au bout de l'an

Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché, mais le père fut sage

De leur montrer, avant sa mort,

Que le travail est un trésor.

¹ Alléguer = prétendre, soutenir, citer (une autorité, un fait) —
Syn. Alléguer, citer. On *cite* les auteurs, on *allègue* les faits et les rais ons. On *cite* pour s'autoriser, on *allègue* pour se défendre.

² Dès qu'on aura fait l'août = la moisson.

³ Où la main ne passe et repasse = et ne repasse.

LE LION ET LE RAT

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi ¹.

De cette vérité deux fables feront foi ²,

Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion

Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.

Le roi des animaux, en cette occasion,

Montra ce qu'il était ³, et lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un aurait-il jamais cru

Qu'un lion d'un rat eût affaire ⁴?

Cependant il advint qu'au sortir des forêts

Ce lion fut pris dans des rets,

Dont ses rugissements ne le purent défaire.

Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage,

Patience et longueur de temps

Font plus que force ni que rage ⁵.

LA COLOMBE ET LA FOURMI

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

¹ Que soi. — Le pronom *soi* s'emploie au lieu de *lui*, *elle*, après les expressions indéfinies comme: *on*, *chacun*, *nul*, *personne*, *quiconque*, *rien*, ou après un infinitif. Ex. Rien n'est parfait en *soi*. Ne penser qu'à *soi*, c'est le propre de l'égoïste.

² De cette vérité deux fables feront foi = deux fables prouveront cette vérité.

³ Montra ce qu'il était, c'est-à-dire, *généreux*.

⁴ Qu'un lion d'un rat eût affaire = eût besoin.

⁵ Ni que rage = ~~est~~ que rage.

⁶ Fourmis (avec *s*) est un archaïsme.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
 Quand sur l'eau se penchant une fourmis y tombe;
 Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
 S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
 La colombe aussitôt usa de charité:
 Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
 Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.

Elle se sauve. Et la-dessus¹

Passé un certain croquant qui marchait les pieds nus²;
 Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus³,
 Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
 Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
 La fourmi le pique au talon.

Le vilain⁴ retourne la tête:

La colombe l'entend, part, et tire de long⁵.
 Le souper du croquant avec elle s'envole.
 Point de pigeon pour une obole⁶.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrete, sur sa tête ayant un pot au lait,
 Bien posé sur un coussinet,

¹ Et là-dessus = et en ce moment-là.

² Pieds nus. — L'adjectif **nu** reste au singulier lorsqu'il précède un substantif: nu-pieds (avec un trait d'union), et il s'accorde en genre et en nombre avec le substantif qu'il suit: nu-tête, tête **nue**.

³ Vénus = déesse de la beauté chez les païens. On la représentait dans un char tiré par des colombes.

⁴ Le vilain = le villageois, — *bădăranul*.

⁵ Tire de long = s'enfuit, s'éloigne en volant, — *își iea sborul*.

⁶ Point de pigeon pour une obole = il n'en eut rien, pas le plus petit morceau, — *s'a ales cu nimică*. (Obole = ancienne monnaie: 24^{me} partie d'un sou.)

Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue¹, elle allait à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée²
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait; en employait l'argent;
 Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée;
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 „Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison;
 Le renard sera bien habile
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser³ coûtera peu de son;
 Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable;
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon⁴.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est⁵, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau?“
 Perrette là-dessus⁶ saute aussi, transportée.
 Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
 La dame de ces biens, quittant d'un œil marri⁷
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,

¹ Court vêtue (*court* est pris ici adverbialement), — *scurt îmbrăcată, cu rochie scurtă*.

² Ainsi troussée (Fam.) = ainsi tournée, — *așa îmbrăcată, gătită*.

³ A s'engraisser = pour être engraisé.

⁴ De l'argent bel est bon = un tas (beaucoup) d'argent, = *un cârd de bani*.

⁵ Vu le prix dont il est = la somme que je recevrai en échange du cochon vendu.

⁶ Là-dessus = à ces mots.

⁷ Marri (mot vieilli), = fâché, triste.

En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne¹?

LE CHIEN QUI LÂCHE SA PROIE POUR L'OMBRE

Chacun se trompe ici-bas;
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre,
Au Chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.
Ce Chien, voyant sa proie en l'eau représentée²,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer;
La rivière devint tout d'un coup agitée;
A toute peine³ il regagne les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron⁴,

¹ Qui ne fait châteaux en Espagne = des projets en l'air?—
cine nu-și face visuri?

² En l'eau représentée = réfléchie dans l'eau, — *resfrântă în apă.*

³ A toute peine = avec toute peine, *cu mare nevoie.* (Au XVII^{ème} siècle à pouvait remplacer, dans certains cas, avec).

⁴ Achéron. — On prononce Achéron ou Akéron = fleuve supposé des Enfers; l'enfer même, la mort: *passer l'Achéron* = mourir.

Faisait aux animaux la guerre.
 Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés;
 On n'en voyait point d'occupés
 A chercher le soutien d'une mourante vie;
 Nul mets n'excitait leur envie.
 Ni loups ni renards n'épiaient
 La douce et l'innocente proie;
 Les tourterelles se fuyaient:
 Plus d'amour ¹, partant ² plus de joie.
 Le lion tint conseil, et dit: „Mes chers amis,
 Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune.
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux:
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents ³
 On fait de pareils dévouements.
 Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
 J'ai dévoré force moutons ⁴.
 Que m'avaient-ils fait? nulle offense.
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger
 Le berger.
 Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
 Car on doit souhaiter, selon toute justice,
 Que le plus coupable périsse.—
 Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;

¹ Plus d'amour = il n'y avait plus d'amour.

² Partant = par conséquent. (Partant = *par* (préposition) et tant (adverbe).

³ Qu'en de tels accidents = qu'en de telles circonstances malheureuses.

⁴ Force moutons, = un très grand nombre de moutons, — *o puzderie de berbeci*.

Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien! manger moutons, canaille, sottè espèce,
 Est-ce un péché? Non, non, vous leur fites, seigneur,
 En les croquant, beaucoup d'honneur;
 Et quant au berger, l'on peut dire
 Qu'il était digne de tous maux,
 Étant de ces gens-là qui sur les animaux
 Se font un chimérique empire¹.
 Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir².
 On n'osa trop approfondir
 Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
 Les moins pardonnables offenses:
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples matins,
 Au dire de chacun, étaient de petits saints.
 L'âne vint à son tour, et dit: „J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.“
 A ces mots, on cria haro³ sur le baudet.
 Un loup, quelque peu clerc⁴, prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévouer⁵ ce maudit animal,

¹ Un chimérique empire = un empire que rien ne justifie, — *o stăpânire pe care nemic nu o îndrituește.*

² Et flatteurs d'applaudir = et les flatteurs se mirent à applaudir, — *și lingușitorii se apucară să bată din palme.* — *D'applaudir* est un infinitif de narration qui s'emploie pour les détails d'un intérêt secondaire. Le vrai sujet de la fable c'est la condamnation de l'âne; les applaudissements que les flatteurs prodiguent au lion ne font que préparer cette condamnation.

³ On cria haro sur le baudet = on se récria vivement contre ce qu'a fait le baudet, — *toți protestară în contra măgarului; toți strigară: pe el!* — (Haro = cri tumultueux d'indignation).

⁴ Quelque peu clerc = quelque peu lettré, — *care învățase ceva carte.*

⁵ Qu'il fallait dévouer = sacrifier.

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
 Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

L'ESPRIT DES BÊTES

(LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF)

..... Quand au bois
 Le bruit des cors, celui des voix
 N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
 Qu'en vain elle a mis ses efforts
 A confondre et brouiller la voie;
 L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors¹,
 En suppose² un plus jeune, et l'oblige, par force,
 A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
 Que de raisonnements pour conserver ses jours!
 Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
 Et le change³, et cent stratagèmes

¹ De dix cors, *cu zecc coarne*. — Quand le cerf est arrivé à sept ans, c'est-à-dire, à son complet développement, son bois se compose de dix branches; alors il est, en terme de vénerie, (= *vânătorie*) „dix cors“.

² En suppose = met à sa place, — *face (pe unul mai tânăr) să-i-ea locul*.

³ Le change, terme de vénerie, = ruse d'une bête fauve pour se débarrasser des chiens ou des chasseurs en faisant lever une autre bête pour les tromper: *la bête donne le change*. — Donner, faire prendre le change = tromper, — *a amăgi, a înșela*.

Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
 On le déchire après sa mort :
 Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
 Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
 Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
 Elle fait la blessée, et va trainant de l'aile,
 Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
 Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
 Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
 De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord il est un monde ¹

Où l'on sait que les habitants

Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,

Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains ; car, quant aux animaux,

Ils y construisent des travaux

Qui des torrents grossis arrêtent le ravage

Et font communiquer l'un et l'autre rivage.

L'édifice résiste et dure en son entier :

Après un lit de bois est un lit de mortier.

Chaque castor agit : commune en est la tâche ;

Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;

Maint maître-d'œuvre y court et tient haut le bâton ².

La république de Platon

Ne serait rien que l'apprentie

De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons,

Passent les étangs sur des ponts,

¹ Il s'agit de l'Amérique du Nord qui, du temps de La Fontaine, était presque sauvage encore.

² Et tient haut le bâton = et fait obéir tous par force et par crainte.

Fruit de leur art, savant ouvrage;
 Et nos pareils ont beau le voir,
 Jusqu'à présent tout leur savoir
 Est de passer l'onde à la nage.

* * *

Deux rats cherchaient leur vie: ils trouvèrent un œuf,
 Le diner suffisait à gens de cette espèce:

Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.

Pleins d'appétit et d'allégresse,

Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,

Quand un quidam¹ parut: c'était maître renard,

Rencontre incommode et fâcheuse:

Car comment sauver l'œuf? Le bien emballer,

Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler, ou le traîner:

C'était chose impossible autant que hasardeuse.

Nécessité l'ingénieuse

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvaient gagner² leur habitation,

L'écornifleur³ étant à demi-quart de lieue,

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,

Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,

L'autre le traîna par la queue.

Qu'on n'aille soutenir, après un tel récit,

Que les bêtes n'ont point d'esprit!

¹ Quidam (prononcez quidaⁿ) = personne dont on ignore, ou dont on ne veut pas exprimer le nom; (se dit familièrement et par mépris), — *un oare care*.

² Comme ils pouvaient gagner leur habitation = comme ils avaient le temps de gagner leur habitation, — *de oarece aveau timp să se întoarcă la locuința lor*.

³ L'écornifleur = le parasite, (Fam.), — *lingăul*.

L'HOMME ET LA COULEUVRE

Un homme vit une couleuvre:

„Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers!“

A ces mots l'animal pervers ¹

(C'est le serpent que je veux dire,

Et non l'homme; on pourrait aisément s'y tromper),

A ces mots le serpent, se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,

On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison ².

L'autre lui fit cette harangue ³:

„Symbole des ingrats! être bon aux méchants,

C'est être sot; meurs donc; ta colère et tes dents

Ne me nuiront jamais“. Le serpent, en sa langue,

Reprit du mieux qu'il put: „S'il fallait condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourrait-on pardonner?

Toi-même tu te fais ton procès: je me fonde

Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice:

Selon ces lois condamne-moi:

Mais trouve bon qu'avec franchise

¹ Pervers = méchant, dépravé, — *rău, stricat*. — **Syn. Vicieux, dépravé, corrompu, pervers.** *Vicieux*, qui se livre au vice sans retenue; *dépravé*, qui est tellement vicieux qu'il n'a plus de goût pour le bien; *corrompu*, dont les facultés morales ont perdu leur énergie; *pervers*, qui a un penchant décidé pour le mal.

² Afin de le payer toutefois de raison (raisons) = afin de motiver toutefois la condamnation.

³ Harangue = discours, *logos*. — **Syn. Discours, harangue, oraison.** Le discours est un ouvrage sur un sujet important; la *harangue*, un *discours* d'apparat (= *de pompă, pompos*); l'*oraison*, le discours oratoire des anciens.

En mourant au moins je te dise
 Que le symbole des ingrats,
 Ce n'est point le serpent: c'est l'homme. " Ces paroles
 Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
 Enfin il repartit: "Tes raisons sont frivoles;
 Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;
 Mais rapportons-nous-en ¹—Soit fait ², dit le reptile.
 Une vache était là! l'on l'appelle; elle vient:
 Le cas est proposé. C'était chose facile;
 „Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
 La couleuvre a raison: pourquoi dissimuler ³?
 Je nourris celui-ci depuis longues années;
 Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées:
 Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
 Le font à la maison revenir les mains pleines:
 Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
 Avaient altérée; et mes peines
 Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin;
 Enfin, me voilà vieille; il me laisse en un coin
 Sans herbe: s'il voulait encore me laisser paître!
 Mais je suis attachée; et si j'eusse eu pour maître
 Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
 L'ingratitude? Adieu: j'ai dit ce que je pense".
 L'homme, tout étonné d'une telle sentence,

¹ Mais rapportons-nous-en (sous-entendu: à quelqu'un) = remettons-nous-en à la décision de quelqu'un, — *dar să ne lăsăm pe seama cuiva să hotărească chestia; dar să întrebăm pe altcineva dacă e așa cum spui.*

² Soit fait, *fie*. On dit ordinairement: soit!

³ Dissimuler = cacher. — **Syntaxe.** *Dissimuler*, employé négativement, demande l'indicatif: je ne dissimule pas que *je suis* de votre opinion; employé affirmativement, il veut le subjonctif: je dissimulerai toujours que *j'aie été* de votre opinion. — **Synonymes:** *dissimuler*, *feindre*. L'homme qui dissimule cache ce qui est: il n'est pas franc; celui qui *feint* veut faire croire ce qui n'est pas: il est faux. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**).

Dit au serpent: „Faut-il croire ce qu'elle dit!
C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf.“ — Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans

Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès¹ nous donne et vend aux animaux;

Que cette suite de travaux

Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré²: puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit: „Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur:

Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,

Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le récuse aussi“. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents;
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs.
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire:
Il courbait sous les fruits. Cependant, pour salaire,

¹ Cérès, *Ceres*. — Cérès, fille de Saturne et de Cybèle, déesse de l'agriculture. Son nom a passé dans la langue et s'emploie très souvent dans les expressions: *la blonde Cérès: les dons, les présents, les trésors de Cérès*, pour: *le blé, les céréales, la moisson*.

² Force coups, peu de gré = beaucoup, une grande quantité de coups, peu de reconnaissance, de gratitude, — *multă bătae, puțină recunoștință*.

³ Un rustre = un paysan, un grossier qui a des manières de paysan, — *un mocofan, un bādăran*. — **Syn. Rustand, rustre**. C'est faute d'éducation, d'usage, qu'on est *rustaud*; c'est par humeur et par rudesse de caractère qu'on est *rustre*.

Un rustre l'abattait: c'était là son loyer¹.
 Quoique, pendant tout l'an, libéral² il nous donne
 Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
 L'ombre l'été; l'hiver, les plaisirs du foyer.
 Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée?
 De son tempérament, il eût encore vécu.
 L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
 Voulut à toute force avoir cause gagnée:
 „Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là!“
 Du sac et du serpent aussitôt il donna
 Contre les murs³ tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands:
 La raison les offense, ils se mettent en tête
 Que tout est né pour eux, quadrupèdes⁴ et gens
 Et serpents.
 Si quelqu'un desserre les dents,
 C'est un sot. J'en conviens; mais que faut-il donc faire?
 Parler de loin ou bien se taire.

LE LOUP ET LE CHIEN

Un loup n'avait que les os et la peau,
 Tant les chiens faisaient bonne garde:
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
 Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde⁵.

¹ Son loyer = sa récompense.

² Libéral = qui aime à donner, — *darnic*.

³ Du sac et du serpent aussitôt il donna contre les murs, — *cu sacul și cu șarpele el dete îndată de ziduri*.

⁴ Quadrupèdes (prononcez *kouadrupèdes*).

⁵ Qui s'était fourvoyé par mégarde = qui s'était égaré par inattention, par inadvertance, — *care se rătăcise din nebăgară de seamă, din greșeală*. — **Syn. Se fourvoyer, s'égarer.** *Se fourvoyer*, c'est prendre un autre chemin que celui qu'on avait dessein de suivre; *s'égarer*, c'est ne savoir plus quel chemin prendre.

L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire loup l'eût fait volontiers:
 Mais il fallait livrer bataille;
 Et le matin était de taille
 A se défendre hardiment.
 Le loup donc l'aborde humblement;
 Entre en propos ¹, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint qu'il admire.
 „Il ne tiendra qu'à vous ², beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit ³ le chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien:
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères, et pauvres diables ⁴,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car, quoi! rien d'assuré! point de franche lippée ⁵!
 Tout à la pointe de l'épée!
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.“ —
 Le loup reprit: „Que me faudra-t-il faire? —
 Presque rien, dit le chien: donner la chasse aux gens
 Portant bâtons, et mendiants;
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire ⁶:
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs ⁷ de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons;

¹ Entre en propos = en conversation. — *intră în vorbă*.

² Il ne tiendra qu'à vous = il ne dépendra que de vous. — *va atârna numai de tine*.

³ Lui repartit = lui répliqua, — *îi respunse*.

⁴ Cancres, hères et pauvres diables (expressions presque équivalentes) = *nisce calici*. — **Hom.** *Cancre* = écrevisse de mer, *crab*; cancre = avare, — *sgârcit*, *sgârde-brânză*; cancre = élève paresseux, *un leneș (elev)*.

⁵ Franche lippée = dîner qui ne coûte rien.

⁶ Complaire. — Voyez page 39, note 1.

⁷ Force reliefs = une grande quantité de restes. — *o sumedenie de rămășițe*.

Sans parler de mainte caresse.
 Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé:
 „Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi rien! — Peu de chose. —
 Mais encor! — Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause. —
 Attaché! dit le loup: vous ne courez donc pas
 Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe? —
 Il importe si bien que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.“
 Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau:
 „Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau:
 Le moindre vent qui d'aventure¹
 Fait rider la face de l'eau,
 Vous oblige à baisser la tête;
 Cependant que² mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr,
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir,
 Je vous défendrais de l'orage:
 Mais vous naissez le plus souvent

¹ D'aventure (terme vieilli) = par hasard, fortuitement, — *diré intâmplare.*†

² Cependant que = tandis que.

Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste. —
 Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables,
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups ¹épouvantables
 Résisté sans courber le dos;
 Mais attendons la fin. — Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs,
 L'arbre tient bon; le roseau plie,
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui ² la tête au ciel ³ était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
 Un corbeau, témoin de l'affaire,
 Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
 En voulut sur l'heure autant faire.
 Il tourne à l'entour du troupeau,
 Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
 Un vrai mouton de sacrifice:

¹ Contre leurs coups... résisté. Il faudrait: résisté à leurs coups.

² Celui de qui la tête au ciel était voisine = celui dont la tête du ciel était voisine.

³ A l'entour du troupeau = autour du troupeau. — Au XVII^{ème} siècle l'adverbe *à l'entour* était aussi préposition; de là son emploi avec le complément *du troupeau*.

On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
 Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux¹ :
 „Je ne sais qui fut ta nourrice;
 Mais ton corps me paraît en merveilleux état;
 Tu me serviras de pâture“.
 Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
 La moutonnière créature
 Pesait plus qu'un fromage²; outre que sa toison
 Était d'une épaisseur extrême,
 Et mêlée à peu près de la même façon
 Que la barbe de Polyphème.³
 Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
 Que le pauvre animal ne put faire retraite;
 Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
 Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.
 Il faut se mesurer; la conséquence est nette:
 Mal prend aux volereaux de faire les voleurs⁴.
 L'exemple est un dangereux leurre:
 Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs:
 Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS

Deux compagnons, pressés d'argent⁵,
 A leur voisin fourreur vendirent
 La peau d'un ours encor vivant,

¹ En le couvant des yeux = en le regardant avec affection, *măncându-l cu ochii*.

² Pesait plus qu'un fromage. Allusion à la fable le Corbeau et le Renard.

³ Que la barbe de (du cyclope) Polyphème.

⁴ Mal prend aux volereaux de faire les voleurs. — *rău o pățesc tâlharii cei mici când se apucă să facă pe tâlharii mari*.

⁵ Pressés d'argent = pressés par le besoin d'argent; à court d'argent; ayant besoin d'argent. — *având nevoie de bani, constrânși de lipsa de bani*.

Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours au compte de ces gens.

Le marchand à sa peau devait faire fortune¹.

Elle garantirait des froids les plus cuisants;

On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.

Dindenaut² prisait moins ses moutons qu'eux leur ours:

Leur, à leur compte, et non à celui de la bête,

S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours.

Ils conviennent du prix et se mettent en quête;

Trouvent l'ours qui s'avance, et vient vers eux au trot.

Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.

Le marché ne tint pas; il fallut le résoudre³:

D'intérêts contre l'ours on ne'n dit pas un mot⁴.

L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre;

L'autre, plus froid que n'est un marbre,

Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent⁵,

Ayant quelque part ouï dire

Que l'ours s'acharne peu souvent

Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.

Seigneur ours comme un sot donna dans ce panneau⁶:

Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;

¹ Le marchand à sa peau devait faire fortune = devait faire fortune avec sa peau, — *trebuea să facă avere cu pielea ursului*.

² Dindenaut. Personnage de Rabelais (écrivain du XVI^{ème} siècle). Dindenaut est un personnage très rusé et assez charlatan, quoique simple marchand de moutons (*Histoire de Gargantua et de Pantagruel*).

³ Le résoudre = le rompre, — *să o strice (invoieala)*.

⁴ D'intérêt contre l'ours on n'en dit pas un mot = des dommages et intérêts contre l'ours, etc. — *cât despre a se cere despăgubiri dela urs, nu mai era vorbă*.

⁵ Tient son vent = retient sa respiration, son haleine, son souffle, — *se ține să nu sufle*.

⁶ Donna dans ce panneau = dans ce piège; se lascia attraper, — *dete în această cursă*.

Et, de peur de supercherie¹,
 Le tourne, le retourne, approche son museau,
 Flaire aux passages de l'haleine.
 „C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.“
 A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
 Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
 Car il s'approchait de bien près,
 Te retournant avec sa serre². —
 Il m'a dit qu'il ne faut jamais
 Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

LE LION ET LE MOUCHERON

„Va-t'en, chétif insecte, | excrément de la terre!“
 C'est en ces mots que le lion
 Parlait un jour au moucheron.
 L'autre lui déclara la guerre:
 — Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
 Me fasse peur ni me soucie³,
 Un bœuf est plus puissant⁴ que toi:

¹ Supercherie = tromperie, fraude avec finesse, — *tragere pe sfoară*.

² Avec sa serre = avec sa griffe, sa patte.

³ Qu'on ne l'ait mis par terre = avant de l'avoir mis par terre (= abattu, tué), — *înainte de a-l fi doborât*.

⁴ Ni me soucie. — Penses-tu que ton titre de roi *est un objet de souci pour moi?* — *Soucier* se disait des choses; il ne s'emploie plus qu'avec le pronom personnel. Penses-tu que je me soucie de etc. — *gândești tu (crezi tu) oare că mă îngrijesc de titlul tău de rege?*

⁵ Puissant. — Il est évident qu'il ne s'agit ici que de la corpulence.

Je le mène à ma phantaisie¹.
 A peine il achevait ces mots
 Que lui-même il sonna la charge¹,
 Fut le trompette² et le héros.
 Dans l'abord il se met au large³,
 Puis prend son temps⁴, fond sur le cou
 Du lion qu'il rend presque fou.
 Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
 Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ⁵.
 Et cette alarme universelle
 Est l'ouvrage d'un moucheron.
 Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle,
 Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
 Tantôt entre au fond du naseau.
 La rage alors se trouve à son faite⁶ montée.
 L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
 Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
 Le malheureux lion se déchire lui-même,
 Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs⁷,
 Bat l'air, qui n'en peut mais⁸; et sa fureur extrême

¹ La charge=l'attaque, *atacul* (milit. *şarja*).

² Le trompette=celui qui joue de la trompette, *cornistul, trîmbiţaşul*; la trompette, *trîmbiţa*.—*Loc*: sans tambour ni trompette=secrètement, *pe furiş, pe ascuns*.

³ Il se met au large=il recule pour prendre son élan, pour mieux attaquer.

⁴ Puis prend son temps=guette à loisir le moment propice.

⁵ A l'environ (ne s'emploie guère au singulier), *prin prejur*.

⁶ A son faite=à son plus haut point, *la gradul cel mai înalt*.

⁷ A l'entour s'emploie aussi avec un complément; dans le premier cas il est préposition, dans le second, adverbe, (*în jurul coastelor sale*).

⁸ Qui n'en peut mais=qui n'y est pour rien, qui n'est pas fautif, *care nu e vinovat*. Vieille locution encore usitée dans le langage familier: *magis*=plus.

Le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents¹.
 L'insecte du combat se retire avec gloire:
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire;
 Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
 L'embuscade² d'une araignée;
 Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
 J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
 L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
 Qui périt pour la moindre affaire³.

LE RENARD ET LE BOUC

Capitaine Renard allait de compagnie
 Avec son ami Bouc des plus haut encornés.
 Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez⁴;
 L'autre était passé maître en fait de tromperie.
 La soif les obligea de descendre en un puits:
 Là chacun d'eux se désaltère.
 Après qu'abondamment tous deux en eurent pris⁵,
 Le Renard dit au Bouc: „Que ferons-nous, compère?
 Ce n'est pas tout de boire, | il faut sortir d'ici.
 Lève tes pieds en | haut, et tes cornes aussi;
 Mets-les contre le mur: le long de ton échine

¹ Le voilà sur les dents=le voilà étendu la face contre terre, comme un mort.

² Embuscade=piège,— *cursă*.

³ *Affaire* signifie ici lutte, bataille, combat.

⁴ Ne voyait pas plus loin que son nez=était très borné, fort peu intelligent.

⁵ *En eurent pris*=eurent pris de l'eau pour se désaltérer, (pour étancher leur soif).

Je grimperai premièrement ;
 Puis sur tes cornes m'élevant ;
 A l'aide de cette machine,
 De ce lieu-ci je sortirai,
 Après quoi je t'en tirerai.

— Par ma barbe ¹, dit l'autre, | il est bon ²; et je loue
 Les gens bien sensés comme toi.
 Je n'aurais jamais, quant à moi,
 Trouvé ce secret, je l'avoue.

Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,
 Et vous lui fait un beau sermon ³
 Pour l'exhorter à patience.

„Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence ⁴
 Autant de jugement que de barbe au menton,
 Tu n'aurais pas, à la légère,
 Descendu ⁵ dans ce puits. Or, adieu; j'en suis | hors;
 Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
 Car, pour moi, j'ai certaine affaire
 Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.“

En toute chose | il faut considérer la fin.

¹ Par ma barbe = j'en jure par ma barbe.

² Il est bon = le moyen que tu indiques est bon; le conseil que tu donnes est bon, *fi-e bun sfatul*.

³ Et vous lui fait un beau sermon, *și ți-i face (ține) o frumoasă predică* (datif de faveur ou éthique).

⁴ Par excellence = à un degré aussi éminent, *în gradul tot atât de nalt*.

⁵ Le verbe *descendre* se conjugue avec le verbe *être*: tu ne serais pas descendu.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC

De servir l'estomac les membres se lassant ¹,
 Chacun d'eux résolu de vivre en gentilhomme ²,
 Sans rien faire, alléguant ³ l'exemple de Gaster ⁴.
 „Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
 Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme ⁵;
 Et pour qui? pour lui seul: nous n'en profitons pas;
 Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
 Chômions ⁶. C'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
 Ainsi dit, ainsi fait ⁷. Les mains cessent de prendre,
 Les bras d'agir, les jambes de marcher:
 Tous dirent à Gaster qu'il en ⁸ allât chercher.
 Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
 Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ⁹:
 Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
 Chaque membre en souffrit, les forces se perdirent;
 Par ce moyen, les mutins ¹⁰ virent
 Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux
 A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.*

¹ Se lassant=se fatiguant, prenant de l'ennui, du dégoût, *săturându-se, desgustându-se (de a mai servi stomacul)*.

² Gentilhomme (plur. gentilshommes)=homme de race, — *om de neam, de viță, gentilom, boer*.

³ Alléguant=mettant en avant, prétextant, — *punând înainte*.

⁴ Gaster (mot pris du grec)=estomac.

⁵ Bêtes de somme=de charge, — *vite de tras*.

⁶ Chômions (mot pris du bas-breton *choum*=s'arrêter, cesser) =cessons de travailler, ne faisons rien, reposons-nous. — Chômage=suspension du travail,

⁷ Ainsi dit, ainsi fait, — *zis și făcut*.

⁸ Qu'il en allât chercher=(en=de quoi)=qu'il allât chercher de quoi manger, — *să-și caute de hrană*.

⁹ Langueur=abattement, *tinjeală*; langueur au plur. signifie: état d'affaiblissement: les langueurs de l'âge.

¹⁰ Les mutins=les révoltés,

LE SAGE

(*Philemon et Baucis*, début)

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
 Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
 Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille:
 Des soucis dévorants c'est l'éternel asile¹;
 Véritables vautours, que le fils de Japet
 Représente², enchaîné sur son triste sommet³.
 L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
 Le sage y vit en paix, et méprise le reste:
 Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
 Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
 Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
 Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
 Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour⁴,
 Rien ne trouble sa fin: c'est le soir d'un beau jour.

¹ Des soucis dévorants c'est l'éternel asile.—*e vecinicul adăpost al grijelor mistuitoare.*

² Que le fils de Japet représente=dont le fils de Japet est l'image.

³ Enchaîné sur son triste sommet=sur le Caucase, *inlănțuit pe vârful cel trist al muntelui Caucas.*—Il s'agit de Prométhée, fils de Japet, enchaîné sur le Caucase, et que Jupiter condamna à ce qu'un vautour lui dévorât incessamment le foie. Prométhée avait dérobé le feu du ciel et en avait fait part aux hommes.

⁴ =*Quand, lorsqu'il* approche du but; *quand, lorsqu'il* quitte ce séjour.

BOILEAU

(1636—1711)

Nicolas Boileau-Despréaux, le plus grand critique français, naquit à Paris, en 1636. Ses œuvres sont : *Satires*, *Epîtres*, *Art poétique*, *le Lutrin* (poème héroï-comique)

ÉPÎTRE A RACINE SUR L'UTILITÉ DES ENNEMIS

Que tu sais bien¹, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir², étonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
N'en a fait sous son nom verser la Champmélé.
Ne crois pas toutefois par tes savants ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.

¹ Que tu sais bien, — *cât de bine ştii*. — **Observ.** Que se met à la place de l'adverbe **beaucoup** au commencement d'une proposition qui se termine par un point d'exclamation.

² Émouvoir = exciter quelque mouvement dans le cœur, dans l'esprit. — **Syn.** **Émouvoir**, **toucher**. Ces deux verbes ne sont synonymes qu'au sens figuré, quand ils expriment l'action de causer une altération dans l'âme. L'action de *toucher* fait une impression dans l'âme; l'action *d'émouvoir* lui cause une agitation. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**).

Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
 Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
 En cent lieux contre lui les cabales s'amassent :
 Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;
 Et son trop de lumière, importunant les yeux,
 De ses propres amis lui fait des envieux.
 La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
 Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
 Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
 Et donner à ses vers leur légitime prix.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
 Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
 Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
 Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
 L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
 En habits de marquis, en robes de comtesses,
 Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
 Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
 Le commandeur voulait la scène plus exacte ;
 Le vicomte indigné sortait au second acte¹.
 L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
 Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu ;
 L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
 Voulait venger la cour immolée au parterre.
 Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
 La Parque² l'eut rayé du nombre des humains,

¹ Second acte (segon-t-acte). — **Observ.** La lettre finale d d'un adjectif ne se lie à la voyelle initiale du mot suivant que lorsque ce mot est un substantif. Comparez : *second acte* avec : il est le *second* après vous. C'est un *fécond esprit* (fecon-t-esprit), *il est fécond en saillies* (= *bogat in vorbe de spirit.*)

² La Parque, *ursitoarea*, *Parca*. Les Parques étaient trois divinités des Enfers, maîtresses de la vie des hommes, dont elles filaient la trame (= *tesătura*, *bătătura*) ; *Clotho*, qui présidait à la naissance, tenait la quenouille (= *furca de tors*, par extension *caier*). *Lachésis* tournait le fuseau (= *fus*), et *Atropos* coupait le fil.

On reconnut le prix de sa muse éclipsee.
 L'aimable comédie, avec lui terrassée,
 En vain d'un coup si rude espéra revenir,
 Et sur ses brodequins¹ ne put plus se tenir.
 Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
 Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
 Suis les pas de Sophocle, et seul de tant d'esprits,
 De Corneille vieilli sais consoler Paris,
 Cesse de t'étonner, si l'envie animée,
 Attachant à ton nom sa rouillé envenimée,
 La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
 En cela, comme en tout, le ciel, qui nous conduit,
 Racine, fait briller sa profonde sagesse.
 Le mérite en repos s'endort dans la paresse.
 Mais par les envieux un génie excité
 Au comble de son art est mille fois monté;
 Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élançe:
 Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance:
 Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
 Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
 Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
 Des pâles envieux ne blesse point la vue,
 Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
 De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
 Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
 Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
 Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
 Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
 Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
 Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde;

¹ Brodequin = sorte de chaussure antique; espèce de bottines lacées par devant. — Fig. La *Comédie* par opposition à la *Tragédie*, qu'alors on désigne par le mot de *Cothurne* — (chaussure dont se servaient les acteurs dans la tragédie.)

Je sais sur leur avis corriger mes erreurs,
 Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
 Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
 C'est en me guérissant que je sais leur répondre:
 Et plus en criminel ils pensent m'ériger¹,
 Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
 Imite mon exemple; et lorsqu'une cabale,
 Un flot de vains auteurs follement te ravale,
 Profite de leur haine et de leur mauvais sens;
 Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
 Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
 Le Parnasse français ennobli par ta veine²,
 Contre tous ces complots saura te maintenir,
 Et soulever pour toi l'équitable avenir....

L'ART POÉTIQUE

a rendu, dans le temps, d'immenses services à la littérature française. Il est en quatre chants.

Le *premier chant* est consacré aux préceptes généraux de l'art d'écrire et aux conseils qui doivent servir de guide aux poètes.

Le *second chant* est consacré à la définition poétique des genres secondaires, tels que l'*idylle*, l'*élégie*, l'*ode*, le *sonnet*, l'*épigramme*, la *ballade*, la *satire*, le *vaudeville*, la *chanson*.

Le *troisième chant* traite de la *tragédie*, de l'*épopée* et de la *comédie*. C'est le plus important de tout le poème.

¹ Et plus en criminel ils pensent m'ériger = et plus ils pensent faire de moi un criminel, me changer en criminel, — *și cu cât mai mult ei caută să mă schimbe (să facă din mine un...) în criminal.*

² Ennobli par ta veine = par ton talent poétique, *înălțat prin talentul tău poetic.* — **Syn. Anoblir, ennoblir.** *Anoblir*, c'est donner des lettres de noblesse (= *a ridica la rangul de boerie, de nobleță*); *ennoblir*, c'est donner de l'éclat, du lustre (= *a da strălucire, a ridica, a înălța*); les beaux arts ennoblissent une langue, — *artele frumoase dau strălucire unei limbi.*

Le *quatrième chant* débute par l'histoire de ce médecin de Florence qui tue ses malades, mais qui devient bon architecte après avoir renoncé à la médecine. La morale de cette anecdote est contenue dans ces quatre vers :

*Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, et poète vulgaire.*

AIMEZ LA RAISON

(CHANT I)

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
La rime est une esclave et ne doit qu'obéir ;
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle.
Et, pour la rattraper, le sens court après elle.
Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
Ils croiraient s'abaisser, dans leur vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Évitons ces excès : laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens ; mais pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir :
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.

AIMEZ LA VERTU

(CHANT I)

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène,
Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène.
L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes;
Je condamne sa faute, en partageant ses larmes.
Un auteur vertueux, dans ses vers innocents,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens;
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme:
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.
Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infecté;
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale,
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égalier à lui cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues:
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues¹.

¹ *Brigues.* Voyez page 74, note 4.

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.
 Cultivez vos amis, soyez homme de foi ;
 C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre ;
 Il faut savoir encore et converser et vivre.
 Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
 Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.

LE MYTHOLOGIE EMPLOYÉE COMME ORNEMENT
 POÉTIQUE

(Art poétique, chant III)

(Dans le chant III de *l'Art poétique*, Boileau a vanté dans une suite de beaux vers les avantages de la mythologie, employée comme ornement poétique).

Ainsi la tragédie agit, marche et s'explique.
 D'un air plus grand encor¹ la poésie épique,
 Dans le vaste récit d'une longue action,
 Se soutient par la Fable², et vit de fiction³.
 Là pour nous enchanter tout est mis en usage ;
 Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
 Chaque vertu devient une divinité :
 Minerve est la prudence⁴, et Vénus la beauté ;
 Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
 C'est Jupiter armé pour effrayer la terre ;

¹ Encor. En vers, on écrit *encore* et *encor*, suivant le besoin de la rime ou de la mesure. Dans l'hémistiche

¹ ² ³ ⁴ ⁵ ⁶
 D'un air plus grand en-cor

encor est employé, pour le besoin de la mesure, au lieu de *encore* qui aurait donné sept syllabes au lieu de six.

² Fable. On dit *la Fable*, dans un sens collectif, en parlant de toutes les fables de l'antiquité païenne, et particulièrement de la mythologie proprement dite.

³ Fiction = invention fabuleuse, — *ficțiune*.

⁴ Minerve est la prudence = la vertu appelée *prudencia* se présente sous la forme de Minerve.

Un orage terrible aux yeux des matelots,
 C'est Neptune en courroux qui gourmande ¹ les flots;
 Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
 C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse ².
 Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
 Le poète s'égayé en mille inventions.
 Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
 Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
 Qu'Énée ³ et ses vaisseaux, par le vent écartés,
 Soient aux bords africains d'un orage ⁴ emportés,
 Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
 Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune:
 Mais que Junon ⁵, constante en son aversion
 Poursuive sur les flots les restes d'Ilion ⁶;
 Qu'Éole ⁷, en sa faveur, les chassant d'Italie,
 Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie:

¹ Qui gourmande=qui soumet, qui dompte, qui domine.

² Narcisse, jeune adolescent d'une beauté merveilleuse, était fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope. Pour le punir d'avoir dédaigné la nymphe Écho, les dieux lui inspirèrent une folle passion pour lui-même. Un jour qu'il se reposait auprès d'une fontaine, il se vit dans le miroir des ondes, et s'éprit tellement de lui-même, qu'il languit longtemps et mourut. Il ne resta de lui que la fleur qui porte son nom: la narcissé (des bois), — *zarnacã-deaua*.

³ Énée, célèbre héros troyen chanté par *Virgile* (Publius Virgilius Maro, 70—19 av. J.—C.) dans le plus considérable de ses ouvrages, l'*Énéide*.

⁴ D'un orage=**par** un orage.—La préposition **de** est mise ici au lieu de **par**, qui se trouve déjà dans le vers précédent.

⁵ Junon, femme de Jupiter, était ennemie des Troyens.

⁶ Les restes d'Ilion=le reste des Troyens, échappés à la ruine de leur cité. *Ilion* était le nom de la citadelle de Troie, mais on le donne quelquefois à la cité même.

⁷ Éole, dieu des vents. Il régnait sur les îles *Vulcaniennes* et depuis *Éoliennes*, c'est-à-dire les sept îles de Lipari, groupe d'îles de la mer Tyrrhénienne, au N. de la Sicile; ce groupe com-

Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
 D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
 Délivre les vaisseaux, des syrtes ¹ les arrache:
 C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
 Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur;
 La poésie est morte, ou rampe sans vigueur;
 Le poète n'est plus qu'un orateur timide,
 Qu'un froid historien d'une fable insipide ².

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
 Un auteur follement idolâtre et païen;
 Mais, dans une profane et riante peinture,
 De n'oser de la Fable employer la figure;
 De chasser les Tritons ³ de l'empire des eaux:
 D'ôter à Pan ⁴ sa flûte, aux Parques ⁵, leurs ciseaux;
 D'empêcher que Caron ⁶, dans la fatale barque,
 Ainsi que le berger ne passe le monarque:
 C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
 Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.

prend sept îles principales; la plus considérable n'a que 11 kilom. de longueur. Elles sont volcaniques; plusieurs renferment des volcans en activité, dont les plus considérables sont ceux de Stromboli et de Vulcano.

¹ Syrtes *s. f. pl.* Bancs de sable, tantôt amoncelés, tantôt dispersés par les vents, et très dangereux pour les navires, — *sirte, bânci de nisip.*

² Insipide = qui n'a rien qui touche ou qui pique, — *nesăbuit, nesărat.* — *Syn. Fade, insipide.* Ce qui est *fade* ne pique pas le goût; ce qui est *insipide* ne le touche point.

³ Les Tritons, dieux marins qui ont l'apparence humaine depuis la tête jusqu'à la ceinture, et qui se terminent en poisson, — *tritonî.*

⁴ Pan était le dieu des bergers; on le représentait avec des cornes sur le front, avec des jambes et des pieds de bouc, tenant une flûte à plusieurs tuyaux, appelée *flûte de Pan*, parce qu'on l'en croyait l'inventeur, — *naiul.*

⁵ Parques. Voyez page 181, note 2.

⁶ Caron ou Charon, fils de l'Érèbe et de la Nuit, avait pour fonctions de passer les âmes des morts sur le Styx et l'Achéron,

Bientôt ils ¹ défendront de peindre la Prudence,
 De donner à Thémis ² ni bandeau ni balance;
 De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
 Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ³;
 Et partout des discours, comme une idolâtrie,
 Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

LES ÂGES DE LA VIE

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs.
 Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
 Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
 Est prompt à recevoir l'impression des vices;
 Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
 Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
 L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
 Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
 Contre les coups du sort songe à se maintenir,
 Et loin dans le présent regarde l'avenir.
 La vieillesse chagrine incessamment amasse;
 Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse;

fleuves qui entouraient le Tartare et en défendaient l'accès. C'était un vieillard toujours vert. Il exigeait de tous ses passagers une obole pour les conduire aux enfers.

¹ Ils se rapporte, dans la pensée du poète, aux détracteurs de la mythologie.

² Thémis (on prononce l's), déesse de la justice, fille du Ciel et de la Terre. On la représente une épée nue dans une main et une balance dans l'autre. Dans le style soutenu, *Thémis* se dit de la justice même. *Les arrêts (=hotăririle) de Thémis. On remit entre ses mains la balance (=cumpăna), le glaive (=paloșul, spada) de Thémis.* Les anciens ne lui mettaient pas un bandeau sur les yeux.

³ Une horloge à la main. Dans l'antiquité, le temps était représenté sous la figure d'un vieillard ailé tenant d'une main une faux et de l'autre un sablier (=ornic de nisip).

Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé;
 Toujours plaint le présent et vante le passé;
 Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
 Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

LE LUTRIN

Un pupitre (=lutrin, *strană*) d'une grosseur énorme, placé dans le chœur de la Sainte-Chapelle de Paris, déroba le chantre à la vue des assistants. Celui-ci le fit abattre. Le trésorier (le *prélat* du poème) voyant que le lutrin disparut, réussit à le remettre à sa place. Voilà tout le sujet du poème héroï-comique que Boileau a su chanter d'une manière si spirituelle.

LE TRÉSORIER DE LA SAINTE-CHAPELLE

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée
 S'élève un lit de plume à grands frais amassée¹;
 Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
 En défendent l'entrée à la clarté du jour.
 Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
 Règne sur le duvet une heureuse indolence.
 C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
 Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
 La jeunesse en sa fleur brille sur son visage;
 Son menton sur son sein descend à double étage;
 Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
 Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

LA MOLLESSE

La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
 Retire en leur faveur sa paisible lumière.

¹ A grands frais amassée = amassée à grande peine, — *adunat* (*alcătuît*) *cu mare greutate*.

La Discorde en sourit, et, les suivant des yeux,
 De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
 L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
 Va jusque dans Citeaux ¹ réveiller la Mollesse.
 C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
 Les plaisirs nonchalants folâtrèrent à l'entour :
 L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines,
 L'autre broie en riant le vermillon des moines ;
 La Volupté la sert avec des yeux dévots.
 Et toujours le sommeil lui verse des pavots.
 Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble.
 La Mollesse à ce bruit, se réveille, se trouble ;
 Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
 D'un funeste récit vient encore la frapper,
 Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle.
 Au pied des murs sacrés d'une sainte chapelle,
 Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
 Marcher à la faveur de ses voiles épais ;
 La Discorde en ce lieu menace de s'accroître ;
 Demain avec l'aurore un lutrin va paraître,
 Qui doit y soulever un peuple de mutins ;
 Ainsi le ciel l'écrit au livre des Destins.
 A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
 La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
 Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
 Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
 „O Nuit, que m'as-tu dit ? quel démon sur la terre
 Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
 Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
 Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
 S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
 Laisaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte !

¹ Citeaux (abbaye de = *schitul de*) départ. de la Côte-d'Or, région des vignes très appréciées.

Aucun soin n'approchait de leur paisible cour :
 On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
 Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
 Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
 Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
 Promenaient dans Paris le monarque indolent.
 Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
 A placé sur leur trône un prince infatigable.
 Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix ;
 Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
 Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
 L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace ;
 J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
 En vain deux fois la paix a voulu l'endormir :
 Loin de moi, son courage, entraîné par la gloire,
 Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
 Je me fatiguerais à te tracer le cours
 Des outrages cruels qu'ils me fait tous les jours.
 Je croyais, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
 Que l'Église du moins m'assurait un asile ;
 Mais en vain j'espérais y régner sans effroi ;
 Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
 Par mon exil honteux la Trappe¹ est ennoblie ;
 J'ai vu dans Saint-Denis² la réforme établie ;
 Le Carme³, le Feuillant⁴ s'endurcit aux travaux,
 Et la règle déjà se remet dans Clairvaux⁵.

¹ La Trappe, célèbre abbaye (= *schit*) fondée en 1140, près de Mortagne (dép. de l'Orne), et dont les religieux gardaient un silence perpétuel.

² Saint-Denis, célèbre abbaye, sépulture des rois de France.

³ Le Carme (carmélite), religieux de l'ordre du Mont-Carmel. Cet ordre fut fondé en 1603 par Henri IV.

⁴ Le Feuillant, religieux de l'ordre des Feuillants dont le couvent se trouvait près des Tuileries, à Paris.

⁵ Clairvaux (arr. de Bar-sur-Aube), célèbre abbaye fondée en 1115 par Saint-Bernard, aujourd'hui maison de détention.

Citeaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
 Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle;
 Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
 D'un séjour si chéri vient encor me chasser!
 O toi! de mon repos compagne aimable et sombre,
 A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?.,
 Ah! Nuit... ne permets pas...“ La Mollesse opprèssée
 Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée;
 Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
 Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

LA ROCHEFOUCAULD

(1613—1660)

François, duc de La Rochefoucauld, naquit à Paris, en 1613.
 Il a laissé deux chefs-d'œuvre: *Mémoires et Sentences* et *Maximes
 morales*,

MAXIMES

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne
 fortune que la mauvaise.

On fait souvent vanité des passions, même les plus
 criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse
 que l'on n'ose jamais avouer.

La jalousie est, en quelque manière, juste et raison-
 nable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui
 nous appartient ou que nous croyons nous appartenir; au
 lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien
 des autres.

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

Nous avons plus de force que de volonté; et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes, que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses, deviennent ordinairement incapables des grandes.

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paraître établi.

La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde que ses apparences y font de mal.

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis et trahi par ses amis, et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

L'on fait plus souvent des trahisons par faiblesse que par un dessein¹ formé de trahir.

Les finesses et les trahisons ne viennent que du manque d'habileté.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

La faiblesse est le seul défaut que l'on ne saurait corriger.

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.

Il est plus facile de paraître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

Nous nous plaignons quelquefois légèrement de nos amis, pour justifier par avance notre légèreté.

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices; mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

Le désir de paraître habile empêche souvent de le devenir.

¹ Dessein = intention de faire quelque chose. — **Syn.** Dessein, projet. Le *dessein* est ce qu'on se propose à soi-même avec l'intention de l'exécuter; le *projet* est l'ensemble des moyens imaginés pour l'exécution. On conçoit des *desseins*; on forme et on combine des projets. (Pour *les Exercices d'application* voyez l'**Appendice**).

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde, se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui, se trompe encore davantage.

C'est être véritablement honnête homme, que de vous être toujours exposé à la vue des honnêtes gens.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

Nul ne mérite d'être loué de sa bonté, s'il n'a pas la force d'être méchant. Toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté.

Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes, et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission dont on se sert pour soumettre les autres. C'est un artifice de l'orgueil, qui s'abaisse pour s'élever; et, bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité.

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuiant, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

Les personnes faibles ne peuvent être sincères.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats; mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme.

Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas c'est leur dire impunément des injures.

Il n'y que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés,

Lorsque notre haine est trop vive, elle nous met au-dessus de ceux que nous haïssons.

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir.

Les occasions nous font connaître aux autres, et encore plus à nous-mêmes.

La plupart des jeunes gens croient être naturels, lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

Nous croyons souvent avoir de la constance dans les malheurs, lorsque nous n'avons que de l'abattement : et nous les souffrons sans oser les regarder, comme les poltrons se laissent tuer, de peur de se défendre.

C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

Les querelles ne dureraient pas si le tort n'était que d'un côté.

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret si nous n'avons pas pu le garder nous-mêmes ?

Les petits esprits sont blessés des plus petites choses.

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.

LA BRUYÈRE

(1645—1696)

Jean de la Bruyère naquit à Paris en 1645. En 1688 il publia *les Caractères de Théophraste*, traductions du grec. L'œuvre qui l'a rendu immortel: *les Caractères ou les mœurs de ce siècle* n'a été au commencement qu'un appendice aux *Caractères de Théophraste*¹.

ATHÈNES

Athènes était libre; c'était le centre d'une république: ses citoyens étaient égaux; ils ne rougissaient point l'un de l'autre, ils marchaient presque seuls et à pied dans une ville propre, paisible et spacieuse, entraient dans les boutiques et dans les marchés, achetaient eux-mêmes les choses nécessaires. L'émulation d'une cour ne les faisait point sortir d'une vie commune; ils réservaient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service intérieur des maisons, pour les voyages. Ils passaient une partie de leur vie dans les places, dans les temples, aux amphithéâtres, sur un port, sous des portiques, et au milieu d'une ville dont ils étaient également les maîtres. Là, le

¹ Théophraste, célèbre philosophe grec, né à Erèse, ville de l'île de Lesbos, 371 ans avant J.-C., mort à Athènes, âgé de 85 ans. Les fragments les plus considérables qui restent de ses travaux sont l'*Histoire des plantes* et le *Livre des caractères*.

peuple s'assemblait pour parler ou pour délibérer¹ des affaires publiques; ici, il s'entretenait avec les étrangers; ailleurs, les philosophes tantôt enseignaient leur doctrine, tantôt conféraient avec leurs disciples: ces lieux étaient tout à la fois la scène des plaisirs et des affaires. Il y avait dans ces mœurs quelque chose de simple et de populaire, et qui ressemble peu aux nôtres, je l'avoue; mais cependant quels hommes en général que les Athéniens; quelles lois! quelle police! quelle valeur! quelle discipline! quelle perfection dans toutes les sciences et dans tous les arts! quelle politesse dans le commerce ordinaire² et dans le langage!

L'HOMME INUTILE

Que faire d'*Égésippe* qui demande un emploi! Le mettra-t-on dans les finances ou dans les troupes? Cela est indifférent, et il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide: car il est aussi capable de manier de l'argent ou de dresser des comptes que de porter les armes. Il est propre à tout, disent ses amis: ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre; ou, en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plupart des hommes, occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement, dans un âge plus avancé, qu'il leur

¹ Délibérer = examiner en soi-même ou avec d'autres, — *a delibera, a chibzui*. — **Syn.** Délibérer, opiner, voter. *Délibérer*, discuter les raisons pour ou contre; *opiner*, dire son avis en le motivant; *voter*, donner son suffrage (= *votul său*).

² Quelle politesse dans le commerce ordinaire = dans les relations habituelles de tous les jours. — **Syn.** Affabilité, civilité, politesse. *L'affabilité* (= *blândețea, omenia*) est dans l'air, les gestes: la *civilité* (= *omeniea, politețea*), dans les discours; la *politesse* est dans les manières.

suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la république soit engagée à les placer ou à les secourir; et ils profitent rarement de cette leçon si importante, que les hommes devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études et par leur travail, que la république elle-même eût besoin de leur industrie et de leurs lumières; qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice, et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre très dignes de quelque emploi; le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE GRANDEUR

Celui qui, logé chez soi dans un palais avec deux appartements pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol, n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui, pour conserver une taille fine, s'abstient du vin et ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre ni tempérant; et d'un troisième qui, importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achète son repos, et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection.

La fausse grandeur est farouche et inaccessible: comme elle sent son faible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire; elle se laisse toucher

et manier¹, elle ne perd rien à être vue de près; plus on la connaît, plus on l'admire: elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir; elle rit, joue et badine, mais avec dignité; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue; son caractère est noble et facile, elle inspire le respect² et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands, et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même: il tend³ à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur; il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur, et pour mériter ses soins et ses désirs; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple; mais les hommes ne l'accordent guère, et il s'en passe.

Celui-là est bon, qui fait du bien aux autres: s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendraient à croître; et s'il en meurt, sa

¹ Manier = au figuré: gouverner, conduire; au propre = toucher à pleines mains. — **Syn. Manier, toucher.** Au propre: on *touche* par toutes les parties du corps et de toutes les façons; on ne *manie* qu'avec la main et à pleines mains. Au figuré: toucher = émouvoir, faire impression sur le cœur, sur l'esprit. *Manier* = se servir adroitement: *manier le princeau*; parler avec facilité et agrément: il *manie* bien la parole; traiter: *manier* un sujet. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**).

² Prononcez: *le respe-k-et la confiance*.

³ Prononcez: *il ten-t-à*.

vertu ne saurait aller plus loin: elle est héroïque elle est parfaite.

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT

Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable: la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

Amas d'épithètes, mauvaises louanges; ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter.

Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne; on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant; il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps sans la connaître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord et sans efforts.

Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle¹ vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier².

¹ Qu'elle. Voyez page 85 note 1.

² D'ouvrier = d'homme habile en son métier. — On dit même d'un ouvrage parfait qu'il porte la *marque de l'ouvrier*. Fait de main „d'ouvrier“ ne se dit plus aujourd'hui; il faut: de main „de maître“.

LE DISEUR DE „PHÉBUS“.

Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas²; vous plairait-il de recommencer? J'y suis moins encore. Je devine enfin: vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous: „Il fait froid?“ Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites: „il pleut, il neige“.

Vous me trouvez bon visage et vous désirez de³ m'en féliciter; dites: „je vous trouve bon visage“. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourrait en dire autant! Qu'importe, Acis? est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de phébus; vous ne vous en défiez point⁴, et je vais vous jeter dans l'étonnement; une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout: il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres; voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme. ou vous entrez dans cette chambre; je vous tire par votre habit et je vous dis à l'oreille: ne songez pas à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit; peut-être alors croira-t-on que vous en avez.

(De la société et de la conversation).

¹ Phébus = galimatias prétentieux. — Syn. Galimatias, phébus. Le *galimatias* est un langage obscur qu'on ne saurait comprendre; le *phébus* est un langage trop recherché dont le brillant signifie ou semble signifier quelque chose.

² Je n'y suis pas = je ne comprends pas, je ne devine pas.

³ Vous désirez de. *De* est de trop; on le supprime aujourd'hui après le verbe *désirer*.

⁴ Vous ne vous en défiez point. Se défier d'une chose = se mettre en garde contre elle, la soupçonner, s'en douter,

LES PAYSANS SOUS L'ANCIEN RÉGIME

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

LES GRANDS ET LE PEUPLE

Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paraît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal; un grand ne veut faire aucun bien, et est capable de grands maux: l'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles; l'autre y joint les pernicieuses. Là se montrent ingénûment la grossièreté et la franchise; ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme. Celui-là a un bon fond, et n'a point de dehors; ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter? Je ne balance pas: je veux être peuple.

M^{ME} DE SÉVIGNÉ

(1626—1696)

Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, naquit à Paris en 1626. Ses lettres, et surtout celles qu'elle adressait à sa fille, madame de Grignan, sont tout ce que la littérature française a de plus parfait dans le genre épistolaire.

LE PROCÈS DE FOUQUET ¹

Lettre à M. de Pomponne

(Novembre à décembre 1661.)

Aujourd'hui lundi, 17^e novembre, M. Fouquet a été pour la seconde fois sur la sellette ²; il s'est assis sans

¹ En 1661, Fouquet, surintendant des finances, fut arrêté par ordre de Louis XIV. On l'accusa de dilapidation et de concussion. Jugé et condamné par une commission composée de ses ennemis, il fut enfermé dans la forteresse de Pignerol, où il mourut après 19 ans de captivité. Pendant que Fouquet se trouvait à l'apogée de sa puissance, il protégeait La Fontaine à qui il fit une pension, à la condition que l'immortel fabuliste donnerait des pièces de vers en guise de quittances. La Fontaine resta fidèle à son bienfaiteur; dans son *Élégie aux Nymphes de Vaux* (= nom d'un château situé près de Melun et bâti par Fouquet) il eut le courage de solliciter la clémence de Louis XIV.

² Sellette (pron. *céléte*) = petit siège de bois où l'on faisait asseoir un accusé, quand on l'interrogeait pour le juger.— Tenir quelqu'un sur la sellette = le questionner pour tirer de lui un secret (Fam.).

façon. comme l'autre fois. M. le chancelier a recommencé à lui dire de lever la main: il a répondu qu'il avait déjà dit les raisons qui l'empêchaient de prêter le serment. Là-dessus M. le chancelier s'est jeté dans de grands discours, pour faire voir le pouvoir légitime de la chambre que le roi avait établie.

M. Fouquet a répondu que souvent on faisait des choses par autorité, que quelquefois on ne trouvait pas justes quand on y avait fait réflexion.

M. le chancelier a interrompu: „Comment! vous dites donc que le roi abuse de sa puissance?“ M. Fouquet a répondu: „C'est vous qui le dites, monsieur, et non pas moi; ce n'est point ma pensée, et j'admire qu'en l'état où je suis, vous me vouliez faire une affaire avec le roi. Mais, monsieur, vous savez bien vous-même qu'on peut être surpris. Quand vous signez un arrêt, vous le croyez juste; le lendemain vous le cassez: vous voyez qu'on peut changer d'avis et d'opinion. — Mais cependant, a dit M. le chancelier, quoique vous ne reconnaissiez pas la chambre, vous lui répondez, vous lui présentez des requêtes, et vous voilà sur la sellette. — Il est vrai, monsieur, a-t-il répondu, j'y suis; mais je n'y suis pas par ma volonté, on m'y mène; il y a une puissance à laquelle il faut obéir, et c'est une mortification que Dieu me fait souffrir, et que je reçois de sa main: peut-être pouvait-on bien me l'épargner, après les services que j'ai rendus, et les charges que j'ai eu l'honneur d'exercer“.

(1^{er} décembre.) Il y a deux jours que tout le monde croyait que l'on voulait tirer l'affaire de M. Fouquet en longueur; présentement ce n'est plus la même chose, c'est le contraire: on presse extraordinairement les interrogations. Ce matin M. le chancelier a pris son papier, et a lu, comme une liste, dix chefs d'accusation, sur quoi il ne donnait pas le loisir ¹ de répondre. M. Fouquet a dit: „Mon-

¹ *Il ne donnait pas le loisir de répondre = le temps de répondre.*

sieur, je ne prétends point tirer les choses en longueur; mais je vous supplie de me donner loisir de répondre: vous m'interrogez, et il semble que vous ne vouliez pas écouter ma réponse; il m'est important que je parle. Il y a plusieurs articles qu'il faut que j'éclaircisse, et il est juste que je réponde sur tous ceux qui sont dans mon procès". Il a donc fallu l'entendre, contre le gré¹ des malintentionnés; car il est certain qu'ils ne sauraient souffrir qu'il se défende si bien. Il a fort bien répondu sur tous les chefs²: on continuera de suite; et la chose ira si vite, que je crois que les interrogations finiront cette semaine. Je viens de souper à l'hôtel de Nevers; nous avons bien causé, la maîtresse du logis et moi, sur ce chapitre. Nous sommes dans des inquiétudes qu'il n'y a que vous qui puissiez comprendre; car je viens de recevoir votre lettre, elle vaut mieux que tout ce que je puis jamais écrire. Vous mettez ma modestie à une trop grande épreuve, en me mandant de quelle manière je suis avec vous et avec notre cher solitaire. Il me semble que je le vois, et que je l'entends dire ce que vous me mandez³. Je suis au désespoir que ce ne soit pas moi qui aie dit: *La métamorphose de Pierrot en Tartuffe*⁴. Cela est si naturellement dit, que si j'avais autant d'esprit que vous m'en croyez, je l'aurais trouvé au bout de ma plume.

(2 décembre.) Notre cher et malheureux ami a parlé deux heures ce matin, mais si admirablement que plusieurs n'ont pu s'empêcher de l'admirer. M. Renard entre autres

¹ Contre le gré = contre la volonté, contre le désir, — *impotriça dorinței*.

² Sur tous les chefs = chefs d'accusation, — *capetele de acusare*.

³ Ce que vous me mandez = ce que vous me faites savoir (par lettres), ce que vous m'écrivez.

⁴ La métamorphose de Pierrot en Tartuffe. *Pierrot* est le sobriquet (= *porecla*) du chancelier Séguier qui s'appelait *Pierre*. *Pierrot* est le nom du personnage comique dans la pantomime (= *Păcală*). *Tartuffe* = hypocrite.

a dit : „Il faut avouer que cet homme est incomparable; il n'a jamais si bien parlé dans le parlement; il se possède mieux qu'il n'a jamais fait.“ C'était encore sur les six millions et sur ses dépenses. Il n'y a rien d'admirable comme tout ce qu'il a dit là-dessus. Je vous écrirai jeudi et vendredi, qui seront les deux derniers jours de l'interrogation, et je continuerai encore jusques au bout. Dieu veuille que ma dernière lettre vous apprenne la chose du monde que je souhaite le plus ardemment! Adieu, mon cher monsieur; priez notre solitaire de prier Dieu pour notre pauvre ami.

(18 décembre.) Tout le monde s'intéresse dans cette grande affaire. On ne parle d'autre chose; on raisonne, on tire des conséquences, on compte sur ses doigts; on espère, on s'attendrit, on peste, on craint, on hait, on admire, on est triste, on est accablé; enfin, mon pauvre monsieur, c'est une chose extraordinaire que l'état où l'on est présentement; mais c'est une chose divine que la résignation et la fermeté de notre cher malheureux. Il sait tous les jours ce qui se passe, et tous les jours il faudrait faire des volumes à sa louange. . .

(Samedi, 20 décembre.) Louez Dieu, monsieur, et le remerciez: notre pauvre ami est sauvé. Je suis si aise que je suis hors de moi.

(Dimanche au soir.) Je mourais de peur qu'un autre que moi vous eût donné le plaisir d'apprendre la bonne nouvelle. Mon courrier n'avait pas fait une grande diligence. Enfin il est arrivé le premier, à ce qu'il m'a dit. Mon Dieu! que cette nouvelle vous a été sensible et douce et que les moments qui délivrent tout d'un coup le cœur et l'esprit d'une si terrible peine font sentir un inconcevable plaisir! De longtemps je ne serai remise de la joie que j'eus hier: tout de bon¹, elle était trop complète: j'avais peine à la soutenir. Le pauvre homme apprit cette bonne nouvelle par l'air, peu de moments après, et je ne

¹ Tout de bon = *sérieusement*.

doute point qu'il ne l'ait sentie dans toute son étendue. Ce matin le roi a envoyé le chevalier du guet à M^{mes} Fouquet leur commander de s'en aller toutes deux à Montluçon en Auvergne, et le jeune Fouquet à Joinville en Champagne. La bonne femme a mandé au roi qu'elle avait soixante et douze ans; qu'elle suppliait Sa Majesté de lui donner son dernier fils, pour l'assister sur la fin de sa vie, qui apparemment ne serait pas longue. Pour le prisonnier il n'a point encore su son arrêt; on dit que demain on le fait conduire à Pignerol; car le roi change l'exil en prison. Mais gardez-vous bien de rien rabattre de votre joie pour tout ce procédé: la mienne est augmentée, s'il se peut, et me fait bien mieux voir la grandeur de notre victoire. Je vous manderai fidèlement la suite de cette histoire; elle est curieuse...

(Lundi au soir.) A onze heures, il y avait un carrosse prêt, où M. Fouquet est entré avec quatre hommes. M. d'Artagnan à cheval avec cinquante mousquetaires. Il le conduira jusques à Pignerol, où il le laissera en prison sous la conduite d'un nommé Saint-Mars, qui est fort honnête homme, et qui prendra cinquante soldats pour le garder... Voilà une grande rigueur. *Tantæne animis cælestibus iræ* ¹?

Mais non, ce n'est point de si haut que cela vient. De telles vengeances rudes et basses ne sauraient partir d'un cœur comme celui de notre maître. On se sert de son nom, et on le profane, comme vous voyez. Je vous manderai la suite: il y aurait bien à causer sur tout cela; mais il est impossible par lettres.

¹ *Tantæne animis cælestibus iræ*,—tant de grande colère (de courroux) peut-il exister dans les âmes divines (c'est-à-dire: dans l'âme du roi?).

LE MARIAGE DE LAUZUN

Lettre à M. de Coulanges.

15^e décembre (1670).

Je m'en vais vous mander¹ la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que l'on ne peut pas croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie M^{me} de Rohan et M^{me} d'Hauterive; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue², une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la: je vous la donne en trois³. Jetez-vous votre langue aux chiens⁴?

¹ Je m'en vais vous mander=je m'en vais vous annoncer.

² Avoir la berlue=juger mal des choses; voir mal (Fam.) — *a fi orbit, a fi legat la ochi, a avea pohoeli pe ochi.*

³ Je vous le donne en trois=je vous le donne (à deviner) en trois (fois).—Cette expression tire son origine d'un jeu d'enfants (jeu de **cache-tue**) qui fait partie des jeux de **devinettes**.—Un enfant donne à un autre enfant habituellement trois et, par exception, quatre, huit, dix, et même plus d'objets à nommer jusqu'à ce qu'il devine ce que le premier tient caché, soit dans la chambre, soit dans sa main, soit dans sa poche (la cache-tue est donc **tue**). Si l'enfant n'a pas deviné l'objet caché (ou l'endroit dans la chambre où l'objet est caché) après avoir énuméré les quatre ou les dix objets, il a perdu au jeu. L'expression: je vous le donne en dix, en cent, en mille, contient naturellement un défi.

⁴ Jetez-vous votre langue aux chiens? = renoncez-vous à deviner la chose?

Eh bien! il faut donc vous la dire: M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. M^{me} de Coulanges dit: „Voilà qui est bien difficile à deviner; c'est M^{me} de la Vallière. — Point du tout, madame.—C'est donc M^{lle} de Retz ¹?—Point du tout: vous êtes bien provinciale!—Vraiment nous sommes bien bêtes! dites-vous: cest M^{lle} Colbert.—Encore moins. — C'est assurément M^{lle} de Créquy — Vous n'y êtes pas; il faut donc à la fin vous le dire: il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de... mademoiselle... devinez le nom: il épouse Mademoiselle, ma foi! par ma foi! ma foi jurée! Mademoiselle, la grande Mademoiselle ²... Mademoiselle, fille du feu Monsieur; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV; M^{lle} d'Eu, M^{lle} de Dombes, M^{lle} de Montpensier, M^{elle} d'Orléans; Mademoiselle, cousine germaine du roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur.

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous; adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

¹ Prononcez *Rès* ou *Ré*.

² *Mademoiselle*, employé absolument, désignait la fille aînée de *Monsieur*, frère du roi, ou la première princesse du sang, tant qu'elle était fille.

UN MADRIGAL DE LOUIS XIV

Lettre à M. de Pomponne.

Lundi 1^{re} décembre (1664).

Il faut que je vous conte une petite historiette qui est très vraie, et qui vous divertira¹. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comme il s'y faut prendre². Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Gramont: „Monsieur la maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons.“ Le maréchal, après avoir lu, dit au roi: „Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu.“ Le roi se mit à rire, et lui dit: „N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom,—Oh bien! dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. — Ah! sire, quelle trahison! Que Votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le maréchal; les

¹ Divertir = récréer, réjouir. — **Syn. Divertir, amuser, distraire.** *Amuser*, occuper légèrement l'esprit; *distraire*, détourner l'esprit de ce qui l'occupait. — **Divertissement, Amusement, distraction.** *L'amusement* est une sorte d'occupation, ordinairement agréable et facile, mais dont le résultat est sans utilité. Le *divertissement* a quelque chose de plus vif, de plus attachant, de plus complet que *l'amusement*; il renferme constamment une idée de contentement, de joie partagée, que ne comprend pas le mot *amusement*. Quand au mot *distraction*, il représente une chose qui a un but d'utilité. La *distraction* est nécessaire à l'intelligence lassée par une attention continue ou obsédée par quelque idée persistante, et au corps fatigué par un travail long et pénible. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**.)

premiers sentiments sont toujours les plus naturels. Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fit là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

LES BOIS COUPÉS

Lettre à M^{me} de Grignan

A Nantes, lundi au soir, 27^o mai (1680).

Je fus hier au Buron, j'en revins le soir; je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre: il y avait les plus vieux bois du monde; mon fils, dans son dernier voyage, lui a donné les derniers coups de cognée. Il a encore voulu vendre un petit bouquet qui faisait une assez grande beauté¹; tout cela est pitoyable: il en a rapporté quatre cents pistoles², dont il n'eut pas un sou un mois après. Il est impossible de comprendre ce qu'il fait, ni ce que son voyage de Bretagne lui a coûté, quoiqu'il eût renvoyé ses laquais et son cocher, à Paris. Il trouve l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter: toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre: c'est un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fantaisie: mais sa main est un creuset qui fond l'argent. Ma bonne, il faut que vous essuyiez tout ceci. Toutes ces dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux sylvains³ qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux

¹ Qui faisait une assez grande beauté = qui était du plus bel effet.

² Pistole = monnaie de compte qui valait deux livres (francs).

³ Dryades = nymphes des bois, *driade*.

établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annonçaient, par leurs funestes cris, les malheurs de tous les hommes, tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur; et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où était Clorinde ¹? Ce lieu était un *luogo d'incanto*², s'il en fut jamais: j'en revins donc toute triste; le souper que me donna le premier président et sa femme ne fut point capable de me réjouir. Je suis ravie de m'en aller dans mes bois; j'en trouverai au moins aux Rochers qui ne sont point abattus. Voilà, ma bonne, toutes les inutilités que je puis vous mander aujourd'hui.

¹) Comme celui où était Clorinde (= amazone des Sarrasins, héroïne du poème épique „La Jérusalem délivrée“ par le Tasse = *Torquato Tasso*) Allusion à la forêt enchantée du XIII-ème chant. — Tancrède découvre un vaste et spacieux terrain qui s'élève en amphithéâtre, et au milieu duquel paraît un orgueilleux cyprès semblable à une pyramide:

*Alfine un largo spazio in forma scorge
D'anfiteatro; e non è pianta in esso,
Salvo che nel suo mezzo altero sorge,
Quasi eccelsa piramide, un cipresso.*

Tancrede tire son épée et de toute sa force il frappe le cyprès. C'est alors qu'une voix lui crie: Je fus Clorinde; je ne suis pas la seule qui habite cet arbre funeste:

*Clorinda fui: nè sol qui spirto umano
Albergo in questa pianta rozza e dura.*

L'arbre dont parle M-me de Sévigné n'était donc pas un chêne.

² Luogo d'incanto (ital.) = lieu, endroit enchanté, *loc fermecat*.

BOSSUET

(1627—1704)

Jacques-Bénigne Bossuet naquit à Dijon¹ en 1627. Il est le plus grand orateur catholique et l'un des plus grands prosateurs français. Les œuvres principales : *les Sermons, les Oraisons funèbres, le Discours sur l'histoire universelle* etc.

LA BONTÉ

Loin de nous les héros sans humanité² ! Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires ; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui

¹ L'habitant de *Dijon* s'appelle *Dijonnais*.

² Humanité = bonté, sensibilité pour les maux d'autrui, *oménie, bunătate*. — **Syn. Bonté, humanité, sensibilité.** La *bonté* est dans le cœur ; *l'humanité*, dans la réflexion ; la *sensibilité*, dans l'organisation. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**).

vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix; et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société.

LA MORT DE MADAME¹

(Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans),

„Nous mourons tous, disait cette femme dont l'Écriture a loué la prudence au second livre des Rois, et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour“. En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots. Ils ne cessent de s'écouler; tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme, où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'océan avec les rivières les plus inconnues.

Considérez, messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu, qu'il

¹ On désignait par le mot *Madame*, sans y rien ajouter, la femme de *Monsieur*, frère du roi.

ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle: Madame se meurt! Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris: partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur¹, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète: „Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple, de douleur et d'étonnement“.

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise: *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam*: „Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais“. La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc! elle devait périr sitôt! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup.

¹ On appelait *Monsieur*, sans y rien ajouter, l'aîné des frères du roi.

Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait; avec quelles grâces, vous le savez: le soir, nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions, par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales...

Oui, Madame fut douce envers la mort, comme elle l'était envers tout le monde. Son grand cœur ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brava non plus avec fierté; contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble.

La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître; cette ombre de gloire va s'évanouir; et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job; avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places! Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature. Notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps; il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes.

IMAGE DE LA VIE

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche, marche ! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche, marche ! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs, cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires ; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarer : il faut marcher. On voudrait retourner en arrière ; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

LES RÉPUBLIQUES GRECQUES

Ce que la Grèce avait de plus grand était une politique ferme et prévoyante, qui savait abandonner, hasarder et défendre ce qu'il fallait ; et ce qui est plus grand

encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendait invincible.

Ce n'était pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'État qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé : les Grecs étaient instruits à se regarder, et à regarder leur famille, comme partie d'un plus grand corps, qui était le corps de l'État. Les pères nourrissaient leurs enfants dans cet esprit ; et les enfants apprenaient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune, à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de civilité ne signifiait pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen, qui se regarde toujours comme membre de l'État, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne.

Les Grecs, ainsi policés, peu à peu se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès¹, un Pythagore², un Pittacus³, un Lycurgue⁴, un Solon⁵, un Philolas⁶, et tant d'autres que l'histoire marque, empêchè-

¹ Thalès; philosophe grec, né à Milet (640—548) av. J.-C.)

² Pythagore, philosophe et mathématicien grec du VI^e siècle av. J.-C., né à Samos, fondateur de la secte des pythagoriciens, partisan de la métempsycose (= transmigration des âmes d'un corps dans un autre).

³ Pittacus, un des sept sages de la Grèce, né à Mytilène, célèbre comme guerrier, homme d'État, philosophe et poète; mort en 569 av. J.-C.

⁴ Lycurgue, personnage considéré par la tradition comme le législateur de Sparte.

⁵ Solon, un de sept sages de la Grèce, législateur d'Athènes (640—559 av. J.-C.)

⁶ Philolas (Philolaüs) philosophe pythagoricien, contemporain de Socrate.

rent que la liberté ne dégénérait en licence. Des lois simplement écrites, et en petit nombre, tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspirait était admirable. Car la liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne voulaient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés durant le temps de leur ministère, redevaient des particuliers qui ne gardaient d'autorité qu'autant que leur en donnait leur expérience. La loi était regardée comme la maîtresse : c'était elle qui établissait les magistrats, qui en réglait le pouvoir, et qui enfin châtiât leur mauvaise administration.

L'avantage que la Grèce tirait de son gouvernement était que les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduisaient en commun, et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie, pour conserver l'état de la Grèce, n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir par de bonnes raisons les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore ¹, Socrate ², Archytas ³, Platon ⁴, Xé-

¹ Anaxagore, philosophe grec, mort l'an 428 av. J.-C.

² Socrate, (468—399 av. J.-C.) illustre philosophe grec, fils du sculpteur grec Sophronisque. Il vivait dans la solitude et n'écrivait aucun livre; sa méthode d'enseignement était la conversation. Le grand mérite de ce philosophe est d'avoir conclu que la seule connaissance nécessaire aux hommes est celle de leurs devoirs.

³ Archytas (prononcez Arkitas), philosophe pythagoricien de Tarente (440—360 av. J.-C.)

⁴ Platon, (427—347 av. J.-C.), célèbre philosophe grec, disciple de Socrate, et maître d'Aristote. Sa philosophie est la plus haute expression de l'idéal.

nophon¹, Aristote², et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de philosophe; mais ceux qui étaient suivis étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier, et même la vie, à l'intérêt général et au salut de l'État; et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait, ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes? Les poètes mêmes, qui étaient dans les mains de tout le peuple, les instruisaient plus encore qu'ils ne les divertissaient. Le plus renommé des conquérants regardait Homère comme un maître qui lui apprenait à bien régner. Ce grand poète n'apprenait pas moins à bien obéir, et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poètes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grèce ainsi élevée regardait les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblables à celles des femmes, elle n'avait que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avait pour règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois et même des plus sacrées lui inspirait de l'horreur; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce étaient les barbares.

Cette haine était venue aux Grecs dès les premiers temps, et leur était devenue comme naturelle. Une des choses qui faisaient aimer la poésie d'Homère est qu'il chantait les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire les plai-

¹ Xénophon, (445-355 av. J.-C.). illustre historien, philosophe et général athénien.

² Aristote (384-322 av. J.-C.), célèbre philosophe grec, né à Stagire, en Macédoine; il fut le précepteur d'Alexandre le Grand.

sirs, les folles amours et la mollesse; du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal; Mercure avec l'éloquence; Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur; du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire l'art militaire, et la valeur conduite par esprit. La Grèce, depuis ce temps, avait toujours cru que l'intelligence et le vrai courage était son partage naturel. Elle ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguier; et, en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps et le véritable courage à une force insensée qui consistait seulement dans la multitude.

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre: car, parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie, comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuraient, avec les Grecs, un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Au reste, quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avait, même sous ses rois, une liberté qui ne convient guère à une monarchie réglée. Les rois n'avaient proprement que le commandement des armées, et l'autorité

de convoquer les assemblées légitimes, d'y proposer les affaires, de maintenir les lois et d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le dessein de réduire Rome en république, il augmenta dans un peuple déjà si libre, l'amour de la liberté; et de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux, quand ils l'eurent goûtée tout entière sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfants, qui s'étaient laissé entraîner aux sourdes pratiques¹ que les Tarquins faisaient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyait ce consul sévère immoler à la liberté sa propre famille! Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection. Les Romains, presque affamés, lui firent connaître, par leur fermeté, qu'ils voulaient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat; et Rome entière fit dire à ce roi puissant, qui venait de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevrait plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savaient si bien défendre.

La liberté leur était donc un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que, dans leurs commencements, et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux: au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre

¹ Aux sourdes pratiques = aux intrigues, aux menées sourdes, — *la uneltirele ascunse (tainice)*.

ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans, et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le sénat. Du reste, on les trouvait occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les allait quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine. Curius et Fabricius, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avaient que de la vaisselle de terre: et le premier, à qui les Samnites en offraient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'était point d'en avoir, mais de commander à qui en avait.

Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avaient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération durait encore pendant les guerres puniques. Dans la première, on voit Régulus, général des armées romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie adandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étaient méprisées: la modération et l'innocence des généraux romains faisaient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages

publics furent tels, que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole, bâti par Tarquin le Superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étaient dignes dès lors de la majesté du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple romain. Tout le reste répondait à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques même et les égouts de la ville, avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple? En un mot, tout ce qui servait au public, tout ce qui pouvait donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisait avec profusion autant que le temps le pouvait permettre. L'épargne régnait seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentait ses revenus et rendait ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui était le meilleur économiste, et prenait le plus sur lui-même¹, s'estimait le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Tout tendait plutôt à l'autre excès: je veux dire, à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avaient-elles naturellement quelque chose, non seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

.....
 Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire,

¹ Et prenait le plus sur lui-même = et s'imposait le plus de privations possible.

la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'État la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés; mais il faut lui aider à les former: ce qui les forme, ce qui les achève¹, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend notre noblesse si fière dans les combats, et si hardie dans les entreprises? c'est l'opinion reçue dès l'enfance, et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade lui-même, et n'est plus digne de voir le jour.

Tous les Romains étaient nourris dans ces sentiments, et le peuple disputait avec la noblesse à qui agirait le plus par ces vigoureuses maximes. Durant les bons temps de Rome, l'enfance même était exercée par les travaux: on n'y entendait parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain. Il fallait aller à la guerre quand la république l'ordonnait, et là travailler sans cesse, camper hiver et été, obéir sans résistance, mourir ou vaincre. Les pères qui n'élevaient pas leurs enfants dans ces maximes, et comme il fallait pour les rendre capables de servir l'État, étaient appelés en justice par les magistrats, et jugés coupables d'un attentat envers le public.

Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres; et si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard; mais c'est que l'État romain, constitué de la manière, que nous avons vu, était, pour ainsi parler, du tempérament qui devait être le plus fécond en héros.

¹ Ce qui les achève = ce qui les perfectionne.

FÉNELON

(1651—1715)

François de Salignac de la Motte-Fénelon naquit au château *Fénelon*, en Quercy, en 1651. Ses œuvres principales: *Télémaque*, *Fables*, *Dialogues*, *Lettre à l'Académie*.

LA FUITE DU TEMPS

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fis! mon cher fils: toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclosée; tu te verras changer insensiblement; les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe: il ne t'en restera qu'un triste souvenir; la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir et te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paraît éloigné. Hélas! tu te trompes,

mon fils: il se hâte, le voilà qui arrive; ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi: et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier âpre et rude de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans cet heureux séjour de la paix.

LES GRECS ET LES ROMAINS

L'honneur et la bonne conscience sont au-dessus des plaisirs grossiers. Par de tels sentiments, les anciens Romains avaient appris à leurs enfants à mépriser leur corps, et à le sacrifier pour donner à l'âme le plaisir de la vertu et de la gloire. Chez eux ce n'étaient pas seulement les personnes d'une naissance distinguée, c'était le peuple entier qui était tempérant¹, désintéressé, plein de mépris pour la vie, uniquement sensible à l'honneur et à la sagesse. Quand je parle des anciens Romains, j'entends ceux qui ont vécu avant que l'accroissement de leur empire eût altéré la simplicité de leurs mœurs.

Avant les Romains, les Grecs, dans les bons temps de leurs républiques, nourrissaient leurs enfants dans le mépris du faste et de la mollesse: ils leur apprenaient à n'estimer que la gloire; à vouloir, non pas posséder les richesses, mais vaincre les rois qui les possédaient; à croire qu'on ne peut se rendre heureux que par la vertu. Cet

¹ Tempérant, = qui a la vertu de la tempérance = sobriété. — **Syn. Sobre, frugal, tempérant.** *Frugal*, qui est content de ce que la nature veut et lui offre; *sobre*, modéré dans le boire, dans le manger; *tempérant* ne se dit que des plaisirs physiques. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'Appendice).

esprit s'était si fortement établi dans ces républiques, qu'elles ont fait des choses incroyables, selon ces maximes si contraires à celles de tous les autres peuples.

LA FRANCE EN 1694

(Lettre au roi Louis XIV.)

Vos peuples, que vous deviez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes et les campagnes se dépeuplent, tous les métiers languissent, et ne nourrissent plus les ouvriers. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'aumône et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provisions. Les magistrats sont avilis et épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret ¹, ne vit que de lettres d'État ². Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent.

C'est vous-même, sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras: car tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant, sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, et qui le serait, en effet, si les conseils des flatteurs ne l'avaient point empoisonné. Le peuple même (il faut tout dire), qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent

¹ La noblesse, dont tout le bien est en décret. *Décret* = ordonnance d'un magistrat portant prise de corps ou saisie de biens, — *nobilimea a cărei avere e în mâna creditorilor*.

² Ne vit que de lettres d'État (=actes qui s'expédient dans la chancellerie au nom du prince, — *trăește numai din mila, din darurile regelui*).

plus: il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition ¹ s'allume de toutes parts. Ils croient que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. Si le roi, dit-on, avait un cœur de père pour ses peuples, ne mettrait-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain et à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière qui causent la guerre? Quelle réponse à cela, sire?...

Mais pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, et vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit. Parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'être réduit de rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire, qui endurecit votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre repos, que la conservation de vos peuples, qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine; enfin, que votre salut éternel, incompatible avec cette idole de gloire.

Voilà, sire, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur les yeux; vous vous flattez sur des succès journaliers, qui ne décident rien, et vous n'envisagez point d'une vue générale le gros des affaires, qui tombe insensiblement sans ressource. Pendant que vous prenez, dans un rude combat, le champ de bataille et le canon de l'ennemi, pendant que vous forcez les places, vous ne songez pas que vous combattez sur un terrain qui s'enfoncé sous vos pieds, et que vous allez tomber malgré vos victoires.

¹ Sédition = révolte, soulèvement contre le puissance légitime. — **Syn. Sédition, émeute, révolte, insurrection.** L'*émeute* est un mouvement populaire momentané; elle devient *sédition*, si quelque chef la dirige, puis *révolte* lorsqu'elle passe aux violences, aux voies de fait; l'*insurrection* a un motif plus grave: c'est l'effort que fait un peuple conquis ou esclave pour rompre ses fers.

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE

Télémaque explique les questions laissées par Minos¹ dans le livre de ses lois.

(Télémaque était le fils de Pénélope et d'Ulysse, roi d'Ithaque. Il était encore enfant lorsque son père partit en guerre contre Troie. Devenu plus âgé, il résolut de partir pour le trouver et s'embarqua, conduit par Minerve qui avait pris la figure de Mentor, ami d'Ulysse. Après un voyage plein d'aventures, Télémaque retourne en Ithaque et trouve son père dans la maison du vieil Eumène, gardien fidèle de ses troupeaux).

Les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avait établis juges du peuple et gardes des lois, nous assemblèrent.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de Minos, Tous ces vieillards le baisèrent avec respect; car ils disent qu'après les dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les lois destinées à les rendre bons, sages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les lois pour gouverner les peuples, doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. C'est la loi, et non pas l'homme, qui doit régner. Tel est le discours de ces sages. Ensuite, celui qui présidait proposa trois questions qui devaient être décidées par les maximes de Minos.

La première question fut de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'était un roi qui avait sur son peuple un empire absolu, et qui était victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'était un homme si riche, qu'il pouvait contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'était un homme qui ne

¹ Minos, fils de Jupiter et d'Europe, roi de Crète et premier législateur des Crétois; après la mort il devint l'un des juges de l'enfer. (Mythologie).

se mariait point, et qui voyageait pendant toute sa vie en divers pays, sans être jamais assujéti aux lois d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'était un barbare, qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, était indépendant de toute police et de tout besoin. D'autres crurent que c'était un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude il jouissait plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'était un homme mourant, parce que la mort le délivrait de tout, et que tous les hommes ensemble n'avaient plus aucun pouvoir sur lui. Quand mon rang¹ fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avais pas oublié ce que Mentor m'avait dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très libre, pourvu qu'on craigne les dieux, et qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir n'est soumis qu'aux dieux et à sa raison. Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fut précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes: quel est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disait ce qui lui venait dans l'esprit. L'un disait: C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disait: C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenaient que c'est un homme qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos², qui dit: Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on

¹ Mon rang = mon tour.

² L'île de Lesbos (aujourd'hui Mytilène) sur la côte d'Asie, riche en vins renommés.

augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée se récria, on applaudit, et chacun crut que ce sage Lesbien remporterait le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables ; il est doublement malheureux par son aveuglement ; ne connaissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir ; il craint même de le connaître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions ; il ne connaît point ses devoirs ; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu. Il est malheureux et digne de l'être. Son malheur augmente tous les jours ; il court à sa perte, et les dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avais vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarèrent que j'avais rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question, on demanda lequel des deux est préférable : d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre ; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre était préférable. A quoi sert, disaient-ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient ? Les ennemis le vaincront, et réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenaient, au contraire, que le roi pacifique serait meilleur, parce qu'il craindrait la guerre et l'éviterait par ses soins. D'autres disaient qu'un roi conquérant travaillerait à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, et qu'il rendrait ses sujets maîtres des autres nations ; au lieu qu'un roi pacifique les tiendrait dans une honteuse lâcheté.

On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi : Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la

guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi roi. Mais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre, à un roi sage, qui, sans savoir la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à ¹ la guerre voudrait toujours la faire; pour étendre sa domination et sa gloire propre, il ruinerait ses peuples. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son règne? D'ailleurs, les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres; les victorieux mêmes se dérèglent pendant ces temps de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troie; elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchants. Combien y a-t-il de scélérats qu'on punirait pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie. Il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin, et qui usurperait celui du voisin même, mais qui ne saurait ni labourer, ni semer, pour recueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement.

¹ Tourné à=adonné à, livré à, - *dedat la.*

Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes; c'est-à-dire qu'il n'est pas né pour troubler le bonheur de son peuple, en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis. Mais, s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment: Il est juste, modéré et commode¹ à l'égard de ses voisins; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler sa paix: il est fidèle dans ses alliances. Les alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain et ambitieux, tous les autres rois voisins, qui craignent ce voisin inquiet, et qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité², sa bonne foi, sa modération, le rendent l'arbitre de tous les États qui environnent le sien. Pendant que le roi entreprenant est odieux³ à tous les autres, et sans cesse exposé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au dehors. Ceux dont il jouit au dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je dois supposer qu'il gouverne par les plus sages lois. Il retranche le faste,

¹ Commode = d'une humeur facile, — *de un caracter îngăduitor, ușor de împăcat.*

² Probité = attachement sévère aux devoirs de la justice, de la morale, — *probitate.* — **Syn. Honnêteté, probité, intégrité.** L'honnêteté est la qualité d'une âme pénétrée de l'amour de l'ordre et de la décence (= *bunăcuviință*); la *probité* est la qualité de l'homme qui respecte scrupuleusement les droits d'autrui; l'*intégrité* (= *nemitarnicie, deplină cinste*) est la vertu constante de l'homme pur qui abhorre la corruption.

³ Odieux = haïssable, qui excite l'aversion, — *mârșav, urât.* — **Syn. Odieux, haïssable.** *Odieux*, dit plus que *haïssable* (= *de urât*). Les défauts rendent *haïssable*; les vices rendent *odieux*.

la mollesse et tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices; il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie: surtout il applique ses sujets à l'agriculture. Par là, il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé à la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimerait mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville; mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, et par une vertu que les mauvais succès mêmes ne peuvent abattre. D'ailleurs si le roi n'est point assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables; et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés; ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste; les dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre est un roi très-imparfait, puisqu'il ne sait pas remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis; mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre.

J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvaient goûter cet avis; car la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préfèrent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avais parlé comme Minos.

DÉMOCRITE¹ ET HÉRACLITE²

(Dialogues des morts)

DÉM. Je ne saurais m'acommoder d'une philosophie triste.

HÉR. Ni moi d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers, et qui ne déplaie.

DÉM. Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux: cela vous fera mal.

HÉR. Vous les prenez avec trop d'enjouement. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveuglé, si corrompu, si égaré?

DÉM. Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

HÉR. Mais enfin ce genre humain dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez; c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

DÉM. Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

HÉR. S'ils sont fous, vous n'êtes guère sage, ni bon,

¹ Démocrite, philosophe grec du V^{ème} siècle av. J.-C., riait constamment de la folie humaine.

² Héraclite, philosophe grec (540—580 av. J.-C.) que la bêtise humaine faisait pleurer.

de ne les pas plaindre et d'insulter à leur folie. D'ailleurs, qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux?

DEM. Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

HÉR. Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres, vous vous jetez dans une extrémité contraire qui n'est pas moins folle.

DEM. Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi si vous avez des larmes de reste¹; pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas? Répondez.

HÉR. Hélas! Ils ne le sont que trop! c'est ce qui m'afflige; nous convenons, vous et moi, en ce point, que les hommes ne suivent point la raison.

Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les aimer; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égarements. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme. Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri du malheureux qui a la jambe coupée; et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier qui a perdu la raison!

DEM. Celui qui a perdu une jambe est à plaindre en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre; mais celui qui perd la raison, la perd par sa faute.

HÉR. Eh! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux qui s'arracherait lui-même les yeux serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

¹ De reste = plus qu'il ne faut, plus qu'il n'est nécessaire, — *de prisos*.

DÉM. Accommodons-nous¹. Il y a de quoi nous justifier tous deux²; il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris; il est déplorable, et vous en pleurez; chacun le regarde à sa mode et suivant son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre; se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des insensés.

HÉR. Tout cela est vrai; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit; c'est n'aimer ni les hommes, ni la vertu qu'ils abandonnent.

MASSILLON

(1663—1742)

Jean-Baptiste Massillon naquit à *Hyères* en 1663. Il a été prêtre de la congrégation de *l'Oratoire*, puis évêque de *Clermont*. Son chef-d'œuvre: *le Petit Carême*.

L'AMBITION

Cette passion infortunée rend d'abord malheureux l'ambitieux qu'elle possède; elle l'avilit³ ensuite et le dégrade; enfin, elle le conduit à une fausse gloire par des moyens injustes qui lui font perdre la gloire véritable: tels sont les caractères honteux de l'ambition, de ce vice dont le monde honore les héros, et dont ils s'honorent si fort eux-mêmes.

¹ Accommodons-nous = entendons-nous.

² Tous deux = tous les deux.

³ L'avilit=le rend vil et méprisable, — *il injoseste*. — Syn. Abaisser, rabaïsser, humilier, ravalier. Les imperfections abaïssent, les défauts rabaïssent, les torts humiliant, les bassesses ravalent.

L'ambition rend malheureux celui qui en est possédé : l'ambitieux ne jouit de rien, ni de sa gloire, il la trouve obscure ; ni de ses places, il veut monter plus haut ; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance ; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même ; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents ; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille ; c'est un Aman¹, l'objet souvent des désirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux ; mais de plus elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir ! Il faut paraître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation, on encense et on adore l'idole qu'on méprise ; bassesse de lâcheté, il faut savoir essuyer² des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des grâces ; bassesse de dissimulation³ ; point de sentiments à soi, et ne penser que d'après les autres ; bassesse de dérèglement, devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres pour participer plus sûrement à leurs grâces ; enfin, bassesse même d'hypocrisie, emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir

¹ Aman (610 av. J.-C.) = favori et ministre d'Assuérus, roi des Perses.

² Essuyer = supporter, souffrir, *a îndură, a suferi*.

³ Dissimulation = action de dissimuler, c'est-à-dire de cacher, de ne pas laisser apercevoir ses sentiments, ses desseins. — **Syn. Dissimuler, cacher, déguiser.** On *cache* par un profond secret ce qu'on ne veut pas manifester ; on *dissimule* par une conduite réservée ce qu'on ne veut pas faire apercevoir ; on *déguise* par des apparences contraires ce qu'on veut dérober à la pénétration d'autrui. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**).

à l'ambition la religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée; ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes âmes: c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire: celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore; elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes: on reproche toujours vos bassesses à votre élévation; vos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées, et les titres de vos honneurs et de vos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais, dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens: il veut parvenir, et tout ce qui le mène là est la seule gloire qu'il cherche; il regarde ces vertus romaines, qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur et aux services, comme des vertus de romans et de théâtre; et croit que l'élévation des sentiments pouvait faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, mes frères, un ambitieux ne connaît de loi que celle qui le favorise; le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune: mauvais citoyen, la vérité ne lui paraît estimable qu'autant qu'elle lui est utile; le mérite qui entre en concurrence avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point: l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre; il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place; il sacrifie à ses ja-

lousies le salut de l'État: et il verrait avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes: inquiète, honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples; s'il aime mieux conquérir des provinces que régner sur les cœurs; s'il lui paraît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple; si le deuil et la désolation de ses sujets est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne; en un mot s'il n'est roi que pour le malheur des hommes, et que comme ce roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et des nations: grand Dieu! quel fléau pour la terre! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère¹, en leur donnant un tel maître!

Sa gloire sera toujours souillée de sang: quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront: on lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront

¹ Colère (du grec *cholera* = débordement de bile = *fiere*) = violente émotion de l'âme offensée, *mānie*. — **Syn. Courroux, colère, emportement.** La *colère* est une passion intérieure plus durable et qui se cache quelquefois; le *courroux* annonce de la supériorité et respire hautement la vengeance ou la punition; l'*emportement* est un mouvement de colère qui éclate et pass promptement.

des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance; son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois.

LA CONSCIENCE

Partout nous rendons hommage, par nos troubles et nos remords secrets, à la sainteté de la vertu, que nous violons¹; partout un fond d'ennui et de tristesse, inséparable du crime, nous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui nous était destiné sur la terre. Nous avons beau faire montre² d'une vaine intrépidité, la conscience criminelle se trahit toujours elle-même. Les terreurs cruelles marchent partout devant nous; la solitude nous trouble; les ténèbres nous alarment; nous croyons voir sortir de tous côtés les fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs secrètes de notre âme; des songes funestes nous remplissent d'images noires et sombres; et le crime, après lequel nous courons avec tant de goût, court ensuite après nous comme un vautour cruel, et s'attache à nous pour nous déchirer le cœur et nous punir du plaisir qu'il nous a lui-même donné.

¹ Violer = enfreindre, — *a violă, a călca*. — **Syn.** **Contrevenir, enfreindre, transgresser, violer.** *Contrevenir*, c'est agir contre les ordres, les réglemens; *enfreindre*, agir contre des lois, des engagements; *transgresser* (= *a călca o poruncă*), outrepasser les bornes prescrites par les lois; *violier*, agir contre les lois plus sacrées ou les droits les plus respectables.

² Nous avons beau faire montre = en vain faisons-nous étalage de . . . étalons-nous, — *în zădar arătăm, punem sub ochi, dăm la iveală; degeaba ne lăudăm cu . . .*

APPENDICE

EXERCICES D'APPLICATION

SYNONYMES

Page 39

Complaire, plaire.

Il ne dépend pas de nous de — à tout le monde; mais il y a des personnes auxquelles on est obligé de —. Le fils doit — à ses parents; l'élève, à ses maîtres.

Pour — aux puissants du jour l'homme vénal emploie tous les moyens parmi lesquels la flatterie tient le premier rang.

Par ses qualités propres et personnelles cet homme — au premier abord, bien qu'il ne soit jamais disposé à — à qui que ce soit.

Page 39

Davantage, plus.

On vous aimerait — si vous changiez de conduite; vos espiègeries vous empêchent de travailler — que les autres; et c'est dommage, car ayant — de moyens que vos camarades vous auriez pu l'emporter sur eux. Soyez donc — attentif, et travaillez —.

On vous attend à la maison, vous ne pouvez donc rester —.

Je vous ai dit tout ce que je savais, ne me demandez pas —.

Le père était savant, mais le fils l'est bien —.

Puisque *davantage* signifie encore *de plus*, par lequel de ces deux termes remplacerez-vous le tiret dans cette phrase de La Bruyère: *je veux qu'un homme soit bon et rien — ?*

Haine, inimitié.

Page 53

Il faut un cœur irrité et plein de fiel pour nourrir (*art. déf.*) — qui ne pardonne rien, étant basse et aveugle.

Malgré (*son, sa*) — il ne cesse de vous estimer et de vous rendre justice. Vous voyez donc qu'on trouve souvent de la noblesse dans (*art. déf.*) —; mais jamais on n'en trouve dans (*art. déf.*) — qui blâme tout dans les personnes et noircit jusqu'aux vertus.

Ce qui provient le plus souvent d'oppositions d'intérêts n'est pas (*art. déf.*) —, mais bien (*art. déf.*) —.

Il a (*art. déf.*) — des procès.

A cause de ses infamies, cet homme est devenu l'objet de (*art. déf.*) — de tous.

Il faut inspirer aux jeunes princes (*art. déf.*) — des flatteurs.

Les trois Horaces.

Page 57

(ACTE II, SCÈNE III)

Exposez en prose cette admirable scène où Corneille, d'une main de maître, trace vigoureusement le caractère du Romain Horace et celui de l'Albain Curiaque.

Appuyez surtout sur ces vers:

HORACE

*Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.*

.....
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.

.....
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

Et sur cette réponse de l'Albain:

Je vous connais encore et c'est ce qui me tue.

Mais cette âpre vertu ne m'était point connue:

Comme notre malheur, elle est au plus haut point:

Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

Lorsque Flavian leur apporte, à tous deux, la nouvelle que

Rome a choisi pour ses défenseurs les frères Horaces, et Albe, les frères Curiaces, Horace demeure calme. A partir de ce moment décisif, il n'est plus le beau-frère des Curiaces: il est Romain, et les Curiaces sont les ennemis de son pays qu'il s'agit de défendre à outrance.

*Avec une allegresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère.*

Voici la réponse de Curiaçe:

*Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur.*

Horace est inébranlable; son caractère est farouche, mais entier. Curiaçe sait être patriote sans cesser d'être homme sensible. Il n'oublie pas les liens qui l'unissent au frère de sa femme, et il plaint leur malheur commun.

Page 86

Appât, piège, embûche.

Il vous a fait bon accueil, c'est un — pour vous tromper. N'oubliez pas de mettre (*art. déf.*) — à l'hameçon si vous voulez attirer le poisson. C'est au moyen d'un — qu'on attire souvent dans un —.

L'entreprise secrète pour surprendre quelqu'un, dans le dessein de lui nuire, est (*art. indéf.*) — Il échappa aux — de son ennemi.

Le poisson a avalé (*art. déf.*) —. Le sel est un excellent — pour attirer les pigeons.

Tout ce qui attire en offrant une perspective d'intérêt, d'avantage quelconque, est (*art. indéf.*) —. Ce qui attire cet homme c'est (*art. déf.*) — du gain.

Page 110

Le misanthrope.

(ACTE I, SCÈNE II)

Oronte a eu la faiblesse de composer un sonnet médiocre. Il vient trouver Alceste et l'accable de mille flatteries. Dans quel but?.. Alceste est trop loyal, trop juste et trop sincère pour cacher sa pensée; et il dit vertement à Oronte qui l'agace:

Franchement, il (le sonnet) est bon à mettre au cabinet.

c'est-à-dire indigne de voir le jour et de recevoir les honneurs de l'impression.

Remarquez ce que dit Oronte à Alceste avant de lire son sonnet:

*L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.*

.....
*... L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.*

Opposez à ces paroles flatteuses ce que lui dit le même Oronte après la lecture et l'analyse du sonnet :

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

Toute cette scène amuse Philinte qui n'intervient que pour séparer les deux adversaires.

Dans la scène suivante (scène III) Philinte, après le départ d'Oronte, dit à Alceste :

*Hé bien, vous le voyez : pour être trop sincère
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire ;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...*

Persuader, convaincre.

Page 153

Persuasion et *conviction* sont deux mots qui expriment l'acquiescement de l'esprit à ce qui lui a été présenté comme vrai. Lorsque cet acquiescement est fondé sur des preuves d'une évidence irresistible, c'est la —. Mon ami ne pouvait croire telle chose ; je lui en ai donné tant de preuves qu'il en est profondément —. Pour juger tel cas, le juge ne se contente pas d'être — ; il faut le —. Il ne se prononcera en faveur ou en défaveur de quelqu'un que lorsqu'il sera —.

A Athènes, où subsistait le jugement par un jury très nombreux, il suffisait aux plaideurs de toucher et d'émouvoir l'assemblée, il suffisait donc de —. La — n'est pas susceptible de plus ou de moins ; on est — ou on ne l'est pas. La — au contraire, peut être plus ou moins forte. Qu'est-ce que la certitude que l'on a de la vérité d'un fait, d'un principe ? — C'est la —. L'éloquence a pour but ordinaire la —. On dit d'un homme éloquent qui sait s'adresser au cœur de ceux qui l'écoutent : il a la — sur les lèvres. Je me — aisément ce que je désire ; je suis quelquefois très fâché d'être — de ce que je me refusais à croire. Tu t'es rendu à l'évidence, te voilà donc —.

La bonne opinion que vous avez de cet homme suffit pour vous — qu'il ne vous trompe pas. Mais en êtes-vous — ? Vos raisons ne s'adressent qu'au cœur ; vous m'avez — mais non pas —.

Agir sans aucune vue intéressée, c'est agir par —. L'équité défend de voir un coupable dans un accusé; mais si le juge est — de la culpabilité de ce dernier, on aura beau le déterminer à croire le contraire, c'est à dire à le —, l'accusé sera condamné.

amem

Émouvoir, toucher.

Page 180

Ce qui — excite la sensibilité; ce qui — excite une passion. L'orateur a pour objet de —, et il emploie les moyens de —. Ce qui ne me — pas ne peut pas me —. Pour — l'âme, il faut la —. Lorsque je vois passer dans la rue un pauvre malheureux je suis — de pitié. Pour vous attendrir, pour vous gagner, votre maître cherche à vous —. L'action de — s'étend donc plus loin que celle de —. Ce qui vous —, vous —. Si vous êtes —, vous avez été —.

Traduisez ces phrases roumaines en français. *Acest om de bine a știut, cu vorba-i caldă și sinceră, să ne — inimele așa încât am rămas cu toții —. Ca să-mi — inima, trebuie mai întâiu să știi să mi-o —. Ceea ce nu mă — nu mă poate —. Care este scopul oratorului când se adresează mulțimei? Să o —. Dar ce mijloace întrebunțează el pentru aceasta? — El întrebunțează toate mijloacele că, mai întâiu, să-o — s'o înduioșeze (l'attendir), s'o câștige.*

Page 195

Dessein, projet.

Le *dessein* c'est l'intention de faire quelque chose; le *projet*, c'est l'entreprise, l'arrangement de moyens pour l'exécution d'un dessein. On fait des — pour l'avenir; on forme des — pour le temps présent.

Le — est plus vague; le — plus déterminé Le — d'un avare est de s'enrichir; son — est d'amasser. Il est venu chez moi dans un bon —. A quel — êtes-vous assemblés ici? C'est pour combiner le — que nous avons formé il y a quelque temps. Il était parti dans le —, avec le, — d'aller vous voir; vous a-t-il trouvé?

B 5

fiba

291

205

Page 201

Manier, toucher.

Il y a du danger à — ce qui est fragile. On — une étoffe pour connaître si elle a du corps ou de la force. Pour savoir si une colonne est de marbre ou de bois on la —. Le boulanger — la pâte. Ce jeune peintre — admirablement le pinceau. On dit en parlant d'un homme qui sait gouverner les esprits: il — les esprits.

Il a le caractère difficile; on ne le — pas comme on veut. La cire se — mieux que la terre. Ce peuple ne se — pas facilement.

Page 212

Divertir, amuser, distraire. Divertissement, amusement, distraction.

Quand il est seul il se — comme il peut pour passer le temps. Tandis que vous cherchez à vous — à des riens, nous autres nous lisons Jules Verne, ce qui nous — grandement. Je ne puis lire une heure de suite, on vient me — à tous moments. Vos — sont frivoles; tout ce qui peut dissiper votre ennui vous est agréable; pourquoi perdez-vous votre temps sans aucune utilité ni pour vous ni pour les autres? Nous travaillons, et pendant les vacances on nous emmène à la campagne pour nous —.

Page 215

Bonté, humanité, sensibilité.

Il faut avoir renoncé à toute — pour rester insensible au spectacle de cette misère. Chaque fois que vous vous adressez à votre ami pour vous assister, pour vous rendre service, il vous Comble de —. Vos — pour moi ne sortiront jamais de ma mémoire. Il se laisse tous les jours tromper par son trop de —. La disposition intérieure qui fait qu'on est vivement affecté par le bien et par le mal, par le beau et par le laid, c'est la —. Cet homme est d'une grande — pour les misères d'autrui. Sa — sur le point d'honneur est extrême. Ce qui manque à cet homme, ce sont les sentiments de pitié, de tendresse: il est privé de —. Celui qui a de la compassion pour les malheurs des autres est plein de —.

Page 229

Sobre, frugal, tempérant.

On dit d'un homme tempérant dans le boire et le manger: il est — comme un chameau. L'homme qui se contente de peu, de ce que le besoin strict exige, est —. Si vous vous contentez de mets simples et communs, vous êtes un homme —. Celui qui évite tout excès est —. La *sobriété* est opposée à la voracité; la *frugalité*, à la gourmandise; la *tempérance*, à l'excès, ainsi qu'à la sensualité dans le manger et le boire.

Ce n'est que par rapport aux aliments et au sens propre qu'on dit: *frugal* et *frugalité*; mais jamais figurément, dans le sens de retenue, de discrétion, de modération. Vous ne direz donc jamais,

en parlant d'un homme qui use de la parole avec modération : cet homme est —, mais bien, — en paroles. Il mène une vie —. Ce qui rend l'homme — c'est la vertu. L'homme — est celui qui règle ses appétits suivant la droite raison.

Page 241

Cacher, dissimuler, déguiser.

Ses dehors séduisants — une âme basse et cupide. Il a toujours le soin de — sa pensée. N'ayez jamais rien de — pour vos amis. On dit de quelqu'un qui a de bonnes qualités et qui ne les produit pas : c'est un trésor —. Craignez cet homme, car il — sa perfidie sous les dehors de l'amitié; il dit toujours le contraire de la vérité : il — ses sentiments. Que fait celui qui parle avec un son de voix différent de sa voix naturelle ? Il — sa voix. Que fait celui qui écrit en formant ses caractères autrement qu'il n'a l'habitude ? Il — son écriture. Les passions se — autant qu'elles peuvent aux yeux des autres. Je sais que mon ami souffre, mais il a l'habileté de — sa douleur. Ne pas s'avouer une chose à soi-même, ne pas la reconnaître, c'est se la — à soi-même. Vous n'avez pas besoin de — vos craintes, puisque je les connais.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES

VERBES IRRÉGULIERS

A

- Absoudre**, *a iertă, a desvinovăți, a spălă (de o învinuire)*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: j'absous, tu absous, il absout, n. absolvons, v. absolvez, ils absolvent. — *Imparfait*: j'absolvais. *Pas de passé défini*. — *Futur*: j'absoudrai. — *Cond.*: j'absoudrais. — *Impératif*: absous, absolvons. — *Subj.*: que j'absolve. — *Pas d'imp. du subj.* — *Part. prés.*: absolvant. — *Part. pas.*: absous, absoute.
- Accourir**, *a alergă (către)*; comme **courir**.
- Accroître**, *a mări, a adăogi, a spori*, comme **croître**. Au part. pas.: *accru*, sans accent circonflexe.
- Accueillir**, *a primi (pe cineva)* comme **cueillir**.
- Acquérir**, *a dobândi (talente, glorie, etc.)*; 2^e conj. — *Ind. prés.* j'acquiers, tu acquiers, il acquiert, nous acquérons, vous acquérez, ils acquièrent. — *Imparf.*: j'acquerais. *Passé défini*: j'acquis. — *Futur*: j'acquerrai (avec deux r). — *Cond.*: j'acquerrais. — *Impératif*: acquiers, acquérons, acquérez. — *Subj.*: que j'acquière, que nous acquierions.
- Imparf. du subj.*: que j'acquiesse. — *Part. passé*: acquis, acquise.
- Aller**, *a merge, a se duce, a umblă*; 1^{re} conj. *Ind. prés.*: je vais, tu vas, il va, nous allons, vous allez, ils vont. *Imparf.*: j'allais. — *Passé défini*: j'allai. — *Futur*: j'irai. — *Cond.*: j'irais. — *Impératif*: va (vas-y), allons, allez. — *Subj.*: que j'aïlle, que nous allions, qu'ils aillent. — *Imparf.*: que j'allasse. — *Part. prés.*: allant. — *Part. passé*: allé, allée.
- Ainsi se conjugue: *s'en aller, a se duce, a părăsi, a muri*. Aux temps composés on se sert de l'auxiliaire être que l'on place entre *en* et *allé*. Ainsi l'on dit: je m'en suis allé; à l'impératif on dit: *va-t'en*.
- Apparaître**, *a se ivi, a se arăta, a se iți, a se năzări, a apărea*; comme **paraître**.
- Appartenir**, *a apurține, a ține de... a fi a...*; comme **tenir**.
- Apprendre**, *a învăța, a aște*; comme **prendre**.
- Assaillir**, *a da asalt*; 2^e conj. — *Ind. prés.*: J'assaille, nous

assaillons. — *Imparf.*: j'assailais. — *Pas. déf.*: j'assailis. — *Futur*: j'assailirai. — *Cond.*: j'assailirais. — *Impératif*: assaille. assaillons. — *Subj. prés.*: que j'assaille. — *Subj. imparfait*: que j'assailisse. — *Part. prés.*: assaillant. — *Part. passé*: assailli, assaillie.

Asseoir et **S'asseoir**, *a se așeză*, fig. *a stabili*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: j'assieds, tu assieds, il assied, nous asseyons, vous asseyez, ils asseyent. — *Imp.*: j'asseyerai. — *Pas. déf.*: j'assis. — *Futur*: j'assiérai ou j'as-

seyerai. — *Cond.*: j'assiérais ou j'asseyerai. — *Impératif*: assieds-toi, asseyons-nous, asseyez-vous. — *Subj.*: que j'asseye, que nous asseyons. — *Imparf.*: que j'assisse. — *Participe prés.*: asseyant. — *Part. passé*: assis, assise.

On dit aussi: j'assois, tu assois, il assoit, ils assoient. — j'assoirais, — assois, — que j'assoie.

Atteindre, *a ajunge*, *a atinge*, *a lovi*, *a reuși*; fig. *a vătămă*; comme **peindre**.

B

Battre, *a bate* (*inimicul, monede, măsură, în retragere, cărțile de joc*), *a tăcui*; 4^e conj. *Ind. prés.*: je bats, tu bats, il bat, nous battons, vous battez, ils battent. — *Imparfait*: je battais. — *Passé défini*: je battis. — *Futur*: je battrai — *Cond.*: je battrais. — *Impératif*: bats, battons, battez — *Subj.*: que je batte. — *Imparfait*: que je battisse. — *Part. passé*: battu, battue.

Bénir, *a binecuvântă*, *a sfinți*: 2^e conj; se conjugue régulièrement sur *finir*. Au participe passé, il fait *bénit*, *bénite* lorsqu'il s'agit d'un objet consacré par un prêtre: du pain *bénit* (*anaforă*), de l'eau *bénite* (*aghiasmă*). — Il fait *béni*, *bénié*, dans tous les autres cas: des enfants *bénis* par leur père, *copii binecuvântați de tatăl lor*.

Boire, *a bea*, *a suge*, *a se îmbăta*: 4^e conj. — *Ind. prés.*: je bois, tu bois, il boit, nous buvons, vous buvez, ils boivent. — *Imparf.*: je buvais. — *Pas. déf.*: je bus. — *Futur*: je boirai — *Cond.*: je boirais. — *Impératif*: bois, buvons,

buvez. — *Subj.*: que je boive que tu boives, qu'il boive que nous buvions, que vous buviez, qu'ils boivent. — *Imparfait*: que je busse. — *Participe présent*: buvant. — *Part. passé*: bu, bue.

Bouillir, *a fierbe*: 2^e conj. — *Ind. prés.*: je bous, tu bous, il bout, nous bouillons, vous bouillez, ils bouillent. — *Imparfait*: je bouillis. — *Futur*: je buuillirai. — *Cond.*: je bouillirais. — *Impératif*: bous, bouillons, bouillez. — *Subj.*: que je bouille, que tu bouilles, qu'il bouille, que nous bouillions, que vous bouilliez, qu'ils bouillent. — *Imparfait*: que je bouillisse. — *Participe prés.*: bouillant. — *Part. passé*: bouilli, bouillie.

Braire, *a sbiera* (*măgarii*); 4^e conj. — *Ind. prés.*: il braît. — *Imparfait*: il brayait. — *Futur*: il braira. — *Cond.*: il brairait. — *Subj.*: qu'il braie. — *Participe présent*: brayant.

Bruire, *a face șgomot*, *a fiși*, *a foșni*, 4^e conj. — On dit seulement: bruire, il bruit, il bruyait, il bruirait.

C

- Ceindre**, *a încinge*; comme **peindre**.
- Choir**, *a cădea*; 3^e conj. usité seulement à l'*Infinitif* et au *participe passé*: chu.
- Clore**, *a închide, a astupă, a împrejmuî*; fig. *a termina, a încheia*; 4^e conj., n'est usité qu'aux temps suivants:—*Ind. prés.*: je clos, tu clos, il clot, sans *pluriel*.—*Futur*: je clorai.—*Cond.*: je clorais.—*Impératif*: clos.—*Subj.*: que je close.—*Part. pas.*: clos, close.
- Complaire**, *a face pe plac*; comme **plaire**.
- Comprendre**, *a înțelege, a coprinde, a pricepe*; comme **prendre**.
- Conclure**, *a termina, a încheia, a conchide, a hotări*; 4^e conj.—*Ind. prés.*: je conclus, tu conclus, il conclut, nous concluons, vous concluez.—*Imparfait*: je concluais.—*Passé déf.*: je conclus.—*Futur*: je conclurai.—*Cond.*: je conclurais.—*Impératif*: je conclus, concluons, concluez.—*Subj.*: que je conclue, que tu conclues, qu'il conclue, que nous concluions, que vous concluiez, qu'ils concluent.—*Imparfait*: que je conclusse.—*Part. prés.*: concluant, —*Part. passé*: conclu, conclue.
- Conduire**, *a conduce, a mână, a întovărăși, a dirige, a comanda, a guvernă*; comme **déduire**.
- Confire**, *a zaharisi, a mură*; 4^e conj.—*Indicatif prés.*: je confis, tu confis, il confit, nous confisons, vous confisez, ils confisent.—*Imparf.*: je confisais.—*Pas. déf.*: je confis.—*Futur*: je confirai.—*Cond.*: je confirais.—*Impér.*: confis.—*Subj. présent*: que je confise.—*Imp.*: que je confisse.—*Part. passé*: confit, confite.
- Connaître**, *a cunoaște, a ști*: comme **paraître**.
- Conquérir**, *a cuceri*; comme **acquérir**.
- Construire**, *a construi, a clădi, a zidi*; comme **déduire**.
- Contraindre**, *a constrânge, a obliga, a sili, a silnici, a jenă*; comme **craindre**.
- Contredire**, *a contrazice, a se împotrivi*.—*Ind. présent*: je contredis, nous contredisons, vous contredisez, ils contredisent. Le reste se conjugue comme **dire**.
- Contrefaire**, *a contraface, a imită, a falsifica, a deghiză*; comme **faire**.
- Coudre**, *a coase*; 4^e conj.—*Ind. prés.*: je couds, tu couds, il coud, nous cousons, vous cousez, ils cousent.—*Imparf.*: je cousais.—*Pas. déf.*: je cousis.—*Futur*: je coudrai.—*Cond.*: je coudrais.—*Impér.*: couds, cousons, cousez.—*Subj.*: que je couse, que nous cousions.—*Imparf.*: que je cousisse, que nous cousissions.—*Part. prés.*: cousant.—*Part. passé*: cousu, cousue.
- Courir**, *a fugi, a alergă, a circula, a curge*; autrefois **courre**; 2^e conj. *Ind. présent*: je cours, tu cours, il court, nous courons, vous courez, ils courent.—*Imparf.*: je courais.—*Pas. déf.*: je courus.—*Futur*: je courrai (avec deux r).—*Cond.*: je courrais.—*Impér.*: cours, courons, courez.—*Subj.*: que je coure, que tu coures, qu'il coure, que nous courions, que vous couriez, qu'ils courent.—*Imparf.*: que je courusse, que nous courussions.—*Part. prés.*: courant.—*Part. passé*: couru, courue.
- Couvrir**, *a acoperi, a înveli*; fig. *a apăra*; comme **ouvrir**.
- Craindre**, *a teme, a se teme*; 4^e

conj. — *Ind. prés.*: je crains, tu crains, il craint, nous craignons, vous craignez, ils craignent. — *Imparf.*: je craignais. — *Pas. déf.*: je craignis. — *Futur*: je craindrai. — *Cond.*: je craindrais. — *Impér.*: crains, craignons, craignez. — *Subj. prés.*: que je craigne, etc. — *Imparf.*: que je craignisse. — *Part. prés.*: craignant. — *Part. passé*: craint, crainte.

Le verbe *craindre* et ses analogues terminés en *aindre*, *eindre*, *oindre*, comme *peindre*, *joindre*, changent leur radical *crain*, *pein*, *join*, en *craign*, *peign*, *joign*, lorsque la terminaison commence par une voyelle: il *joint*, ils *joignent*; tu *crain*, il *craignit*.

Croire, *a crede, a socoti, a'si inchipui*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je crois, tu crois, il croit, nous croyons, v. croyez, ils croient. — *Imparf.*: je croyais. — *Pas. déf.*: je crus. — *Futur*: je croirai. — *Cond.*: je croirais. — *Imp.*: crois, croyons, croyez. — *Subj.*: que je croie, que tu croies, qu'il croie, que nous croyions, que vous croyiez, qu'ils croient. — *Imparf.*: que

je crusse. — *Part. prés.*: croyant. — *Part. passé*: cru, crue. **Croître**, *a crește, a mări*; 4^e conj. *Indic. prés.*: je crois, tu crois, il croît, nous croissons, ils croissent. — *Imparf.*: je croisais. — *Pas. déf.*: je crus. — *Futur*: je croîtrai. — *Cond.*: je croitrais. — *Imp.*: crois, croissons, croissez. — *Subj.*: que je croisse. — *Imparf.*: que je crusse. — *Part. prés.*: croissant. — *Part. passé*: crû (avec un accent circonflexe).

Cueillir, *a culege, a adună*; autrefois *cueiller*, 2^e conj. — *Ind. prés.*: je cueille, n. cueillons, v. cueillez. — *Imparfait*: je cueillais, nous cueillions. *Pas. déf.*: je cueillis. — *Futur*: je cueillerai. — *Impér.*: cueille, cueillons, cueillez. — *Subj.*: que je cueille. — *Imparf.*: que je cueillisse. — *Part. présent*: cueillant. — *Part. pas.*: cueilli, cueillie.

Ce verbe se conjugue sur *aimer*, excepté au présent de l'infinitif, au passé défini et au participe passé (*cueillir*, je cueillis, cueilli, ie).

Cuire, *a coace, a fierbe, a arde*; comme *déduire*.

D

Déchoir, *a decădea, a scăpăti*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: je déchois, tu déchois, il déchoit, nous déchoyons, vous déchoyez, ils déchoient. — *Imparf.*: je déchoyais. — *Pas. déf.*: je déchus. — *Futur*: je décherrai ou je déchoirai. — *Cond.*: je décherrais ou je déchoirai. — *Impératif*: déchois, déchoyons, déchoyez. — *Subj. prés.*: que je déchoie, que tu déchoies, que nous déchoyons, que vous déchoyez, qu'ils déchoient. — *Imparf.*: que je déchusse. *Point de participe prés.* — *Part. passé*: déchu, déchue.

Découvrir, *a descoperi, a descvălui, a destăinuți, a iscodi, (cu înțele de: a născoci)*; comme *ouvrir*.

Décrire, *a descrie, a presentă, a încondeia, (în sens rău)*; comme *écrire*.

Décroître, *a descresțe, a se micșoră, a se împuțina, a scădea*; comme *croître*. Au participe passé, *décru*, sans accent circonflexe.

Déduire, *a deduce*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je déduis, nous déduisons. — *Imparf.*: je déduisais. — *Pas. défini*: je déduisis. — *Futur*: je déduirai. — *Cond.*: je déduirais. — *Impér.*:

déduis, déduisons, déduisez.

— *Subj. présent*: que je déduise.— *Imparf.*: que je déduisisse.— *Part. prés.*: déduisant.— *Part. passé*: déduit, déduite.

Défaillir, *a slăbi din puteri, a leșină*, comme *faillir*, excepté au futur: je défailirai.

Défaire, *a desface*, fig. *a birui*; comme *faire*.

Démentir, *a desminți*; comme *mentir*.

Déplaire, *a displace*; comme *plaire*.

Desservir. *a ridică masa, a sluji (la biserică)* fig, *a face rău cuiva*; comme *servir*.

Détruire, *a distruge, a năruî, a dărâma*, comme *déduire*.

Dévêtir, *a se desbrăcă*; comme *vêtir*.

Devoir, *a datori, a trebui*; 3^e conj.—*Ind. prés.*: je dois, tu dois, il doit, nous devons, vous devez, ils doivent.—*Imparf.*: je devais.—*Pas. déf.*: je dus.—*Futur*: je devrai.—*Cond.*: je devrais.—*Impér.*: dois, devons, devez — *Subj.*: que je doive.—*Imparf.*: que je dusse.— *Part. prés.*: devant. —

Part. passé: dû (avec un accent circonflexe), due.

Dire, *a zice, a spune*; 4^e conj.

— *Ind. prés.*: je dis, nous disons, vous dites, ils disent.—

Imparf.: je disais.—*Pas. défini*: je dis.—*Futur*: je dirai.

— *Cond.*: je dirais.—*Impér.*: dis, disons, dites.—*Subj.*: que

je dise.—*Imparf.*: que je disse.—*Part. prés.*: disant.—

Part. passé: dit, dite.

Disparaître, *a dispărea, a pieri, a se stinge*; comme *paraître*.

Dissoudre, *a disolvă*, fig, *a rupe*; comme *absoudre*.

Distraire, *a sustrage*, fig, *a distraje, a face neatent*; comme *traire*.

Dormir, *a dormi*, fig, *a nu se sinchisi*; 2^e conj.—*Ind. prés.*:

je dors, tu dors, il dort, nous dormons, vous dormez, ils dorment. —

Imparf.: je dormais.—*Pas. déf.*: je dormis.

— *Futur*: je dormirai.—*Cond.*: je dormirais.—

Impér.: dors, dormons, dormez. — *Subj.*:

que je dorme.—*Imparf.*: que je dormisse. — *Part. prés.*:

dormant, — *Part. pas.*: dormi.

E

Échoir, *a se întâmpla, a se cădea, a avea hărăzit* (voyez *choir*); 3^e conj. Temps usités:

Ind. prés.: il échoit.—*Passé déf.*: j'échus.—*Futur*: j'échoirai.—

Cond.: j'échoirais.—*Imparf. du subj.*: que j'échusse.

— *Part. prés.*: échéant.—*Part. passé*: échu, échue.

Éclore, *a îmboboci, a eși, a eși din găoace*; comme *clore*.

Écrire, *a scrie*; 4^e conj.—*Ind. prés.*: j'écris, tu écris, il écrit,

nous écrivons, vous écrivez, ils écrivent.—*Imparfait*: j'écrivais.—

Passé défini: j'écrivis.—*Futur*: j'écrirai.—

Cond.: j'écrirais.—*Impératif*: écris, écrivons, écrivez.—

Subj.: que j'écrive.—*Imparf.*:

que j'écrivisse.—*Part. prés.*: écrivant. — *Part. pas.*: écrit, écrite.

Élire, *a alege*; comme *lire*.

Émouvoir, *a mișcă, a înduplecă*; comme *mouvoir*.

Endormir, *a dormi*, fig, *a fura mințile, a plictisi, a liniști*; comme *dormir*.

Enduire, *a întinde un strat de...* comme *déduire*.

Enfreindre, *a înfrânge, a călca, a se abate de la...*; comme

peindre.

Enfuir (s'), *a fugi, a o șterge*; comme *fuir*.

Enquérir (s'), *a cercetă*; comme *acquérir*.

Ensuiivre (s') *a urmă, a rezultă*; comme *suiivre*. Ne s'emploie

qu'à la troisième personne du singulier et du pluriel.

Entrevoir, *a întrevedea, a zări*, fig. *a prevedea*; comme voir.

Envoyer, *a trimite*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: j'envoie, nous envoyons. — *Imparf.*: j'envoyais, nous envoyions. — *Pas. déf.*: j'envoyai. — *Futur*: j'enverrai. — *Condit.*: j'enverrais. — *Impératif*: envoie, envoyons. —

Faillir, *a greși, a lipsi, a se înșelă, a fi la isprăvit*; 2^e conj. peu usité aux temps simples.

— *Ind. prés.*: je faux, tu faux, il faut, n. faillons, v. faillez, ils faillent. — *Imparf.*: je faillais, n. faillions. — *Pas. déf.*: je faillis. — *Futur*: je faudrai ou je faillirai. — *Condit.*: je faudrais, ou je faillirais. — *Subj. imparf.*: que je faillisse. — *Part. prés.*: faillant. — *Part. passé*: failli.

Faire, *a face*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je fais, nous faisons, vous faites, ils font. — *Imparf.*: je faisais. — *Pas. déf.*: je fis. — *Futur*: je ferai. — *Condit.*: je ferais. — *Impér.*: fais, faisons, faites. — *Subj. prés.*: que je fasse. — *Imparf.*: que je fisse. — *Part. prés.*: faisant. — *Part. passé*: fait, faite.

Falloir, *a trebui*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: il faut. — *Imparfait*: il fallait. — *Passé déf.*: il fallut. — *Point d'impératif*. — *Subj. prés.*: qu'il faille. — *Imparf.*: qu'il fallût. — *Point de part. présent*. — *Part. passé*: fallu (*sans féminin*).

Feindre, *a se preface*; comme peindre.

Frîre, *a frige*; 4^e conj. — Il est usité seulement au sing. du

Subj.: que j'envoie, que nous envoyions. — *Imparfait*: que j'envoyasse. — *Part. prés.*: envoyant. — *Part. passé*: envoyé, ée.

Éteindre, *a stinge*, fig. *a potoli*; comme peindre.

Étreindre, *a strânger legând; a strânger în brațe*; comme peindre.

Exclure, *a exclude, a îndepărtă, a scoate*; comme conclure.

F

présent de l'ind.: je fris, tu fris, il frit. — *Au futur*: je frirai, nous frirons. — A la deuxième pers. sing. de *l'Impératif*: fris. — et aux temps composés: j'ai frit, j'avais frit, etc. — Pour suppléer aux autres temps, on se sert du verbe *faire* et de *l'infinitif frîre*. Ainsi on dit: nous faisons frîre, vous faites frîre, etc.

Fleurir, *a înflori, a prospera*; 2^e conj. — Se conjugue régulièrement, lorsqu'il signifie *être en fleurs*. Il fait **florissant** au *part. prés.*: je florissais, à *l'Imparfait de l'Indicatif*, lorsqu'il signifie prospérer: Les arts florissaient en Italie.

Fuir, *a fugi, a trece, a curge*, 3^e conj. — *Ind. prés.*: je fuis, tu fuis, il fuit, nous fuyons, vous fuyez, ils fuient. — *Imparfait*: je fuyais, nous fuyions. — *Passé déf.*: je fus. — *Futur*: je fuirai. — *Condit.*: je fuirais. — *Subj.*: que je fuie, que tu fuies, qu'il fuie, que nous fuyions, que vous fuyiez, qu'ils fuient. — *Imparf.*: que je fusse, que tu fusses, que nous fuissions, que vous fussiez. — *Part. prés.*: fuyant. — *Part. passé*: fui, fuie.

G

Gésir, *a zace, a se află*; 2^e conj. — Ce verbe est usité seulement aux formes suivantes: il gît, nous gisons, vous gi-

sez, ils gisent. — Je gisais, nous gisions, vous gisiez, ils gisaient. Gisant.

H

Haïr, *a urî, a vrăjmăși, a pizmui*; 2^e conj. — Se conjugue régulièrement: prend un tréma à tous les temps, excepté aux trois personnes du singulier du présent de l'indi-

catif: *je hais, tu hais, il hait*; et à la deuxième personne du singulier de l'impératif: *hais*: (*Haissez, haïssons; nous haïssions, etc.*).

I

Inscrire, *a inscrie*: se conjugue comme **écrire**.

Instruire, *a instrui, a învăța*; se conjugue comme **déduire**.

Interdire, *a interzice, a opri, a argosi (un preot), a pune sub epitropie, a lua dreptu-*

rile civile; fig. a uimi, a zăpăci; *Ind. prés.*: j'interdis, nous interdisons, vous interdisez, ils interdisent. — *Imparf.*: interdis, interdisions, interdisez. — Le reste comme **dire**.

J

Joindre, *a alătura, a îmbina, a adăoga*, fig. *a uni, a sosi, a prinde*; 4^e conj. — *Indicatif prés.*: je joins, tu joins, il joint, nous joignons, vous joignez, ils joignent. — *Imparfait*: je joignais. — *Passé défini*: je joignis. — *Futur*: je

joindrai. — *Impératif*: joins, joignons, joignez. — *Subj. présent*: que je joigne, que nous joignons. — *Imparfait*: que je joignisse, que nous joignissions, que vous joignissiez. — *Part. prés.*: joignant. — *Part pas.*: joint, jointe.

L

Lire, *a ceti, a pătrunde (gândul cuiva)*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je lis, tu lis, il lit, nous lisons, vous lisez, ils lisent. — *Imparfait*: je lisais. — *Passé défini*: je lus. — *Futur*: je lirai. — *Cond.*: je lirais. — *Im-*

pératif: lis, lisons, lisez. — *Subj.*: que je lise. — *Imp.*: que je lusse. — *Part. prés.*: lisant. — *Participe passé*: lu, lue.

Luire, *a luci, a străluci*; se conjugue comme **déduire**.

M

Maudire, *a blestemà, a afurisi*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je maudis, nous maudissons, vous maudissez, ils maudissent. — *Imparf.*: je maudissais. — *Impér.*: maudissons, maudissez. — *Subj.*: que je maudisse. *Imp.*: que je maudisse. *Part. prés.*: maudissant. Le reste comme **dire**.

Médire, *a vorbi de rău, a huli*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: Je médis, vous médisez. — *Impér.*: médis, médisons, médisez. Le reste comme **dire**.

Mentir, *a minti*; 2^e conj. — *Ind. prés.*: je mens, tu mens, il ment, nous mentons, vous mentez, ils mentent. — *Imparfait*: je mentais. — *Passé déf.*: je mentis. — *Futur*: je mentirai. — *Cond.*: je mentirais. — *Impér.*: mens, mentons, mentez. — *Subj.*: que je mente. — *Imparfait*: que je mentisse. — *Participe prés.*: mentant. *Part. passé*: menti.

Mentir ne diffère de *finir* qu'en ce qu'il ne prend pas

la syllabe *iss* entre le radical et la terminaison.

Mettre, a pune, a așezà; 4^e conj.—*Ind. prés.*: je mets, tu mets, il met, nous mettons, vous mettez, ils mettent.—*Imparf.*: je mettais.—*Pas. défini.*: je mis.—*Futur.*: je mettrai.—*Cond.*: je mettrais.—*Impér.*: mets, mettons.—*Subj.*: que je mette.—*Imparf.*: que je misse, que nous missions.—*Part. prés.*: mettant.—*Part. passé.*: mis, mise.

Moudre, a măcina, a rășni; autrefois *mouldre*; 4^e conj.—*Ind. présent.*: je mouds, tu mouds, il moud, nous moulons, vous moulez, ils moulent.—*Imparf.*: je moulais.—*Pas. déf.*: je moulus.—*Futur.*: je moudrai.—*Cond.*: je moudrais.—*Impér.*: mouds, moulons, moulez.—*Subj.*: que je moule, que nous moulions.—*Imparf.*: que je moulusse.—*Part. présent.*: moulant.—*Part. passé.*: moulu, moulue.

Naître, a se naște, fig. a se iscà, a se trage, a începe; 4^e conj.—*Indicatif prés.*: je nais, tu nais, il naît, nous naissons, vous naissez, ils naissent.—*Imparf.*: je naissais.—*Passé déf.*: je naquis.—*Futur.*: je naîtrai.—*Cond.*: je naîtrais.—*Impér.*: nais.—*Subj.*: que je naisse.—*Imparf.*: que je naquisse.—*Part. prés.*: naissant.—*Part. passé.*: né, née.

Offrir, a îmbia, a oferi, a prezentă, a da; 2^e conj.—*Indic. prés.*: j'offre.—*Imparf.*: j'offrais.—*Passé déf.*: j'offris.—*Futur.*: j'offrirai.—*Impératif.*: offre, offrons, offrez.—*Subj.*: que j'offre.—*Imparfait.*: que j'offrisse.—*Participe présent.*: offrant.—*Part. pas.*: offert, offerte.—Se conjugue sur *aimer*, excepté au *pas. défini.*

Mourir, a muri; 2^e conj.—*Ind. prés.*: je meurs, nous mourons, ils meurent.—*Imparf.*: je mourais.—*Passé déf.*: je mourus.—*Futur.*: je mourrai (avec deux *r*).—*Cond.*: je mourrais.—*Impér.*: meurs, mourons, mourez.—*Subj. présent.*: que je meure, que tu meures, qu'il meure, que nous mourions, que vous mouriez, qu'ils meurent.—*Imparf.*: que je mourusse.—*Part. prés.*: mourant.—*Part. passé.*: mort, morte.

Mouvoir, a mișcă, a clinti; 3^e conj.—*Ind. prés.*: je meus, tu meus, il meut, nous mouvons, vous mouvez, ils meuvent.—*Imparf.*: je mouvais.—*Pas. déf.*: je mus.—*Futur.*: je mouvrai.—*Cond.*: je mouvrais.—*Impér.*: meus, mouvons, mouvez.—*Subj. prés.*: que je meuve.—*Imparf.*: que je musse.—*Part. présent.*: mouvant.—*Part. pas.*: mù (avec un accent circonflexe), mue.

N

Nuire, a strică cuiva, a vătămă pe cineva; 4^e conj.—*Indicatif prés.*: je nuis, tu nuis, il nuit, nous nuisons, vous nuisez, ils nuisent.—*Imparfait.*: je nuisais.—*Passé défini.*: je nuisis.—*Futur.*: je nuirai.—*Cond.*: je nuirais.—*Impér.*: nuis, nuisons.—*Subj.*: que je nuisisse.—*Part. présent.*: nuisant.—*Part. passé.*: nui, invariable.

O

Oindre, a unge, a mirui; se conjugue comme *joindre*.

Ouvrir, a deschide; 2^e conj.—*Ind. prés.*: j'ouvre, tu ouvres, nous ouvrons.—*Imparfait.*: j'ouvrais.—*Passé déf.*: j'ouvris.—*Futur.*: j'ouvrirai.—*Impér.*: ouvre, ouvrons, ouvrez.—*Subjonctif présent.*: que j'ouvre.—*Imparfait.*: que j'ouvrisse.—*Participe prés.*:

ouvrant. — *Participe passé*: ouvert, ouverte.

Se conjugue sur *aimer*, excepté au *passé défini*.

P

- Paître**, *a paște*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je pais, tu pais, il paît, nous paissions, vous paisez, ils paissent. — *Imparfait*: je paissais. — *Pas de Passé déf.* — *Futur*: je paîtrai. — *Cond.*: je paîtrais. — *Impér.*: pais, paissions, paisez. — *Subjonc.*: que je paise. — *Part. prés.*: paissant. — *Pas de Part. passé.*
- Paraître**, *a părea*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je parais, tu parais, il paraît, nous paraissions, etc. — *Imparf.*: je paraissais. — *Pas. déf.*: je parus. — *Pas. indéfini*: j'ai paru. — *Futur*: je paraîtrai. — *Cond.*: je paraîtrais. — *Impér.*: parais. — *Subj.*: que je paraisse. — *Imparfait*: que je parusse. — *Part. présent*: paraissant. — *Participe passé*: paru.
- Partir**, *a plecă, a porni, a începe*; 2^e conj. — *Ind. prés.*: je pars, tu pars, il part, nous partons. — *Imparf.*: je partais. — *Pas. déf.*: je partis. — *Futur*: je partirai. — *Cond.*: je partirais. — *Impér.*: pars, partons, partez. — *Subj.*: que je parte. — *Imparf.*: que je partisse. — *Part. prés.*: partant. — *Part. passé*: parti, partie. — *Partir* est régulier, mais il ne prend pas la syllabe *iss*.
- Peindre**, *a picta, a văpsi, a boi*; 4^e conj. — *Indic. présent*: je peins, tu peins, il peint, nous peignons, vous peignez, ils peignent. — *Imparf.*: je peignais. — *Pas. déf.*: je peignis. — *Futur*: je peindrai. — *Cond.*: je peindraï. — *Impér.*: peins, peignons, peignez. — *Subj.*: que je peigne, que nous peignons. — *Imparf. du subj.*: que je peignisse. — *Part. prés.*: peignant. — *Part. passé*: peint, peinte.
- Plaindre**, *a plânge, a regreta*; comme **craindre**.
- Plaire**, *a plăcea*; 4^e conj. — *Indicatif prés.*: je plais, nous plaisons. — *Imparf.*: je plaisais. — *Pas. défini*: je plus. — *Futur*: je plairai. — *Cond.*: je plairais. — *Impér.*: plais, plaisons, plaisez. — *Subj.*: que je plaise. — *Imparfait*: que je plusse. — *Part. prés.*: plaisant. — *Part. passé*: plu (*invar.*).
- Pleuvoir**, *a ploa*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: il pleut. — *Imparfait*: il pleuvait. — *Pas. déf.*: il plut. — *Futur*: il pleuvra. — *Cond.*: il pleuvrait. — *Subj.*: qu'il pleuve. — *Imparf.*: qu'il plût. — *Part. prés.*: pleuvant. — *Part. passé*: plu.
- Poindre**, *a se ivi, a se miji*, comme **joindre**.
- Poursuivre**, *a alerga după, a prigoni*; comme **suire**.
- Pouvoir**, *a vedea, a îngriji de cineva*; 3 conj. comme **voir**, excepté au *passé défini*: je pourvus. — au *Futur*: je pourvoirai — au *Cond.*: je pourvoirais, — à l'*Imparfait du subj.*: que je pourvusse.
- Pouvoir**, *a fi în stare, a putea*; 3^e conj. *Ind. prés.*: je puis ou je peux, tu peux, il peut, nous pouvons, vous pouvez, ils peuvent. — *Imparfait*: je pouvais. — *Passé déf.*: je pus. — *Futur*: je pourrai. — *Cond.*: je pourrais. — *Pas d'impératif*. — *Subj.*: que je puisse. — *Imparfait*: que je pusse. — *Part. présent*: pouvant. — *Participe passé*: pu.
- Prendre**, *a lua, a prinde*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je prends, tu prends, il prend, nous prenons, vous prenez, ils prennent. — *Imparf.*: je prenais. — *Pas. défini*: je pris. — *Futur*:

je prendrai.—*Cond.*: je prendrais.—*Impér.*: prends, prenez.—*Subj.*: que je prenne.—*Imparfait*: que je prisse.—*Part. prés.*: prenant.
Part. passé: pris, prise.
Prévaloir, *a prevalua, a birui*;

comme **valoir**, excepté au *prés. du subj.*: que je prévale, que tu prévaies, que nous prévalions, qu'ils prévalent.
Prévoir, *a prevedea*; comme **voir**, excepté au *futur*: je prévoirai.

R

Reconnaître, *a recunoaște*; comme **connaître**.
Recoudre, *a coase din nou*; comme **coudre**.
Recueillir, *a culege, a aduna, a primi în casă*; comme **cueillir**.
Redire, *a repetă, a destăinui*; comme **dire**.
Relire, *a reciti*; comme **lire**.
Reluire, *a luci, a sclipi*; comme **déduire**.
Re naïtre, *a renaște, a reapare*: comme **naître**.
Repaître, *a mânca* (vorbind de animale), comme **paître**. *Repaître* a le *passé défini*: je repus et le *participe passé*: repu.
Repartir, (partir de nouveau, *a pleca din nou*), comme **partir**. (*Repartir* = répliquer promptement est régulier).
Repentir (*se*), *a se căi, a se pocăi*; comme **mentir**.
Requérir, *a reclama* (înaintea justiției); comme **acquérir**.
Résoudre, *a resorbi* (medical), *a casă, a deslega* (o problemă).

etc.); 4^e conj.—*Ind. prés.*: je résous, tu résous, il résout, nous résolvons, vous résolvéz, ils résolvent. *Imparf.*: je résolvais. *Pas. déf.*: je résolus.—*Futur*: je résoudrai.—*Cond.*: je résoudrais.—*Impératif*: résous, résolvons.—*Subj.*: que je résolve.—*Imparfait*: que je résolusse.—*Part. prés.*: résolvant.—*Part. passé*: résolu, résolue.
Revêtir, *a îmbrăcă*; comme **vêtir**.
Revivre, *u însufleți, a înviașă*; comme **vivre**.
Revoir, *a revedea*; comme **voir**.
Rire, *a rîde, a glumi*; 4^e conj.—*Ind. prés.*: je ris.—*Imparf.*: je riais, nous riions, vous riiez.—*Pas. défini*: je ris.—*Futur*: je rirai.—*Cond.*: je rirais.—*Impér.*: ris.—*Subj.*: que je rie, que tu ries, qu'il rie, que nous riions, que vous riiez.—*Imparf.*: que je risse.—*Participe présent*: riant.—*Participe passé*: ri (pas de féminin).

S

Savoir, *a ști, a cunoaște, a putea*; 3^e conj.—*Ind. prés.*: je sais, tu sais, il sait, nous savons, vous savez, ils savent.—*Imparf.*: je savais.—*Passé défini*: je sus.—*Futur*: je saurai.—*Cond.*: je saurais.—*Impér.*: sache, sachez.—*Subj.*: que je sache.—*Imparf.*: que je susse, que n. sussions, *part. pas.*: su, sue.
Sentir, *a simți, a mirosi, a*

înțelege; 2^e conj.—*Ind. prés.*: je sens, nous sentons.—*Imparf.*: je sentais.—*Pas. déf.*: je sentis.—*Futur*: je sentirai.—*Cond.*: je sentirais.—*Impératif*: sens, sentons.—*Subj.*: que je sente.—*Imparfait*: que je sentisse.—*Part. présent*: sentant.—*Participe passé*: senti, sentie. *Sentir* est rég. mais ne prend pas *iss.*

Seoir, a şedea jos, a şedea bine, rău; 3^e conj. n'a d'usitées que les formes suivantes: *Ind. prés.*: je sieds, tu sieds, il sied, nous seyons, vous seyez, ils siéent. — *Imp.*: il seyait, ils seyaient. — *Futur*: il siéra, ils siéront. — *Subj. prés.*: qu'il siée, qu'ils siéent. *Part. prés.*: seyant.

Servir, a servi, a sluji; 2^e conj. *Ind. prés.*: je sers, tu sers, il sert, nous servons, vous servez, ils servent. — *Imparf.*: je servais. — *Pas. déf.*: je servis. — *Futur*: je servirai. — *Cond.*: je servirais. — *Impér.*: sers, servons. — *Subj.*: que je serve — *Imparf.*: que je serve. — *Part. passé*: servi, servie.

Sortir, a eşi; 2^e conj. — *Ind. prés.*: je sors, ils sort, nous sortons, vous sortez, ils sortent. — *Imparf.*: je sortais. — *Pas. déf.*: je sortis. — *Futur.*: je sortirai. — *Cond.*: je sortirais. — *Impér.*: sors, sortons. — *Subj.*: que je sorte. — *Imp.*: que je sortisse. — *Part. prés.*:

Taire, a ascunde, a nu spune; comme plaire.

Teindre, a boi, a văpsi; ; comme peindre.

Tenir, a ţine, a conţine, a luă; 2^e conj. — *Ind. prés.*: je tiens, tu tiens, il tient, nous tenons, vous tenez, ils tiennent. — *Imparf.*: je tenais. — *Passé déf.*: je tins. — *Futur*: je tiendrai. — *Cond.*: je tiendrais. — *Impér.*: tiens, tenons, tenez. — *Subjonctif*: que je tienne, que nous tenions, que vous teniez. — *Subj. imparf.*: que je tinsse. — *Participe prés.*:

sortant. — *Part. passé*: sorti, sortie.

Sortir est régulier, mais ne prend pas *iss*.

Souffrir, a suferi, a pătimi. Fig. a lăncezi; comme offrir.

Sourire, a suride, a zîmbi; comme rire.

Soustraire, a şterpeli, a şterge, a sfeterisi; comme traire.

Soutenir, a suţine, a sprijini; se conjugue comme tenir.

Suffire, a ajunge, a fi destul; comme déduire.

Suivre, a urmă, a însoţi, a urmări, a ţine de aproape; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je suis, tu suis, il suit, nous suivons, vous suivez, ils suivent. — *Imparf.*: je suivais. — *Futur*: je suivrai. — *Cond.*: je suivrais. — *Impér.*: suis, suivons. *Subj.*: que je suive — *Imparf.*: que je suivisse. — *Part. prés.*: suivant. — *Part. passé*: suivi, suivie.

Survivre, a supravieţui, (au sens propre comme au sens figuré); survivre à... Ce verbe se conjugue comme vivre.

T

tenant. — *Participe pas.*: tenu, tenue.

Traire, a mulge; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je traie, tu traie, il trait, nous trayons, vous trayez, il traitent. *Imparf.*: je trayais, nous trayions. — Point de *passé défini*. — *Futur*: je trairai. — *Cond.*: je traitrais. — *Impératif*: traie, trayons, trayez. — *Subj.*: que je traie, que nous trayions. — Point d'*imparf.* — *Part. prés.*: trayant. — *Part. pas.*: trait, traite.

Tressaillir, a tresări; se conjugue comme assaillir.

V

Vaincre, a învinge, a înfrânge, a întrece. a rămâne; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je vaincs, tu

vaincs, il vainc, nous vainquons, vous vainquez, ils vainquent. — *Imparfait*: je

vainquais. — *Pas. défini*: je vainquis. — *Futur*: je vaincrai. — *Cond.*: je vaincrais. — *Impératif*: vaincs, vainquons, vainquez. — *Subj.*: que je vainque, que tu vainques, que nous vainquions. — *Imparf.*: que je vainquisse. — *Part. prés.*: vainquant. — *Participe passé*: vaincu, vaincue.

Valoir, *a preŭi, a face*; 3^e conj. *Ind. prés.*: je vau, tu vau, il vaut, nous valons. — *Pas. déf.*: je valus. — *Futur*: je vaudrai. — *Cond.*: je vaudrais. *Impér.*: vau, valons, valez. — *Subj.*: que je vaille, que nous valions, qu'ils vaillent. — *Imparf.*: que je valusse. — *Part. prés.*: valant. — *Part. passé*: valu, value.

Venir, *a veni*; comme tenir.

Vêtir, *a înveșmântă, a îmbrăcă*, 2^e conj. — *Ind. prés.*: je vêts, tu vêts, il vêt, nous vêtons, vous vêtez, ils vêtent. — *Imparfait*: je vêtais. — *Pas. déf.*: je vêtis. — *Futur*: je vêtirai. *Cond.*: je vêtirais. — *Impér.*: vêts, vêtons, vêtez. — *Subj.*: que je vête. — *Imparf.*: que je vêtisse. — *Part. prés.*: vêtant. — *Participe passé*: vêtu, vêtue.

Vivre, *a trăi, a se hrăni*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je vis, nous vivons, — *Imparf.*: je vivais.

Pas. déf.: je vécus. — *Futur*: je vivrai. — *Cond.*: je vivrais. — *Impér.*: vis, vivons. *Subj.*: que je vécusse. — *Part. prés.*: vivant. — *Part. passé*: vécu (*invariable*).

Voir, *a vedeă, a fi martor, a privi*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: je vois, tu vois, il voit, nous voyons, vous voyez, ils voient. — *Imparf.*: je voyais. — *Pas. déf.*: je vis. — *Futur*: je verrai. — *Cond.*: je verrais. — *Impér.*: vois, voyons, voyez. — *Subj.*: que je voie, que tu voies, qu'il voie, que nous voyions, que vous voyiez, qu'ils voient. — *Imparf.*: que je visse. — *Participe présent*: voyant. — *Part. pas.*: vu, vue.

Vouloir, *a voi, a dori*; 3^e conj. — *Ind. présent*: je veux, tu veux, il veut, nous voulons, vous voulez, ils veulent. — *Imparf.*: je voulais. — *Passé défini*: je voulais. — *Futur*: je voudrai. — *Conditionnel*: je voudrais. — *Impér.*: veux ou veuille, veuillons, veuillez. — *Subjonctif*: que je veuille, que nous voulions, qu'ils veuillent. — *Imparf.*: que je voulusse, que tu voulusses, qu'il voulût, que nous voulussions, qu'ils voulussent. — *Participe présent*: voulant. — *Part. passé*: voulu, voulue.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Introduction	1
Résumé de l'histoire de la littérature française au XVII ^{ème} siècle	17
Règles sur la liaison	23
I. — Malherbe (1555—1628)	35
1. Consolation à M. du Perrier sur la mort de sa fille	35
2. Fragilité des grandeurs humaines	37
3. Le vieillard, son fils et l'âne	38
II. — Pascal (1622—1662)	39
1. Lutte de la violence et de la vérité	39
2. Le progrès	40
3. L'homme suspendu entre les deux infinis	43
4. Grandeur de l'homme	46
5. Puissance de l'imagination	47
6. Pensées diverses	49
III. — Corneille (1606—1684)	51
1. Les trois Horaces	51
2. Cinna	65
3. Le Cid	70
IV. — Racine (1639—1699)	83
1. Britannicus	83
2. Mithridate	97
3. Adieux de Mithridate mourant	100
V. — Molière (1622—1673)	102
1. Le Misanthrope	102
2. L'Avare	132
3. Le Tartuffe	136
4. Don Juan	142

	Page
V. — La Fontaine (1621—1695)	152
1. La langue	152
2. Utilité des fables	153
3. Le laboureur et ses enfants	155
4. Le lion et le rat	156
5. La colombe et la fourmi	156
6. La laitière et le pot au lait	157
7. Le chien qui lâche sa proie pour l'ombre	159
8. Les animaux malades de la peste	159
9. L'esprit des bêtes (Les deux rats, le renard et l'œuf)	162
10. L'homme et la couleuvre	165
11. Le loup et le chien	168
12. Le chêne et le roseau	170
13. Le corbeau voulant imiter l'aigle	171
14. L'ours et les deux compagnons	172
15. Le lion et le moucheron	174
16. Le renard et le bouc	176
17. Les membres et l'estomac	178
18. Le sage	179
VI. — Boileau (1636—1711)	180
1. Épître à Racine sur l'utilité des ennemis	180
2. L'Art poétique	183
3. Le lutrin	190
VII. — La Rochefoucauld (1613—1660)	193
Maximes	193
VIII. — La Bruyère (1645—1696)	198
1. Athènes	198
2. L'homme inutile	199
3. De la vraie et de la fausse grandeur	200
4. Des ouvrages de l'esprit	202
5. Le diseur de phébus	203
6. Les paysans sous l'ancien régime	204
7. Les grands et le peuple	204
XIX. — M^{me} de Sévigné (1626—1696)	205
1. Le procès de Fouquet	205
2. Le mariage de Lauzun	210
3. Un madrigal de Louis XIV	212
4. Les bois coupés	213
X. — Bossuet (1627—1704)	215

	Page
1. La bonté	215
2. La mort de Madame	216
3. Image de la vie	219
4. La république romaine	223
XI. — Fénelon (1651—1715)	228
1. La fuite du temps	228
2. Les Grecs et les Romains	229
3. La France en 1694	230
4. Les aventures de Télémaque	232
5. Démocrite et Héraclite	238
XII. — Massillon (1663—1742)	240
1. L'ambition	240
2. La conscience	244
— Appendice. Exercices d'application	245
— Liste alphabétique des verbes irréguliers	253

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
2007

